This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

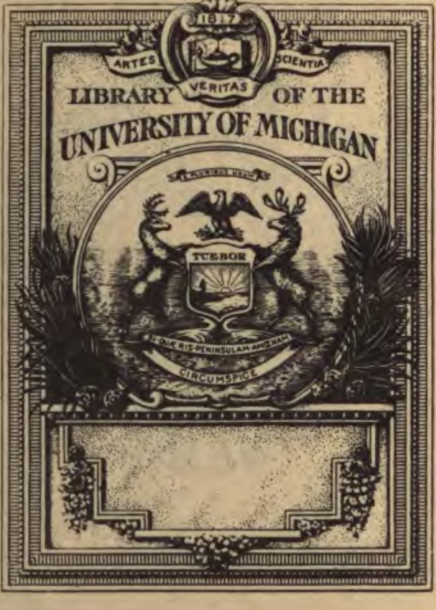
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MEMOIRES

DES EXPEDITIONS MILITAIRE
qui se sont faites en Allemagne, en Hollan
de & ailleurs, depuis le Traité d'Aix-la
Chapelle, jusqu'à celui de Nimégue.

Par un OFFICIER *de distinction.*

Ausquels on a joint la Relation de la Bataill
de Senef par M. le Prince, & quelques au
tres Mémoires sur les principales action
qui se sont passées durant cette Guerre.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint-Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

D
277
.M53
vol. 2

776647-190

MEMOIRES
TRÉS-EXACTS
ET
TRÉS-FIDELES

Des Expéditions Militaires qui se sont faites en Allemagne, en Hollande & en Flandre, depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle jusqu'à celui de Nimegue.

PEndant qu'on faisoit les préparatifs, & que l'attention de tant de Na- 16
tions ne paroissoit être que pour la guerre, on ne laissoit pas de répandre quelque bruit de paix. La plûpart des inte-

1677. ressés y sembloient même avoir assez de dispositions ; les Suedois commençoient à reprendre le dessus sur le Dannemark & sur le Brandebourg ; la Pologne s'accommodoit avec les Turcs, & l'Empereur avoit sujet de craindre qu'il ne fût obligé d'envoyer un plus grand nombre de Troupes en Hongrie. Tout cela donnoit esperance qu'il ne s'éloigneroit plus de faire partir ses Plénipotentiaires pour Nimegue ; mais ces raisonnemens tout spécieux qu'ils étoient, ne retarderent point l'exécution des projets de S. M. & dès le mois de Janvier les Troupes les plus éloignées de la frontiere eurent ordre de s'en aprocher.

Jusques-là personne ne comprenoit rien à tant de differentes mesures, & la tempête qui se préparoit se faisoit apréhender en tant d'endroits, qu'il étoit presque impossible de prévoir sur quelle Place elle devoit tomber. Depuis Calais jusques à Charleville, on ne comptoit pas moins de quatre-vingt mille hommes répandus dans les Villes, ou dans les postes que les François avoient occupez.

Une partie du mois de Fevrier s'étoit écoulée pendant que les Troupes avoient marché ; mais avant la fin de ce mois, le Marquis de Louvois se rendit à Douay, & son arrivée sur la frontiere ne laissa plus douter que quelque action d'importance n'éclatât bientôt, les Espagnols en prirent l'allarme, & comme ils ne voyoient qu'ennemis à leurs portes, il n'y eut gueres de leurs Places qui ne crussent devoir être attaquées. 1677

Valenciennes étoit une de celles qui craignoit le moins, & ses Habitans conservant je ne sçais quelle fierté que leur inspiroient leurs privileges, ou peut-être le malheureux succès du Siége que les François y mirent en 1656. se croyoient permis de vivre en repos à l'abri de leur vaine gloire : cependant ils en sentirent les premiers coups, & dès les premiers jours de Mars leur Ville fut investie sous les ordres du Duc de Luxembourg.

Je ne dirai point par quel nombre de Troupes, il y en arriva de tant de differents endroits; les quar-

1677. tiers étoient si séparez qu'il eût été difficile de les compter. Il y eut peu de Cavalerie dans les commencemens; les pluyes & les bouës de la saison ne permettant pas de tenir les chevaux campés, & de transporter les fourrages. On fit donc entrer dans la circonvallation autant de gens de pied, d'artillerie & de munitions qu'elle en pouvoit contenir.

Les lignes furent marquées dès le premier jour; mais les quartiers ne furent assignez qu'après l'arrivée du Roi, c'est-à-dire, le 4 du mois. Sa M. n'eût pas plûtôt regardé la situation de la Place, & celle des environs, qu'il ordonna qu'on tendît ses tentes sur la hauteur de Famars. Le Roi choisit cet endroit pour montrer à l'Armée qu'elle n'auroit point de fatigues qu'il ne voulût partager avec elle.

Des cinq Maréchaux de France, le Maréchal de Schomberg fut posté à l'Abbaye de St. Sauve, sur le bord de l'Escaut; le Maréchal de Lorge de l'autre côté de cette riviere vers Beuvrage & le Mont d'Azin; le Duc de Luxembourg à Aulnay sur l'Es-

caut, au-dessus de la Ville ; & les Maréchaux d'Humieres & de la Feuillade demeurerent au quartier du Roi. 1677.

Une entreprise si extraordinaire eut alors, comme elle aura toûjours, de quoi surprendre tout le monde. Valenciennes étoit sans contredit la Place la plus importante des Pays-Bas Espagnols par son assiette, par sa grandeur, par le nombre de ses Habitans & par la force de ses remparts & de ses défenses, de plus la saison, & la disposition du terrein des environs sembloient être des obstacles insurmontables pour l'exécution de ce dessein.

Les neiges & les pluyes étoient continuelles, & les chemins si rompus qu'à peine les Troupes du Siége pouvoient se communiquer dans les Camps. Il falloit mille machines pour mener le canon & son attirail, & ce n'étoit pas avec moins d'embarras qu'on pouvoit apporter des vivres & du fourrage ; mais le Roi se trouvoit au Camp, sa réputation étoit engagée, & sa gloire ne pouvoit se sauver que par une prompte victoire, quelque peu d'apparence qu'il y

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

1677. à tirer une infinité de boulets & de bombes dans la Ville, ou contre ses défenses, de sorte que dès le 7 on jugea que les boyaux étoient assez avancés pour tenter un logement dans la premiere contrescarpe.

Ces actions sont d'importance dans tous les Siéges ; mais surtout en celui-ci, où le tems étoit cher, & où le bon ou le mauvais succès de la premiere attaque devoit décider de la suite de l'entreprise ; ce qui obligea le Roi de défendre de rien tenter sans y employer assés d'hommes pour s'en promettre un heureux succès.

Dès que le dessein en fut arrêté ; il ordonna des détachemens de ses Mousquetaires pour tenir la droite & la gauche de l'Infanterie destinée à monter la tranchée. Elle étoit composée ce jour-là de trois bataillons du Régiment des Gardes, de deux de Picardie & d'un de Soissons ; on les fortifia des Grenadiers de la Maison du Roi, & de la plus grande partie de ceux de l'Infanterie. Le Duc de Luxembourg ce jour commanda ces Troupes avec le Marquis

quis de la Trouſſe Lieutenant-Géné- 1677.
ral, & le Comte de St. Geran Maréchal de Camp.

Tout ce qui ſembla neceſſaire à ce projet étant preparé & la diſpoſition des aſſauts concertée, on donna le ſignal ſur les huit heures du matin. Auſſi-tôt les détachemens ſortirent, & ſe préſenterent par-tout aux Aſſiégez avec tant d'hardieſſe & de bonheur, que les derniers n'oſerent preſque les attendre dans leur premier chemin couvert. Cet heureux commencement redoubla la vigueur des Aſſiégeans, de ſorte que ſe laiſſant emporter au deſir de vaincre, ils entrerent non-ſeulement dans l'ouvrage couronné, mais encore dans une demi-lune revêtuë où les Aſſiégez ſongeoient à ſe retirer; & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, ils forcerent le pâté ou le fer à cheval, qui couvroit la porte de la Ville. Ainſi les Eſpagnols fuïant toûjours, furent pouſſez ſi vivement, que des Mouſquetaires du Roi, des Grenadiers, & même quelques Travailleurs entrerent pêle-mêle avec eux dans la Place, quoiqu'il n'y eut

1677. que le guichet ouvert.

En cet instant les Bourgeois qui devoient défendre la porte, (car les gens de guerre ne gardoient que les dehors) surpris de la nouveauté de cet évenement, chercherent plûtôt à se sauver qu'à combattre, abandonnant aux François leur Corps de garde & leurs armes. Les premiers entrés se trouverent bientôt soûtenus des Troupes de la tranchée, chacun s'empressant d'arriver pour avoir part à l'honneur de cette journée : les uns travaillerent à rompre la porte & le pont-levis, les autres monterent sur le rempart ; une partie barricada l'entrée des ruës, & tous enfin se mirent en état d'arrêter des ennemis que le désespoir ou la honte pourroient engager à revenir, précaution qui ne fut point inutile ; car la Cavalerie des Assiégez en bataille dans les places de la Ville, commençoit à marcher vers la porte pour repousser les François, mais ils trouverent tant de fermeté dans ce qu'ils rencontrerent, qu'ils perdirent l'esperance de se venger.

Les Espagnols ne voyant plus

de parti à prendre que celui de mettre bas les armes, ne ſongerent qu'à recourir à la clemence du vainqueur ; alors le Gouverneur & les Principaux d'entre eux demanderent à capituler. Selon les loix de la guerre, ils ne devoient plus eſperer d'y être reçûs ; mais le Duc de Luxembourg qui ſe trouva dans la Ville, ne laiſſa pas de les écouter, & de défendre le pillage qui commençoit dans quelques maiſons. Ces Députez furent envoyez au Roi, qui voulant bien oublier leur ancienne opiniâtreté, leur ſauva les biens & la vie. 1677.

Ainſi Valenciennes tout imprenable qu'elle ſe croyoit par la bonté de ſes remparts, & par la multitude de ſes Habitans avec plus de quatre mille hommes de garniſon, ſe vit emportée d'aſſaut en moins de deux heures par les ſeules Troupes de la tranchée, dont la plûpart n'avoient pour armes que leurs épées, quelques grenades, & quelques outils.

Quoique je ne rapporte pas tout le merveilleux de cet évenement, & que je n'en diſe ſimplement que le

77. fait, je ne laiſſe pas de croire que le récit en paroîtra fabuleux à la poſterité, & quelque modeſte que ſoit l'Hiſtorien de cette grande action, il ſera difficile que ſa fidelité n'en ſoit ſoupçonnée, à moins qu'on ne veüille dire que le Roi regardant agir ces Troupes en cette occaſion comme dans beaucoup d'autres, où la victoire les a ſuivies, ſa préſence ſeule peut authoriſer ce miracle.

Ce qu'il y eut encore de ſingulier, c'eſt qu'il ne périt que très-peu de François dans une action ſi vive, & qu'excepté le Marquis de Bourlemont Meſtre de Camp du Regiment de Picardie, on ne perdit aucun homme de conſideration. Les Aſſiégez laiſſerent plus de quatre cens morts ſur la place, ſans compter ceux qui ſe noyerent dont on ne ſçait point le nombre; mais il eſt ſûr que de quinze cens hommes qui devoient être à la garde de leurs dehors, il n'en rentra que très-peu dans la Place.

Le Roi donna dans l'inſtant le gouvernement de la Ville à Magaloti Lieutenant-Général, & Lieutenant-Colonel du Regiment des Gar-

des ; & pour ſauver les Habitans des 1677.
accidens de la guerre, ce Gouverneur eut ordre d'entrer inceſſamment en poſſeſſion de ſon emploi. La Cavalerie Eſpagnole qui ſe trouva dans la Ville au nombre de douze cens fut demontée, & leurs chevaux donnés à ceux qui s'en ſaiſirent les premiers : les Cavaliers & les Fantaſſins furent la plûpart incorporés dans les Regimens de Quinchy, de Hennequin, & de Piedmont, tous compoſés de Wallons. Outre ces Troupes les Eſpagnols perdirent plus de cent pieces de canon, une infinité de munitions & d'inſtrumens propres à la défenſe des Places ; ſi bien que la priſe de Valenciennes auroit eu de quoi remplir toute l'ambition d'un conquerant ordinaire.

Mais le Roi n'en avoit pas été ſi fort occupé, qu'avant que de l'attaquer, il n'eût donné les ordres neceſſaires pour ce qu'il falloit exécuter ailleurs ; le Maréchal de Crequi deſtiné pour commander l'Armée d'Allemagne, devoit veiller ſur le Rhin, pour empêcher que les Confédérez ne paſſaſſent cette riviere &

'77. ne fiſſent des diverſions qui auroient pû retarder le cours des conquêtes du Roi.

Ce Général mit tout en pratique, pour prendre ſes précautions, & n'ayant point de Siége à faire pendant le printems, il chercha d'autres occaſions d'employer utilement les Troupes. Il envoya quelques Regimens pour démolir les fortifications, de Saverne & de Haguenau, mais ſans toucher au Château de la premiere de ces Places. D'autres allerent raſer la petite pierre, & d'autres la Ville de Deux-Ponts: on mit enſuite le feu à cette derniere pour ôter aux Alliez l'envie de revenir dans ce poſte.

Quelque tems après on pouſſa les embrazemens plus loin, & les François changeant alors leur maniere de faire la guerre, réduiſirent en cendres un grand nombre de Bourgs & de Villages entre le Rhin, la Sarre, & la Mozelle; ainſi le Plat-Pays qu'enferment ces rivieres fut entierement déſolé.

Ce n'eſt pas à moi à raporter les raiſons de cette conduite; mais ce

qui peut y avoir donné lieu ; le Roi 1677
crut peut-être que ce dégât feroit perdre aux Confédérez l'esperance de trouver au-deçà du Rhin de quoi entretenir leurs Armées, & s'ôteroit en même-tems l'inquiétude de voir troubler ses entreprises.

Après la réduction de Valenciennes, le Roi qui cherchoit à profiter de l'étonnement de ses ennemis, fit attaquer tout d'un coup & Cambrai & St. Omer, c'est-à-dire, les deux meilleures Places que les Espagnols tenoient dans ces Provinces, St. Omer fut investi le premier par les Troupes qui s'étoient assemblées du côté de la Mer, Monsieur fut commandé à ce Siége pendant que S. M. marchoit pour former celui de Cambrai.

J'ai déja observé qu'il sera difficile que ceux qui liront le récit de ces actions en comprennent la possibilité; en effet d'où la France put-elle tirer tant d'hommes, & tant d'argent ? & dans un tems où presque toute l'Europe liguée contre ce Roïaume, travailloit avec ardeur à son abaissement. D'ailleurs ceux qui connoîtront la Flandre & prendront gar-

677. de à la faifon où fe firent ces expéditions, ne pourront jamais fe le perfuader.

L'arrivée du Roi devant Cambrai lui fournit de nouveaux motifs de redoubler fes foins & fon application. Il ordonna d'abord qu'on affurât les Camps par deux retranchemens, un contre le fecours du dehors, & l'autre contre les forties de la place ; il prit enfuite fon quartier à la vûë de la Citadelle, & du côté du chemin de St. Quentin ; fes tentes furent encore placées dans la plaine pour donner partout le même exemple d'activité. Le Duc de Luxembourg occupa le haut de l'Efcaut, le Maréchal de Schomberg le quartier de Tilloy, & le Maréchal de la Feuillade prit le pofte du pont d'Aire, en defcendant vers Bouchain.

La nuit du 28 au 29 de Mars, le Roi fit ouvrir deux tranchées contre la Ville, elles laiffoient l'Efcaut à droite, & la Citadelle à gauche, tirant vers cette partie des fortifications, qui eft entre la riviere & la porte de Valenciennes ; elles furent conduites en peu de tems jufques

aux dehors de la Place. On prit ensuite deux demi-lunes, & le Mineur fut attaché au rempart ; cette diligence obligea les Bourgeois de crainte de se trouver dans les mêmes dangers que leurs voisins, à capituler le 4 d'Avril. Ils obtinrent un traitement favorable, & tous leurs privileges leur furent conservez. 1677.

Les François prirent possession de la Ville, & sans perdre de tems ils se préparerent à l'attaque de la Citadelle. Cette forteresse étoit d'une grande réputation depuis plus de cent trente ans ; Charles-Quint sembloit ne l'avoir fait bâtir que pour dominer ces frontieres, ou pour offrir aux François rebelles, un azile contre la justice de leurs Souverains.

Depuis François I. les Rois de France en avoient toûjours regardé la conquête comme une chose necessaire au repos de leurs Sujets ; mais les malheurs des tems & la suite des Guerres Civiles ne permirent pas à la plûpart d'entr'eux de songer à l'entreprendre. Il est vrai que le Duc d'Alençon frere d'Henri III. s'en rendit maître, lorsqu'il passa dans les

1677. Païs-Bas, pour être Duc des Flamands; mais ce Prince mourut bientôt après, & Balagny qu'il en avoit fait Gouverneur, faute d'application, ou par un excès d'avarice, se laissa enlever cette Place par les Espagnols en 1595.

Depuis ce tems, quoiqu'il y eut plusieurs guerres entre la France & l'Espagne, & que les François y eussent remporté souvent des avantages considerables, il ne parut point qu'ils eussent eu la pensée d'attaquer cette Place jusques en 1649. que le Comte de Harcourt en fit la premiere tentative. Il commandoit alors l'Armée de Picardie, & avec un assez grand corps de Cavalerie il en forma le Siége; mais il manqua de tant de choses necessaires à ces sortes d'entreprises & surtout d'outils, où il demeura si longtems à fermer la circonvallation, que le Comte de Broué neuf jours après qu'il l'eut investi, trouva moyen d'y entrer avec mille ou douze cens chevaux des Troupes d'Espagne. Le Vicomte de Turenne n'y fut pas plus heureux en 1655. la Place fut encore secouruë

malgré l'application d'un ſi grand Capitaine. 1677.

Ce n'étoit qu'à la préſence du Roi que l'honneur de cette expédition ſembloit être reſervé. Pour en venir à bout, il fit attaquer cette Citadelle dans les formes, on y ouvrit deux tranchées par deux endroits aſſez éloignez l'un de l'autre; l'une commença dans la Ville pour traverſer l'eſplanade, & l'autre ſe conduiſit par le dehors. Il eſt vrai que la Citadelle n'étant pas grande, & les travaux conduiſans à deux baſtions d'une même face, ils furent bien-tôt en état de ſe communiquer.

Dom Pedre de Savaille en étoit Gouverneur. Ce viel Officier élevé dans les guerres de Flandre, & qui ſembloit tenir encore quelque choſe de la fierté du Regne de Philippe ſecond, quoiqu'il eut quatre-vingt ans paſſez, ne renonçoit pas encore aux fonctions Militaires, & de la maniere dont il s'étoit pris à préparer ſa défenſe, on ne devoit pas eſperer de le prendre en peu de jours. Il s'étoit renfermé dans ſa fortereſſe avec environ trois mille hom-

1677. mes de bonnes Troupes, la plûpart Espagnols naturels, & comme il n'avoit pu trouver dans un lieu si resserré de quoi loger sa Cavalerie, il en fit tuer les chevaux, à la reserve de dix par Compagnie.

Le troisiéme jour de l'ouverture de la tranchée, les batteries des François commencerent à tirer, & firent un plus grand effet dans les vieux ouvrages qu'on ne l'avoit esperé; mais les fossez de la Place étant extrémement profonds, on prévoyoit assez d'embarras à les passer. Cependant le Roi se porta de lui-même à prendre toute la patience qui seroit necessaire, persuadé que c'étoit augmenter sa gloire, que de ménager la vie des hommes qui le servoient avec tant de zele, & tant de résignation.

Tel étoit l'état de ce Siége, quand on apprit que les Hollandois commençoient à se réveiller au bruit des progrès de S. M; & qu'ils se préparoient à marcher pour en interrompre le cours. Il étoit surtout de leur interêt d'empêcher la perte de St. Omer, & comme ils se trouvoient

plus à portée d'en tenter le secours ; 1677.
le Roi ne douta point que ce ne fût sur l'Armée qu'il employoit à cette entreprise que tomberoient leurs premiers efforts. Il y envoya le Duc de Luxembourg & la Cardonniere avec un nombre considerable de Cavalerie & d'Infanterie.

Monsieur commandoit devant St. Omer ; & le Maréchal d'Humieres y servoit sous ses ordres. Comme il étoit impossible à cause de la disposition du terrein où cette Place est située, de former une circonvallation reguliere, on s'étoit réduit à prendre des quartiers aux environs, & d'en occuper les avenuës les plus importantes. Monsieur s'étoit campé à Blandec sur le chemin d'Aire ; le Prince de Soubize, Lieutenant-Général, à Arque, un peu plus près des Assiégez ; on envoya Lambarade Brigadier d'Infanterie, avec quelques bataillons à l'Abbaye de Clermarais ; la Motte Maréchal de Camp occupa le poste du Bac avec d'autres Troupes ; ces derniers eurent ordre de s'y retrancher, parce que c'étoit l'endroit le plus facile pour tenter

1677. le secours. En effet ç'avoit été par-là que Picolomini Général de l'Armée d'Espagne, avoit secouru la même Place en 1638, lorsque les Maréchaux de Châtillon & de la Meilleraye l'assiégeoient. Le Marquis de la Trousse passa du côté d'Ardres, & se campa à Marette; l'artillerie fut logée à Ratingui, pour être plus proche des attaques qu'on avoit résolu de faire de ce côté-là. Enfin Stoup acheva la circonvallation; son quartier n'étoit separé d'Arques que par les prairies.

Ces dernieres Troupes ne pouvoient avoir de communication avec ceux qui étoient du côté de Flandre, parce que les marais que forme la riviere d'Aa sont la plûpart flottans, & toûjours impraticables. On ne craignoit pas aussi que les ennemis y pussent passer, à moins que quelques barques ne s'y glissassent par les canaux qui traversent ces marais. Monsieur s'ôta cette inquiétude en s'emparant des redoutes que les Assiégez tenoient aux environs de la Ville; il fit ensuite travailler à detourner le cours de la riviere,

pour éloigner l'eau du corps de la Place, où les fortifications demeurant à sec, on pourroit s'en aprocher avec moins de peine. 1677.

La nuit du 4. au 5. d'Avril la tranchée fut ouverte par deux endroits, la principale attaque par l'avenuë de la porte de Calais en laissant le Fort St. Michel à main droite; l'autre alloit au Fort des Vaches du côté du quartier général, dans l'esperance qu'après la prise de ce Fort, on n'auroit plus tant à craindre tout le secours.

Il étoit même important de se donner ce repos; car on avoit avis de toutes parts que les Troupes d'Hollande s'assembloient, & l'on ne pouvoit douter que ce ne fût pour marcher au secours de St. Omer. Cependant le Prince d'Orange étoit toûjours à la Haye, & beaucoup de gens disoient, je ne sçais sur quel fondement, qu'il laisseroit le soin de cette expédition au Comte de Valdek; mais on ne fut pas longtems dans cette incertitude, & dès qu'il eut apris le veritable état du Siége, & le peu de Troupes qui se trou-

1677. voient avec Monsieur, soit qu'il se promît une victoire aisée, ou que la gloire de combattre un fils de France, réveillât son ambition, il ne tarda gueres à se mettre à la tête de ses Troupes.

Le principal rendez-vous des Confédérez fut d'abord à Malines ; l'on ne dit point les raisons qui le firent changer, mais on soupçonna que le Prince d'Orange craignant de partager avec quelqu'un l'honneur qu'il se promettoit, partit sans vouloir attendre le secours des Espagnols, & des autres Alliez ; d'ailleurs il espera que cet empressement lui serviroit à prévenir les secours que le Roi devoit envoyer au Camp des Assiégeans. En effet de sa diligence dépendoit le bon ou le mauvais succès de son entreprise : & comme il pouvoit marcher avec vingt-cinq mille hommes de bonnes Troupes, contre une Armée déja fatiguée & qui n'étoit pas au-dessus de douze mille, les apparences étoient qu'il remporteroit l'avantage dont il se flatoit.

Quoi qu'il en soit, ce Prince ne perdit point de tems en déliberation, &

& se hâtant de joindre le Comte de Valdex dans le Pays de Waës, il se trouva sur le canal de Bruges dès les premiers jours d'Avril, d'où il prit le chemin d'Ypres; & pour détourner l'attention qu'on pouvoit avoir sur son veritable dessein, il fit répandre le bruit qu'il attaqueroit Dunkerque s'il le trouvoit dégarni, ou qu'il se jetteroit sur Courtrai, qui n'étoit pas en défense. 1677.

Ces allarmes obligerent le Marquis de Louvois de quitter le Roi devant Cambrai, & de se rendre en diligence à Lisle. Sa présence & quelques Troupes qu'il fit revenir dans le Pays, firent cesser l'épouvante que ces bruits y entretenoient; car il étoit vrai que le dessein des Hollandois sur Courtrai n'étoit pas une chimere, & le Comte de Valdek en avoit déja, disoit-on, ouvert l'avis. Il y avoit même assez d'apparence que le Prince d'Orange le suivroit, & il l'auroit fait si sa destinée ne lui eut fait préferer une vaine esperance de gloire, à l'avantage de son parti.

Ce Général, allant toûjours en

1677. avant, ne s'arrêta qu'un jour à Ypres pour attendre ses Troupes. Leur marche ne pouvoit être plus prompte dans ces défilez & dans ces mauvais chemins; une partie de ses quartiers étoit à peine à Poperingue, qu'il en partit pour aller camper à Marie-Chapel entre le Mont-Cassel & St. Omer. Enfin son empressement fut si grand, qu'il negligea de se rendre maître d'un réduit que les François tenoient à Cassel, & qui lui eût été très-necessaire dans sa retraite.

Ainsi n'ayant en vûë que le triomphe qu'il se promettoit, il ne voulut songer qu'à surmonter ce qui le pouvoit retarder. Il croyoit qu'en se hâtant, les Troupes qui devoient joindre Monsieur, ne seroient point arrivées; de plus, que les quartiers des François ne pouvoient se soûtenir, & que s'ils se mettoient ensemble, leur petit nombre ne tiendroit pas devant lui. Cependant S. A. R. s'étoit déja déterminée à le combattre, & prenant en cette rencontre le parti le plus glorieux, il alla se mettre en bataille sur la route que tenoient les Hollandois.

La droite de ſon Armée commen- 1677.
çoit à Barnighen, la gauche s'étendoit vers l'Abbaye de Peene, le front regardoit le ruiſſeau qui porte le nom de cette Abbaye; les Maréchaux d'Humieres & de Luxembourg commandoient chacun un aîle, & le reſte des Officiers Généraux avoient leurs poſtes marqués.

Le Prince d'Orange s'étant à peine donné le tems de raſſembler ſes Troupes, fit reconnoître les chemins qu'il devoit tenir, pour s'aprocher des Aſſiégez, & quoiqu'il fut perſuadé que les François l'attendoient derriere le ruiſſeau, il ne laiſſa pas de faire prendre cette route à ſon armée; de maniere que le ſoir du dix, les deux Camps n'étoient ſeparez que d'un petit intervalle. Il eſt vrai qu'il y avoit deux défilez; mais le premier n'étant point gardé, une partie des Hollandois le paſſerent durant la nuit, & peu s'en falut, comme l'on a ſçû depuis, que le Prince d'Orange ne fit attaquer dès-lors une aîle des François; car il n'étoit pas hors d'apparence que pendant le tumulte d'une allarme & la faveur de

1677. l'obſcurité, on pourroit faire entrer quelques Troupes dans St. Omer.

Cet avis qui paroiſſoit le meilleur ne fut cependant point écouté. Il ſeroit difficile d'en dire la raiſon, ſi ce n'eſt que ce Général ayant remarqué vers le ſoir que les François faiſoient un mouvement conſiderable, voulut attendre le jour pour en connoître la cauſe. On peut même ajoûter que cette inquiétude n'étoit pas ſans fondement; car Tracy Capitaine aux Gardes & Brigadier arrivoit dans ce tems ſur le champ de bataille avec neuf bataillons détachés de l'Armée du Roi, & pour leur donner le rang qu'ils devoient tenir parmi l'Infanterie, on avoit ouvert les aîles.

Le jour venu, on trouva que les Hollandois s'étoient fort étendus ſur leur droite, & comme leur deſſein ne pouvoit être que de gagner le chemin de l'Abbaye de Watten, la gauche du Duc de Luxembourg eut ordre de s'ouvrir. Les efforts que firent les Alliez le ſoir précédent confirmerent ce ſoupçon, ils n'y gagnerent rien alors, mais les François

n'ayant laissé dans ce poste que vingt 1677.
hommes avec un Sergent, les Hollandois s'en saisirent dès le matin; & y logerent quantité de Troupes pour s'y maintenir.

Le Duc de Luxembourg en fut bientôt averti, & connoissant de quelle importance il étoit de n'y pas laisser fortifier les Hollandois, il crut qu'il falloit tout tenter pour les en déloger. Cependant quoiqu'il y fit marcher de l'Infanterie & du canon sur le champ; ce ne put être qu'après trois ou quatre heures de combat, qu'on en chassa les ennemis.

Cette attaque & cette défense occuperent tout le matin de cette journée; midy même étoit passé que la bataille n'étoit point encore résoluë; mais sur les avis qui vinrent à Monsieur que les Hollandois en se serrant sur leur droite, paroissoient dans quelque embarras, il envoya le Maréchal d'Humieres pour s'en éclaircir. Le Pays est couvert, plein de hayes & de fossez, & d'ailleurs les détachemens des ennemis ne permettoient pas de voir de près ce qui se passoit sur leur gauche. Il fallut donc faire

1677. avancer les Regimens de Navarre & de la Reine pour faire retirer les premiers, qui soûtenus de quelques bataillons, obligerent les François d'en venir aux mains. L'avantage y fut quelque tems disputé, mais les Mousquetaires de la premiere compagnie & les Dragons de Tilladet ayant mis pied à terre, ce qu'il y avoit d'Hollandois furent rompus & chassez de leurs postes.

Cet heureux succès de la droite obligea Monsieur de commander au centre de s'ébranler pour aller à la charge ; mais les Ennemis s'y trouvant en plus grand nombre & avantageusement postez, ils ne se contenterent pas de disputer leur terrein, mais ils renverserent plus d'un bataillon de ceux qui les attaquoient. Cependant le Marêchal d'Humieres pressoit toûjours leur gauche, & se servoit tantôt de son Infanterie & de ses Dragons, tantôt de sa Cavalerie, suivant que le terrein le permettoit ; & comme Monsieur faisoit incessamment avancer des Troupes fraîches pour remplacer celles qui paroissoient fatiguées, les ennemis fu;

rent enfin contraints de ceder & de 1677.
repasser en desordre les défilez qu'ils avoient laissez derriere eux.

Il n'y eut pas un moindre embarras à la gauche, où combattoit le Duc de Luxembourg. J'ai déja dit que la droite des Hollandois s'étoit beaucoup étenduë ; les François eurent besoin d'y faire plus d'un mouvement pour s'y oposer, de sorte que si la Cavalerie du Prince d'Orange eut aussi bien fait à cette aîle que leur Infanterie faisoit au centre, le destin de ce jour ne se fût pas sitôt déclaré. Soit donc qu'ils ne se fussent pas aperçus de cet avantage, ou qu'ils ne fussent alors apliquez qu'à faire combattre leur Infanterie, il est sûr qu'ils laisserent échapper plus d'une occasion de se remettre de leur desordre.

Les François parvenus enfin à gagner les hauteurs, le Duc de Luxembourg commença de s'apercevoir que les ennemis s'ébranloient, & alors il envoya demander à Monsieur quelque escadron pour achever de les mettre en déroute ; mais où les gens dont il se servit ne furent pas exacts

1677. à exécuter ſes ordres, ou ils jugerent que les Troupes étant employées par tout, il ne ſeroit pas aiſé de leur faire changer de poſte. Cela donna moyen aux Alliez de ſauver plus de monde qu'ils n'auroient fait, s'ils euſſent été ſuivis de plus près dans leur déroute.

Cependant la Cavalerie de la ſeconde ligne droite des François n'avoit point combattu; la Cardonniere qui la commandoit avoit remarqué dès le commencement de l'action, que quinze ou ſeize eſcadrons Hollandois retournoient vers Caſſel; & comme ils pouvoient aller prendre la tête des ruiſſeaux pour retomber ſur le neuf foſſé, il craignit qu'ils n'allaſſent chercher à ſe jetter dans la Ville. Cela engagea cet Officier Général de mener la plus grande partie de cette ligne pour les obſerver; cette précaution quoique judicieuſe devint pourtant inutile, & les eſcadrons ennemis ne parurent plus.

La Gendarmerie qui ſe trouvoit à la droite de la premiere ligne eut plus d'occaſion de ſe diſtinguer, & le Maréchal d'Humieres lui ayant com-

commandé de charger quelques escadrons Hollandois. Ces derniers furent d'abord renversés ; mais les Gendarmes s'étant trop emportez à cette poursuite, ceux des Ennemis qui devoient soûtenir leurs premieres Troupes, trouvant les François rompus, les remenerent battans avec une perte considerable. 1677.

La nuit vint dans ces entrefaites, & même assez heureusement pour le Prince d'Orange : car son Armée étoit alors en désordre, surtout son Infanterie, de maniere que ses Soldats abandonnant leurs Drapeaux, leurs canons, leurs munitions, & le peu qu'ils avoient de bagages, se mirent à fuir de tous costez. La plus grande partie de sa Cavalerie ne combattit point, il y en eut même qui ne fut pas jusqu'au Champ de Bataille, comme celle que commandoit le Prince de Nassau qui s'arrêta sous le Mont-Cassel. Mais en ne faisant que se montrer, elle ne laissa pas que de servir pour la retraite, car elle donna le tems à ceux qui s'enfuïoient de reprendre haleine ; elle rallentit même l'ardeur de ceux qui la poursuivoient.

677. Il demeura plus de deux mille Hollandois sur la place, & l'on fit encore plus de six cens prisonniers. Quant aux blessez ou à ceux qui perirent en fuyant, le nombre en fut encore plus grand ; si-bien qu'on ne doutoit pas que cette défaite ne leur coûtât sept ou huit mille hommes.

L'obscurité de la nuit obligea Monsieur à faire sonner la retraite ; mais le Prince d'Orange contraint de marcher sans relâche dans les chemins les plus difficiles du Pays, ne put se rendre à Ypres que le lendemain sur les huit ou neuf heures du matin.

Cette victoire fut d'une grande conséquence pour les affaires du Roi ; car outre qu'elle ne couta que douze ou treize cens hommes, les Hollandois acheverent d'y perdre l'utilité de leur Infanterie, & les Espagnols se trouverent presque sans ressource pour conserver le reste de leurs Places.

La fermeté de Monsieur & son application extraordinaire à rétablir le desordre qui se mit plus d'une fois parmi ses bataillons, lui acquirent toute la gloire qu'il pouvoit esperer.

Il fut souvent dans le peril, & ne 167
cessa de s'exposer tant qu'il ne fut pas sûr de son avantage. On peut dire aussi que le Prince d'Orange brilla plus qu'il n'avoit encore fait dans le cours de cette guerre ; il eut un cheval tué sous lui, & s'il fut vaincu, ce fut plûtôt manque de fortune que de courage. Quant au reste des morts & des blessez, le détail en seroit trop long.

Cet heureux évenement donna le tems au Roi de finir les Siéges commencez, & de triompher glorieusement de ses entreprises. La Citadelle de Cambrai se défendoit toûjours & Dom Pedre de Savaille ne voulut capituler que cinq ou six jours après qu'il eut appris cette nouvelle ; il attendit même que ses Bastions fussent assez ouverts pour faire sortir sa Garnison par la bréche : condition qu'il demanda dans sa capitulation, soit pour satisfaire l'orgueil Espagnol, soit que son ambition cherchât à se distinguer par cette singularité.

Cambrai s'étant rendu, le Roi renvoya ses Troupes dans les Places en at-

1677. tendant la saison de se remettre en campagne. Il se servit de ce repos pour aller vers Dunkerque visiter les travaux qu'il y avoit fait commencer, peut-être aussi pour envoyer négocier en Angleterre, tandis que Monsieur finiroit le Siége de St. Omer. Cette Ville n'étoit encore gueres pressée, quand les Assiégeans allerent au-devant du Prince d'Orange, & comme on avoit été contraint d'en abandonner une attaque, les Assiégez avoient eu le loisir de combler la plûpart des travaux & de ruiner les batteries; mais le Gouverneur se voyant desormais sans esperance de secours, on ne comptoit plus sur une longue défense; & dès que les François furent maîtres de Haut-Pont, on ne differa plus à suivre la loi du vainqueur.

Le 21me. jour d'Avril ce Gouverneur capitula. Le Roi en reçut la nouvelle en arrivant à Aire. La Garnison forte d'environ deux mille cinq cens hommes, fut conduite à Gand avec les avantages qu'on laisse ordinairement aux gens de guerres qui n'attendent point les extrémitez. Ce

Gouvernement fut donné au Marquis de St. Geniez, & celui de Cambrai à Cezan Major du Regiment des Gardes. 1677

Le Prince d'Orange retiré à Ypres, ne s'y arrêta qu'un jour ou deux, pour rassembler les débris de sa défaite. Il renvoya ce qui lui restoit de Troupes vers le Canal de Bruges, & les répandit ensuite dans le Pays de Vaës avant que de retourner en Hollande. Il eut le tems de reflêchir sur son infortune, & de condamner son impatience; car il étoit vraisemblable qu'en assemblant toutes ses forces à Properingue, & ne s'avançant qu'à Marie-Capelle, où les vivres & les fourrages ne lui manqueroient pas, l'Armée de Monsieur qui se trouvoit dans la disette de toutes choses, auroit été contrainte au bout de deux ou trois jours de rentrer dans ses quartiers, & de laisser aux Ennemis le choix de celui qu'ils auroient voulu combattre.

Ainsi St. Omer pouvant être secouru sans hazarder une action décisive, il étoit aisé de juger que si les Hollandois fussent demeurez en

1677. état de se faire craindre, leur présence auroit suffi pour relever le courage des Assiégez, pour rendre leur prise impossible, ou pour la differer longtems ; & d'ailleurs le parti auroit tenu meilleure contenance pendant cette campagne.

Ce fut en vain que les amis de ce Général cherchoient à l'excuser par des plaintes. Ils eurent beau dire que les Espagnols l'avoient trompé, & ne lui avoient donné que de faux avis sur la force de l'Armée Françoise, ou sur la Carte du Pays. Il n'étoit plus tems de se faire de pareils reproches ; & les Confédérez en général, & quelque Hollandois en particulier n'en désaprouverent pas moins son desir immoderé de gloire. En effet son empressement donna plus d'avantage à la France dans un seul jour, qu'elle n'eût osé s'en promettre en plusieurs années.

A ces reproches communs les Espagnols ajoûtoient que le refus que ce Prince venoit de faire de se servir de leurs Troupes, ne le sauveroit jamais envers eux d'un soupçon d'infidelité, & que tout ce qu'il fe-

roit à l'avenir ne rétabliroit pas leur confiance ; c'étoit assez pour accabler un malheureux. Cependant loin de se laisser abattre par ces disgraces ; il n'en parut que plus ardent à chercher les moyens de se venger, & jamais on ne lui vit plus d'aplication pour la guerre qu'il en montra dans la suite. 1677

D'autre part l'Allemagne crioit aux armes plus haut qu'elle n'avoit encore fait. Le Prince de Lorraine s'étoit déja rendu sur le Rhin pour y recevoir les Troupes qu'on y faisoit marcher de tous côtez. Les autres Généraux des Confédérez prenoient les mêmes soins en d'autres lieux, & s'efforçoient par tout d'imiter la diligence du premier : si-bien qu'on peut dire sans craindre d'exagerer, qu'il ne se vit jamais plus de conspirations contre la France, ni plus de jaloux de la gloire du Roi.

De Dunkerque Sa Majesté passa jusques à Calais ; d'où elle fit partir le Duc de Crequi pour l'Angleterre. Sa commission ne parut être que pour visiter le Roi de cette Isle, & de l'assurer des bonnes intentions qu'-

1677. on avoit d'entretenir toûjours une bonne correſpondance avec lui. Quelques-uns voulurent que ce Duc eut des ordres particuliers de renoüer l'alliance qui ſembloit ſe relâcher, & d'empêcher, s'il étoit poſſible, une rupture qui convenoit ſi mal aux affaires de la France. Quoiqu'il en ſoit; ſi ce voyage ne raccommoda pas tout-à-fait le Roi avec cette Cour, il eſt toûjours ſûr qu'il fit ceſſer pour un tems les bruits qui s'étoient répandus, que les Anglois réveillant leurs vieilles haines, étoient ſur le point de ſe joindre au nombre infini d'ennemis qui devoient envahir le Royaume.

Le Duc de Créqui fut à peine de retour, que le Roi retourna paſſer à St. Omer, d'où traverſant la Flandre, il ſe rendit à Condé dans les premiers jours de Mai, où ſon Armée devoit s'aſſembler. La Cour y demeura quelque tems.

Pendant que les Troupes marchoient à ce rendez-vous, le Roi prit apparemment ſes réſolutions ſur les projets de la campagne, & deſtina les Généraux qui devoient com-

mander ſur ces frontieres. Le Maréchal de Crequi fut nommé pour commander en Allemagne, où les Confédérez ſembloient ſe préparer à faire un grand effort. Un aſſez grand nombre de leurs Troupes avoient déja paſſé le Rhin, & ſe diſpoſoient à former enſemble la plus formidable Armée que l'on eut vûë depuis le commencement de cette guerre. Cela ſe confirmoit encore par leur empreſſement extraordinaire, & par les menaces dont ils rempliſſoient les eſprits, que l'Alſace, la Lorraine, les Evêchez & même la Champagne paſſeroient bientôt ſous une autre domination. 1677.

En effet le Prince de Lorraine s'étoit déja avancé dans le Luxembourg avec ce qu'il avoit trouvé de Troupes prêtes à marcher, & ſembloit montrer le chemin au reſte des Alliez. Il eſt vrai que cette démarche pouvoit s'expliquer tout autrement, & qu'il étoit vraiſemblable que les Eſpagnols l'avoient ſollicitée pour s'aſſurer cette Province étonnée des victoires du Roi, & qui paroiſſoit abandonnée à ſes entrepriſes.

1677. D'ailleurs les Partisans du Prince d'Orange n'oublioient rien pour persuader aux Peuples qu'il alloit repasser l'Escaut avec une Armée plus leste & plus nombreuse que celle des François : & comme s'ils eussent prévu que le Roi quitteroit ses frontieres, ils ne doutoient pas que son absence ne leur donnât les moyens d'y rétablir leurs affaires. Peu de jours après, le départ de Sa Majesté ne fut plus un mistere, & tout le monde sçut que le Duc de Luxembourg prendroit le commandement de l'Armée dès qu'elle seroit assemblée. Pour le Maréchal de Schomberg il fut envoyé vers la Meuse, où il devoit former un autre corps de Troupes pour servir dans l'occasion.

Avant que le Roi partit, il campa à Thulin entre St. Guislain & Valenciennes, & y fit la revûë des Troupes qu'il alloit quitter ; il dépêcha ensuite les Troupes qu'il avoit résolu d'envoyer en differens endroits. Dix-huit escadrons de sa Maison ou de la Gendarmerie prirent la route de Metz ; les deux compagnies de Mousquetaires & les Grenadiers à

cheval allerent à Ath ; il y eut des Regimens qui tournerent du côté de la mer, & le Maréchal d'Humieres eut ordre d'en tirer des Places, pour les envoyer sous Oudenarde aux ordres du Baron de Quinchy. 1677.

On n'eut pas besoin de beaucoup de pénétration pour voir que ce dispersement de Troupes étoit plûtôt pour conserver ce qu'on avoit pris, que pour tenter de nouvelles entreprises, & que l'Armée qu'on affoiblissoit se tiendroit sur la défensive, en attendant qu'on pût remarquer par les premiers pas du Prince d'Orange de quel côté se porteroient ses desseins. Cette occupation n'étant pas du goût du Roi, personne ne douta qu'il ne quittât la frontiere, comme il fit dès le 27 du mois.

Le jour même que le Maréchal de Luxembourg alla camper à Gyvries, d'où se mettant sur la grande chaussée, il vint en six jours se poster à l'Abbaye de Bonnef. De cet endroit il détacha la Cardonniere devenu Mestre de Camp Général de la Cavalerie par la mort du Marquis de Rénel, tué d'un coup de canon de

1677. vant Cambrai, avec douze escadrons & six cens Mousquetaires, mais sans autre dessein que d'assurer la marche de cent cinquante pieces de canon qu'on faisoit revenir de Mastrich à Charleroi.

Le Prince d'Orange n'assembla pas encore ses Troupes. On disoit seulement que quelques-uns des Confédérez passoient le Rhin pour s'aprocher de la Meuse, & se joindre ensuite aux Hollandois. Ainsi les démarches du Prince de Lorraine attiroient toute l'attention. En effet il sembloit méditer de plus grands desseins, & dès qu'il eut reglé quelques affaires dans le Luxembourg, il étoit retourné vers Treves, au-devant de Caprara.

Ce dernier avoit passé le Rhin avec un corps de Troupes de l'Empereur & de l'Empire, & cette Armée fut encore fortifiée dans sa marche par les Troupes des autres Alliez; ainsi elle devint en peu de tems beaucoup plus nombreuse que celle du Maréchal de Crequi. Après la jonction de Caprara, le Prince de Lorraine ne balança plus à déclarer

ſes intentions, & pour ne rien laiſſer derriere lui qui pût l'inquiéter dans la ſuite, il attaqua d'abord le Château de Delin ſitué dans la Lorraine Allemande, pour déloger les François de tous les poſtes qu'ils occupoient en ces quartiers, & ſe rendre maître du chemin de Treves, d'où il devoit tirer la plus grande partie de ſes vivres. 1677.

Il aſſiégea enſuite Sarbrik, pour s'ouvrir un paſſage ſur la Sarre. Cette Ville n'étoit point fortifiée; elle n'en valoit pas la peine; le Château même n'étoit gueres en défenſe; ce n'étoit qu'une maiſon des Comtes de Naſſau; mais il n'y avoit point de poſte plus commode dans ce Païs, & les François y avoient mis une garniſon.

Cette conquête ne fut pas longtems diſputée. Celui qui devoit défendre ce réduit, ne ſe voyant pas aſſez de monde pour garder la Ville & le Château ſe retira dans ce dernier, & commanda qu'on mît le feu dans la Ville : ce qui fut exécuté; & le feu agit avec tant de violence, que les maiſons de la Ville en fu-

1677. rent consommées avec une partie du Château. Cet accident contraignit les Assiégez de se rendre prisonniers de guerre : accord qui fut mal observé, puisqu'on les traita plus rudement que s'ils eussent été pris à discrétion.

Après ces petits exploits qui n'étoient, pour ainsi dire, que le prélude de ce qui devoit arriver, les Alliez firent mine de séparer leur Armée en trois differens corps. Le plus considerable marcha vers St. Avold, comme pour s'aprocher de Metz; un autre remonta la Sarre, & sembloit tirer vers la Lorraine, pendant que le dernier prenant le chemin de la Petite-Pierre, tourna la tête vers l'Alsace. Comme les mouvemens des Confédérez ne se faisoient que pour cacher leur veritable dessein, le Maréchal de Crequi n'en prit point d'inquiétude, & quoi qu'il n'eut qu'une partie des Troupes qui le devoient joindre, sans sortir des postes qu'il avoit choisis, il se contenta d'envoyer quelques Regimens sous les ordres du Comte de Mauleuvrier, Lieutenant-Général, pour couvrir

Marſal & ſoûtenir Phaltzbourg. 1677.

La ſuite fit voir qu'il avoit eu raiſon de ne ſe pas allarmer, puiſqu'auſſitôt que le Prince de Lorraine eut gagné le tems dont il avoit beſoin pour le tranſport de ſes vivres, & pour établir ſes magazins à Sarbrik, il rapella ſes détachemens vers St. Avold, d'où s'en allant paſſer les deux Nidres, il s'avança juſques ſur la Seille, & ſe mit en vûë des hauteurs du Pont-à-Mouſſon, où campoit le Maréchal de Crequi, en attendant les ſecours qui le devoient joindre.

Les Allemands eurent à peine mis leur Camp ſur la Seille entre Metz & Nomeny, qu'ils y jetterent des ponts, & paſſerent leurs Troupes, de ſorte que les deux Armées ne ſe trouverent ſeparées que d'un bois & de quelques vignes. Il eſt vrai que les François occupoient un poſte avantageux, & qu'on ne jugeoit pas qu'ils y puſſent être attaquez avec quelque eſperance de ſuccez.

La droite des Alliez étoit à port ſur Seille, leur gauche vers Nomeny, & leurs aîles paroiſſoient aſſez

1677. éloignées l'une de l'autre : cela fut peut-être cause que le Maréchal de Crequi forma le dessein de les aller inquiéter. Ainsi les Troupes qui venoient de Flandre ne l'eurent pas plûtôt joint, qu'il envoya ses gros bagages sous Metz, & fit jetter des ponts sur le bas de la Seille, comme s'il eût eu dessein de s'en servir, mais les Confédérez, ou n'y prirent pas garde, ou n'en firent point de cas. Cependant l'Armée Françoise se mit sous les armes le soir du 13 de Juin ; elle marcha peu de tems après dans le même ordre qu'elle étoit campée : avec cette difference que les escadrons de la Maison du Roi nouvellement arrivez renforcerent l'aîle gauche. La nuit étant venuë, cette aîle s'avança jusqu'auprès de Morville & se resserrant en cet endroit derriere une hauteur dont ils pouvoient être couverts, ils y attendirent le jour.

A peine étoit-il venu qu'on découvrit que les Allemands marchoient & que leur droite commençoit à passer un défilé comme s'ils eussent eu dessein d'attaquer les François

çois dans leur marche. Alors le Ma- 1677
réchal ne voulant pas leur en donner le loisir, fit monter sa premiere ligne sur la hauteur qui la cachoit, & la mit en bataille devant le défilé, les vingt piéces de canon qui suivoient firent le même mouvement. Les Confédérez s'aperçurent alors qu'ils avoient eû de faux avis; de maniere que leur tête fit alte, & que se rejettant à droit & à gauche dans le terrein qu'ils trouverent, ils y firent la meilleure contenance qu'il leur fut possible. Ils crurent assez longtems qu'on iroit les attaquer, mais le Maréchal de Crequi ne le trouva pas à propos dans la conjoncture des affaires, on se contenta de les canoner le reste du jour, ce qui leur causa assez de dommage.

Dès que les Généraux des Alliez eurent reconnu le peril, où leur avant-garde étoit exposée, ils la soutinrent de tout ce qu'ils purent faire avancer de Troupes & d'une partie de leur canon. Mais les François tinrent toûjours la hauteur, & tant que le jour dura, leur feu conserva l'avantage; ainsi les Allemands paye-

1677. rent assez cher leur fermeté, & ce point d'honneur qu'ils s'étoient fait de ne pas se retirer avant la nuit.

Mais dès que l'obscurité fut venuë, ils firent repasser leurs Troupes, & le lendemain on trouva que leur gauche s'étoit aprochée de Nomeny: ils laisserent dans l'endroit qu'avoit occupé leur avant-garde plus de trois cens chevaux tués du canon, quelques chariots, & quelques munitions; les prisonniers qu'on fit sur eux, dirent qu'ils avoient perdu huit ou neuf cens hommes, ou par le canon, ou dans les escarmouches, elles furent violentes, & durerent longtems: Les François ne perdirent que soixante ou quatre-vingt chevaux, & quarante ou cinquante hommes, la plûpart des Gardes du Corps. Le Maréchal ramena ses Troupes dans son ancien Camp, résolu d'y attendre que les Confédérez se déterminassent à d'autres entreprises.

Du côté des Pays-Bas, après que l'Armée du Duc de Luxembourg eut fait passer le canon de Mastrick, elle se remit en marche & s'en alla chercher une subsistance plus commode

que celle qui se trouvoit le long de 1677.
la chaussée. On sçavoit que les ordres de la Cour n'étoient que d'observer le Prince d'Orange, & ce Général ne crut pas pouvoir occuper un meilleur poste pour son dessein que celui de Ninove.

Les François en prirent la route vers le commencement de Juin, & leur établissement s'y fit sans inquiétude. Soit donc que les Troupes des Hollandois n'eussent pas pris le repos dont elles avoient besoin, ou que le Prince qui les commandoit eut d'autres mesures à garder, il arriva que la moitié du mois étoit passée avant qu'il songeât à former un corps d'Armée ; de façon que si le veritable interêt de ce Général n'eût pas été de faire durer la guerre, je ne sçais comment on eût pû interpréter cette négligence. On entendit dès-lors quelques-uns des Alliez murmurer, & se plaindre de cette conduite, puisque les plus éloignez d'entre eux se trouvoient depuis longtems à leur rendez-vous ; d'ailleurs le Prince de Lorraine étant sur le point de donner une bataille, il sembloit que

1677. les interessez devoient se tenir en état, ou d'en réparer la perte, ou de profiter du succès.

Ce ne pouvoit être que dans cette vûë que les Troupes de Brandebourg, d'Osnabruck, de Neubourg, de Munster & de Cologne s'étoient avancées vers Ruremonde, & n'avoient pressé leur marche que pour donner plûtôt la main aux Espagnols & aux Hollandois. On pouvoit dire que la plûpart de ces Princes n'y avoient pas envoyé autant de monde, qu'ils en avoient promis, & que le Duc de Zell n'avoit fourni personne, sous prétexte de quelques autres engagemens ; mais ce qui s'y trouvoit suffisoit pour rendre l'Armée du Prince d'Orange superieure à celle des François.

Quoique le manque de parole de quelques-uns des Confédérez semblât rendre les Hollandois paresseux, ils pouvoient avoir d'autres motifs de leur indolence. Ils se voyoient engagez dans une grande guerre, sans beaucoup de ressource pour la soûtenir, car les Espagnols commençoient à ne plus fournir ni hommes

ni argent, & si l'on ajoûte à ces dégoûts la mésintelligence des chefs du parti, il est assez aisé de pénétrer la cause du peu d'empressement des Etats de Hollande. 1677.

Cependant les affaires s'échauffoient de jour en jour en Lorraine, ou pour mieux dire aux environs de Metz; les Armées s'observoient de près avec toute l'aplication possible. Il parut toutesfois que les Allemands s'étoient rallentis en se retirant vers Nomeny, soit que la canonnade de Morville les eût étonnés, ou que les vivres leur manquassent.

La disette les contraignit de repasser la Seille, pour se raprocher de Treves, & des lieux d'où venoient leurs convois. Ils passerent à la vûë de Metz, & camperent entre cette Place & Thionville, ils allerent ensuite jusques à Frestros, ce qui contribua beaucoup à diminuer l'épouvante qu'ils avoient causée sur la frontiere, & donna moyen à l'Armée Françoise de prendre souvent des avantages sur celle des Alliez. Le Marquis de Genlis & la Fite leur enleverent un convoy. Un autre plus

1677. considerable fut défait par la Haye, Lieutenant-Général & Commandant à Thionville. Cet Officier d'une grande distinction finit glorieusement ses jours, & ses longs services en achevant de battre l'Escorte des Ennemis.

Ces deux Armées séparées par la Mozelle, laisserent écouler le mois de Juin & les premiers jours de Juillet, sans entreprendre rien de remarquable : mais le Prince de Saxe Eisenach, nouveau Général des Confédérez crut qu'il devoit profiter d'une conjoncture si favorable; & comme il sçavoit que les François avoient peu de Troupes en Alsace, il y mena l'Armée qu'il commandoit; elle étoit composée de quinze ou seize mille hommes que les Cercles de l'Empire venoient de mettre sur pied. Ce corps étoit trop considerable pour ne pas hazarder de passer le Rhin, & se servant du pont de Strasbourg, il alla se camper à Benfeld.

Cette nouvelle irruption d'Allemands sur laquelle on n'avoit peut-être pas compté, embarassa le Baron de Montclar : il se trouvoit chargé

de veiller à la conſervation de cette 1677.
Province, mais il n'avoit pas aſſez de Troupes pour oſer tenir la campagne. Il prit en cette extrémité le parti de jetter ſon Infanterie dans les Places, & de voltiger enſuite de Ville en Ville avec les quatre ou cinq eſcadrons qu'il s'étoit reſervés. Ainſi il y avoit toute apparence que le Prince d'Eyſenach, quelque deſſein qu'il formât, ſeroit ſûr d'y réuſſir. Mais ſoit qu'il n'eût pas les choſes neceſſaires pour attaquer des Places, ou qu'il n'oſât entreprendre un Siége avec des gens ramaſſez, & la plûpart de nouvelles levées, après s'être arrêté quelques jours dans ſon premier Camp, il s'avança dans la Haute Alſace, ſans qu'il témoignât d'autre envie que celle d'y ſubſiſter commodement.

Ceux des Confédérez qui s'étoient aprochez de la Meuſe, n'y firent pas un long ſéjour; ils ſe rendirent enfin aux inſtances du Duc de Villahermoſa; car ce voiſinage de l'Armée Françoiſe les tenoit dans de continuelles allarmes. Leurs Troupes paſſerent dans la Campine dès

1677. les premiers jours de Juillet, & traversant ensuite le Brabant, elles allerent prendre des quartiers entre Malines & Bruxelles ; le peu de Troupes que les Espagnols avoient osé tirer de leurs Places les joignit en cet endroit, & consumant ensemble les vivres du Pays, elles attendirent que le Prince d'Orange se déterminât à se mettre en campagne.

Les Alliez eurent bientôt de ses nouvelles. Ce Général, après avoir envoyé ses ordres pour rassembler toutes ses forces, ordonna qu'une partie passant au travers de Gand, & l'autre sur les ponts du Canal de Bruges, allassent camper ensemble à Marikerke & à l'Abbaye de Dronghem. Ce premier pas les aprochoit de Courtrai, & leur faisoit gagner les devants, supposé qu'ils voulussent se porter du côté de la Mer. L'une ou l'autre de ces deux vûës pouvoit donner des jalousies au Duc de Luxembourg & l'obliger à quitter son poste.

Mais, soit qu'il ne crût pas vraisemblable que les Hollandois tout seuls osassent faire un Siége, soit qu'il

il eût d'autres avis des desseins du 1677.
Prince d'Orange, il se contenta de faire avancer quelques Regimens à Warneton, sous le commandement du Baron de Quinchy, & d'envoyer les deux Compagnies de Mousquetaires du Roi à Armentieres. Enfin quelqu'inquiétude que s'efforçassent de lui donner les Alliez par les bruits qu'ils faisoient répandre, il ne crût pas devoir affoiblir son Camp.

Les François se tenoient allerte pour essayer de prévoir de quel côté les Ennemis se tourneroient. En effet le bon sens ne laissoit point douter que se trouvant par tout les plus forts, ils chercheroient par un Siége ou par un Combat à profiter de la conjoncture; il sembloit même qu'il y alloit de la gloire de la confédération, & surtout de celles des Généraux. D'ailleurs ces derniers avoient lieu de craindre que leurs Partisans les plus ardens ne pussent plus les excuser, & refusassent de soûtenir les interêts d'un parti qui ne sçavoit pas se servir de ses avantages.

Ce n'est pas que je veüille dire qu'il n'y eût que ces murmures qui

1677. réveillerent le Prince d'Orange ; je crois même que les Eſpagnols quoiqu'ils ſe plaigniſſent tout haut de ſes irréſolutions, n'étoient peut-être pas fachés d'avoir un prétexte de cacher leur foibleſſe en l'imitant. Quoiqu'il en ſoit, ce Prince fit repaſſer ſon Armée dans Gand & la mena vers Dendermonde, par les derrieres de l'Eſcaut, dans le deſſein d'attendre que cette partie des Alliez qui avoit joint les Troupes d'Eſpagne autour de Wilvorden, paſſât le Canal de ce nom, & marchât vers Aloſt, où l'on avoit donné le rendez-vous général.

Pendant les mouvemens des Confédérez, les François, après avoir ſéjourné plus d'un mois à Ninove, décamperent & ſe raprocherent d'Aht. LePrince d'Orange profita de ce tems pour joindre les Alliez, & l'on ne douta plus qu'il n'eut conçu quelque grand projet ; car tous les préparatifs qui ſe faiſoient dans le Pays ſembloient préſager un Siége d'importance, mais on ne convenoit pas de la Place qu'il devoit attaquer.

Les uns vouloient qu'il retournât à Maſtrich, comme à la pierre d'a-

chopement de cette guerre ; ils ſuposoient qu'on y marcheroit avec tant de forces, qu'outre l'Armée qui feroit le Siége, une autre ſe tiendroit prête à s'oppoſer aux ſecours qui ſe préſenteroient, expédient dont le ſuccès, diſoit on, devoit être infaillible, ſi le Duc de Lorraine en s'aprochant de la Meuſe, donnoit des Troupes aux Aſſiégeans & s'en reſervoit aſſez pour faire tête au Maréchal de Crequi. 1677.

Les autres diſoient que ce deſſein conſommeroit inutilement le reſte de la belle ſaiſon, & tiendroit longtems les eſperances ſuſpenduës ; ils ajoutoient que s'ils tournoient de ce côté, ce ſeroit toûjours manger le Pays, au lieu qu'en attaquant Charleroi ou quelqu'autre Place de ces frontieres, les Armées des Confédérez n'auroient qu'à ſe donner la main, & la Place ſeroit priſe avant que les François fuſſent à portée de la ſecourir ; que tout au moins ce ſeroit toûjours porter la guerre chez des ennemis, & leur en faire ſentir les incommoditez.

Cette opinion parut alors la mieux

1677. fondée, & je ne sçais si ce ne fut point dans cette vûë que le Prince de Lorraine mena son Armée dans le Luxembourg, & fit tant d'efforts pour gagner le devant sur le Maréchal de Crequi ; car les Allemands qui n'étoient retournés vers la Sarre que pour recevoir plus commodément les vivres & les munitions dont ils avoient besoin, revinrent bientôt vers la Mozelle, & passant cette riviere à Remich, ils s'avancerent vers la Meuse, comme s'ils eussent menacé la Champagne,

C'est à peu près l'état où se trouvoient les affaires de cette guerre, pendant le mois de Juillet. Du côté du Roussillon, quoique le Duc de Navailles qui commandoit les Armées du Roi, n'eût que sept ou huit mille hommes, il ne laissa pas d'entrer en Catalogne. Le Comte de Monterey Viceroi qui avoit beaucoup plus de Troupes que les François, se hâta de les assembler, & comptant sur sa superiorité, il n'eût pas de peine à se persuader que pour vaincre, il n'auroit qu'à se montrer.

Dans cette pensée, ses premieres

démarches furent d'occuper le Col de Pertui ; s'imaginant qu'une fois qu'il feroit maître de ce passage, les François ne pourroient se retirer; mais le Duc de Navailles sans attendre l'extrémité se saisit du Col de Bagnolz, & quoique ce dernier passage ne fût pas si praticable que l'autre, il ne laissa pas de s'en servir utilement. A peine les François étoient entrez dans ce défilé que les Espagnols accoururent pour les charger comme des gens sûrs de la victoire ; en effet ils eurent de l'avantage au commencement de l'action ; mais les François s'étant reconnus & ayant gagné la croupe des montagnes, les Ennemis furent si mal menez qu'après cinq ou six heures de combat, ils furent contraints de se retirer & de laisser au Duc de Navailles tout l'honneur de cette occasion. 1677.

Après que les Confédérez eurent tenu tous leurs Conseils en Flandre, & fait quelque démarche, comme pour chercher à combattre le Duc de Luxembourg, ils se déterminerent enfin à repasser la Dendre, & à marcher vers Seneff. On sçut presqu'-

1677. aussi-tôt que le Prince d'Orange avoit fait investir Charleroi, mais qu'il ne s'étoit servi que des Hollandois dans le commencement de cette entreprise. Les premiers avis en furent assez incertains ; car le Duc de Villahermosa étoit demeuré aux environs de Nivelle avec une partie des Alliez : on crut pendant quelque tems que ces mouvemens pourroient bien n'être que des feintes.

Cet embarras finit bientôt, & dès que la nouvelle du Siége de Charleroi fut confirmée, le Duc de Luxembourg sans perdre le tems en déliberations rappella dans son Camp les Troupes qu'il en avoit détachées ; puis décampant des environs d'Aht ; il tourna la tête vers la Sambre. Deux jours après il passa cette riviere, & les François allerent ensuite occuper le poste de Gerpine, Village à une lieuë des lignes des Assiégeans.

Le Marquis de Louvois qui paroissoit toûjours mener la victoire à sa suite, arriva pour l'annoncer aux François le jour même qu'on entra dans le Camp. La droite de leur Armée s'étendoit au-delà de Viller-Po-

terie en tirant vers Chaſſelet; mais 1677.
ce Pays étant plein de bois, quelques-uns propoſerent de la pouſſer plus avant, afin d'embraſſer plus de terrein & de pouvoir obſerver de plus près ce que feroient les Alliez.

On ne ſuivit point cet avis, dans l'incertitude où l'on étoit de demeurer dans le poſte qu'on avoit pris. En effet il étoit aiſé de voir que les François n'en pouvoient tirer d'autre avantage que celui d'inquiéter les Fourageurs des Aſſiégeans; le Camp de ceux-ci étoit inacceſſible de ce côté, les bois qu'il falloit traverſer avant que d'arriver à leurs lignes, étoient forts & remplis d'abatis, outre que cette partie des Confédérez qui ſe trouvoit du même côté de la Sambre, ne pouvoit ſe maintenir pour peu que le Siége tirât en longueur.

Je ne ſçais ſi ces raiſons furent celles du Maréchal de Luxembourg, mais je ſçais bien qu'il ne parut pas qu'il eut deſſein d'entreprendre ſur le Camp des Aſſiégeans; au contraire on ne parla que de chercher un autre poſte, & d'ôter aux Confédérez les communications avec leurs Pla-

1677. ces pour les contraindre ſans combattre, de renoncer à leur entrepriſe.

On ſuivit cette derniere réſolution comme la plus ſûre, & la plus convenable à l'état des affaires. On choiſit un nouveau Camp de l'autre côté de la Sambre, l'aîle gauche des François s'étoit déja miſe en marche pour paſſer cette riviere au pont de Loup; quand on aprit que le Prince d'Orange, ſoit qu'il eût pénétré ce deſſein, ou qu'il s'aperçût que l'exécution de ſon projet devenoit impoſſible, avoit commencé dés le jour précédent à retirer ſes quartiers, & renvoyé ſon gros canon ſur le chemin de Bruxelles.

Sur cette nouvelle le Duc de Luxembourg prit des Troupes de l'aîle droite, qui ne s'étoit point ébranlée, & s'avançant vers Chaſſelet, il ne fut pas bien loin, ſans découvrir que les Alliez ſe retiroient, & l'on ne voyoit plus de ce côté que l'arriere-garde qui commençoit d'entrer dans le défilé. Le premier ſentiment fut d'envoyer chercher un plus grand corps pour charger ce qui paroiſſoit des Confédérez, mais aprés avoir

bien examiné ce dessein avec le Ministre qui se trouvoit sur les lieux, on jugea qu'il seroit inutile de hazarder des hommes pour un avantage qui ne pouvoit manquer. 1677.

Quoique cet avis ne fût pas du goût du Duc de Luxembourg, il ne laissa pas de s'y rendre, & de faire ceder son courage à la raison. Ainsi il envoya ordre à cette partie de l'Armée qui étoit déja en marche, de revenir dans le Camp; & comme le Prince d'Orange se tenoit resserré à la vûë des Assiégez, les François demeurerent aussi dans leur poste, pour observer ce que leurs ennemis alloient devenir.

Ainsi les Confédérez ne resterent devant Charleroi que sept ou huit jours, ce qui engagea ceux qui cherchoient à sauver leur réputation, à prétendre que leur dessein n'avoit pas été d'assiéger cette Place; qu'il ne tendoit qu'à engager les François à quitter les bords de la Dendre, & à se rendre par cette heureuse feinte les maîtres, ou de les combattre dans leur marche, ou d'attaquer une Place plus à leur bienséance que Charleroi.

577. De pareils discours ne désabuserent personne ; car si le Prince d'Orange n'eût eu pour but que de combattre les François, pourquoi ne les pas attaquer sous Aht, pendant que leurs Troupes étoient dispersées ; que si ce poste lui paroissoit de trop difficile accès, pourquoi ne les pas chercher dans les plaines de Binche, ou ne les pas attendre au passage de la Sambre ? D'ailleurs s'il n'avoit pas envie d'attaquer Charleroi, que vouloient dire cette séparation de quartiers, ces lignes & ces bois abbatus aux environs, & ces ponts de communication ? Enfin, pourquoi n'avoir pas fait investir une autre Place pour y marcher, quand il auroit réussi dans cette feinte ?

Assez d'autres circonstances marquoient que la résolution d'attaquer Charleroi n'étoit pas le projet d'un jour ; les Alliez l'avoient résolu depuis longtems, & le Prince de Lorraine n'avoit hâté sa marche vers la Meuse que pour favoriser l'exécution de ce dessein : car il ne quitta Mouzon, & ne descendit vers Sedan, que pour passer les rivieres de Semoys,

& de Meuse, & aller ensuite occuper le poste de Gerpine pendant la durée du Siége. Il faut demeurer d'accord que le dessein étoit grand, mais si on l'eut exécuté de bonne heure, les Assiégez ne pouvoient être secourus que par le gain d'une bataille. Quoiqu'il en soit, les choses prirent un autre tour, & peut-être que la diligence du Duc de Luxembourg rompit toutes les mesures des Confédérez. 1677

Leur Armée après avoir levé le Siége ne s'étoit retirée qu'à Sombres & à St. Amand ; là, soit que les Chefs ne pûssent se revoir sans peine, ou que le penchant qu'ils avoient à ne se point estimer eût été reveillé par de nouveaux chagrins & de nouvelles défiances, ils en vinrent enfin à se quereller ouvertement. De sorte que depuis ce tems, leur mésintelligence devint toûjours plus forte ; le Prince de Vaudemont quitta dès lors le commandement de l'aîle gauche de leurs Troupes, & reprenant le chemin de Bruxelles, il aima mieux abandonner son employ que de servir plus longtems dans un parti si désuni.

1677. Le même jour que les Alliez sortirent de leurs lignes, le Duc de Montmouth joignit l'Armée Françoise; il n'avoit mis que cinq jours à venir d'Angleterre pour se trouver au combat qu'on croyoit qui se donneroit. Le Comte d'Offeri se rendit presqu'en même tems auprès du Prince d'Orange pour la même raison; cela fut cause que beaucoup de gens crûrent cet empressement misterieux, & que ces Seigneurs n'étoient venus que pour annoncer la paix: On fondoit ce raisonnement sur ce qui n'étoit pas naturel que deux Armées ennemies qui se voyoient de si près, se pûssent ainsi separer, non-seulement sans combattre, mais encore sans escarmouches: les autres poussant la contemplation plus avant, assûroient que c'étoit un espece de miracle que les quatre plus fortes Armées de l'Europe eussent resté presqu'en presence pendant deux ou trois mois sans en venir aux mains; mais il n'est pas de mon sujet d'entrer dans ces spéculations, & je n'en raporte que ce qui se publioit.

Je n'ai point dit de quelle façon 1677.
le Prince de Lorraine après avoir traversé le Luxembourg, se saisit de Mouzon, ni jusqu'où passerent les allarmes que causa ce mouvement inopiné. J'ai gardé le même silence sur tout ce que fit le Maréchal de Crequi pour reprendre le devant de l'Armée Allemande, & pour l'empêcher de se maintenir sur la Meuse; ç'auroit été trop long, d'en raporter exactement les circonstances, & je n'écris selon mon dessein que ce qu'il y eut de plus singulier.

C'est même avec quelque repugnance que je remarque que les Allemands en abandonnant Mouzon, & les Frontieres de Champagne, firent non seulement brûler les restes de cette Ville, mais beaucoup d'autres Villages aux environs, & que pour toute raison de cette conduite, ils publierent que c'étoit par represaille de tous les feux que les François avoient allumez dans la Lorraine Allemande, dans le Pays de Treves, & dans le Palatinat.

Le dessein qu'avoient eu les Allemands de s'aprocher de l'Armée du

1677. Prince d'Orange, n'eut point de suite par la levée du Siége de Charleroi, & le Duc de Lorraine s'en alla le long de la riviere de Semoys jusqu'aux environs d'Arlon ; il s'y arrêta pendant quelque tems ; mais la diminution considerable de ses Troupes l'obligea, quoique le mois d'Août ne fût pas encore passé, de retourner vers la Mozelle, pour y chercher des rafraichissemens & du repos.

La canonnade de Post sur Seille ; sa marche à Mouzon, quelque courses qu'il fit faire en Champagne, son retour par Sedan & la disette de vivres qui manquerent toûjours dans son Camp depuis qu'il eut passé la Sarre, lui avoient enlevé un grand nombre de ses meilleurs Soldats, & ruiné sa Cavalerie, accidens assés ordinaires toutes les fois qu'on s'engage dans un Pays ennemi sans un grand équipage de vivres, ou sans avoir des magazins dont on puisse tirer sa subsistance.

Dès que Charleroi fut en seureté, l'Armée Françoise quitta le Camp de Gerpine & retourna se poster à la

Buſſiere, laiſſant la Sambre entr'elle & les Confédérez. Ce fut de là que le Marquis de Louvois s'en retourna rendre compte au Roi des heureux progrès de ſes armes, & des meſures qui s'étoient priſes pour reporter les deſordres de la guerre dans le centre de la Flandre.

Ce n'eſt pas que le retour ne parût un peu precipité, & qu'on ne trouvât à redire que les François s'éloignaſſent ſi-tôt des Ennemis, qui n'étoient encore qu'au Pieton & qui pouvoient en repaſſant entre la Sambre & la Meuſe, faire autant de courſes qu'ils trouveroient à propos ſur les frontieres de Champagne & de Picardie.

On répondit que le Roi n'avoit point ordonné ce mouvement ſans en examiner les conſequences. En effet il n'étoit pas naturel que le Prince d'Orange & les Eſpagnols ne s'occupaſſent qu'à piller quelques Villages, pendant qu'une Armée ennemie reſteroit dans le cœur de leurs Provinces, menaceroit leurs Villes Capitales, & augmenteroit le dégoût des Peuples, dont la fidelité chan-

1677. celoit à mesure que ceux qui les devoient proteger, se décreditoient.

Pour justifier ce sentiment, il ne fallut qu'entendre les murmures des mécontens après la levée du Siége de Charleroi, ou pour mieux dire; après la perte de leurs esperances. Que ne s'étoit-on point promis du succez de cette Campagne : & que n'en devoit-on point attendre avec le concours de tant de Nations qui s'étoient armées, disoit-on, pour leur délivrance ? Cependant leurs affaires sembloient aller de mal en pis, & ceux qu'un peu moins de haine pour la France rendoit plus équitables, crioient tout haut, que desormais il y auroit de la folie de luter contre ce torrent, & qu'à moins d'une paix ils ne reverroient plus chez eux ni le repos, ni l'abondance.

Pendant la marche du Duc de Luxembourg, le Prince d'Orange remena son Armée aux environs de Binche, & quoique la prise de cette bicoque ne lui dût pas faire honneur marchant à la tête de tant de Troupes, il ne laissa pas de la faire attaquer pour la troisiéme fois, & d'ordonner

donner qu'on achevât de la demanteler, parce qu'on lui en refusa l'entrée pendant une heure ou deux. 1677.

Les Alliez trouverent quelques vivres, & quelques fourrages amassez dans ce poste, & ce fut assez pour les contenter ; ils s'aprocherent ensuite de Mons & tacherent d'en ruiner assez les environs pour ôter aux François l'envie d'en entreprendre le Siége durant le reste de l'année ; ils s'arrêterent même à ce dégât autant de tems qu'il en falloit pour persuader qu'ils renonçoient aux autres prétentions.

Les François s'étoient cependant avancés à St. Joris entre Ninove & Oudenarde, & n'avoient laissé que douze escadrons au Comte de St. Geran, pour aller sous Condé ou sous Valenciennes veiller à la conservation des Places, dont les Confédérez pourroient approcher. Quelque tems après, le Duc de Villeroi détaché de l'Armée avec vingt escadrons, six cens Dragons, & deux mille Mousquetaires, alla passer l'Escaut entre Gand & Dendermonde, & se répandant ensuite dans le Pays

1677. de Waës, il essaya en faisant le dégât, de donner assez de jalousie aux Confédérez pour les rappeller en ces quartiers.

La conjoncture des affaires sembloit autoriser cette conduite; car le long séjour du Prince d'Orange entre la Haisne & la Sambre commençoit à fatiguer le Pays des environs; & faisoit crier cette frontiere, de sorte qu'on étoit persuadé que cette diversion en feroit retirer les Alliez: mais le Prince d'Orange, sans s'inquiéter du passage du Duc de Villeroi, témoigna toûjours le même empressement de s'établir sur la Sambre; & de harceler les Garnisons de Landrecy, d'Avesne & de Philippeville.

En ce tems-là, le Duc de Luxembourg eut ordre de détacher de ses Troupes pour joindre le Maréchal d'Humieres. Ce dernier s'étoit avancé jusques à Oudenarde pour les recevoir, mais le Duc ayant déja formé le dessein d'aller rompre les écluses du canal de Bruxelles, il se servit des Regimens qu'il devoit détacher, pour garder son Camp & ses vivres, pendant qu'il marcheroit à cette entreprise.

Pour cacher ſon deſſein aux Ennemis, il mena d'abord l'Armée ſous Aloſt; il en choiſit enſuite dix mille hommes pour marcher avec lui; le reſte eut ordre de l'aller attendre aux environs d'Ath. En arrivant ſur le canal il y fit jetter un pont & paſſer en même tems quelques gens détachez; car la redoute dont il vouloit ſe rendre maître, & qui défendoit les écluſes étoit de l'autre côté. Les détachemens s'en aprocherent pour reconnoître ſi l'on pouvoit la forcer; mais on la trouva revêtuë & remplie d'aſſez de monde pour ne pas en riſquer l'attaque; de maniere que ſans s'y arrêter qu'autant de tems qu'il en fallut pour faire ſauter une partie du pont de pierre, ce Général rapella ces détachemens & revint joindre le gros de ſon Armée. Les François ne perdirent en cette occaſion que trente ou quarante ou Soldats, ou Officiers, & cela ne meritoit pas tout le bruit qu'en firent les Confédérez. 1677.

Les jours ſuivans l'Armée Françoiſe retourna vers Aloſt, & comme on ne voyoit point que l'attaque

1677. des trois trous, eut donné l'allarme assez forte au Prince d'Orange, pour l'obliger à quitter la Sambre, le Duc de Luxembourg marcha vers l'Escaut & alla se camper à Vetter. Tant de mouvemens faits en si peu de jours firent croire que les François vouloient entreprendre un Siége, en effet ils en firent toutes les démarches; car outre les Pionniers & les chariots qu'on commanda dans les Châtellenies, on tira des outils, des munitions, des Places, & l'on embarqua du canon sur l'Escaut & sur le Lis.

D'ailleurs le Maréchal d'Humieres tiroit des Villes de son Gouvernement, toutes les Troupes qui pouvoient servir en campagne, & leur donnoit rendez-vous entre Gand & Courtrai. Le Baron de Quinchy avoit ordre de s'y rendre avec sa Cavalerie & ses Dragons, & le Marquis de Joyeuse y devoit mener les Troupes qu'on avoit laissées dans le Camp de St. Joris.

Mais ces préparatifs qui n'avoient été commencés que pour donner ombrage aux Confédérez, cesserent dès qu'ils eurent produit l'effet qu'on s'en

étoit promis. Le Prince d'Orange avoit enfin apris que les François qui campoient à Vetter, tenoient des ponts sur l'Escaut pour faciliter leurs fourrages, & que la plûpart de leurs Fourrageurs se trouvoient déja de l'autre côté de cette riviere. Sur cet avis, soit qu'il ne pût résister plus longtems aux sollicitations des Espagnols, ou qu'il ne trouvât plus des vivres sur la Sambre, il se résolut à quitter la frontiere & retourna en diligence aux environs de Bruxelles. 1677.

On n'eût pas plûtôt nouvelle de sa marche que le Marquis de Joyeuse se raprocha de Vetter, mais les détachemens qui se trouvoient au-delà de l'Escaut ne laisserent pas de suivre leurs ordres; celui qu'on envoya du côté d'Anvers, étoit commandé par d'Augé, le gros des Troupes ne passa point St. Nicolas; mais Rosamet Sous-Lieutenant des Gendarmes Flamands, passa jusqu'aux portes d'Anvers, il fit même des prisonniers, & les ramena trompant les Gardes de tous les Forts qu'il trouva sur son chemin, en leur persuadant qu'il étoit des Troupes d'Hollande.

1677. Le Marquis d'Huxelles fut en même tems vers Hully avec six cens Mousquetaires, & cent cinquante Dragons, il ne donna pas moins d'allarme dans le Pays qu'il traversa ; pendant que la Cardonniere se faisoit voir sur la Durme, & aux portes d'Endremonde, afin que le bruit de cette irruption se répandant, les Alliez n'osassent plus laisser le Pays sans secours.

Plus de la moitié du mois de Septembre se passa de la sorte, & les Confédérez qui ne purent enfin s'empêcher de prendre pour veritables, les fausses inquiétudes qu'on tâcha de leur donner, furent réduits à passer le reste de la saison dans le cœur de leurs Provinces & contraints d'en abandonner la meilleure partie à la discretion des François.

C'est à peu près ce que firent les Armées de Flandre depuis la levée du Siége de Charleroi. Du côté d'Alsace, comme les Troupes du Prince de Saxe étoient maîtresses de la campagne, elles n'avoient eû qu'a choisir l'établissement qui leur convenoit ; ce Général s'étoit fait un pont

ſur le Rhin aſſez proche de Baſle, 1677.
il en avoit fortifié les avenuës, & prétendoit par là s'aſſûrer des communications avec l'Allemagne s'il venoit à bout d'hyverner dans les quartiers qu'il avoit pris. Mais ces projets ne réuſſirent point, & le Baron de Montclar à qui l'on avoit envoyé des Troupes ſe trouvant aſſés fort pour s'aprocher des Allemands, il les ſerra de ſi près dans leur poſte d'Huningue, qu'après les avoir à demi ruinées, il les contraignit enfin de repaſſer le Rhin, & d'abandonner aux François le pont avec ſes Forts, qui leur avoient coûté tant de tems & tant de peine.

Cette nouvelle plut à ceux qui prenoient part aux affaires du Roi; car ſi les Alliez euſſent pû ſoûtenir le pont & garder les quartiers qu'ils avoient pris dans la Haute-Alſace, Briſach ne ſe ſeroit peut-être pas ſoutenu, & Befort ſe ſeroit infailliblement perdu. D'ailleurs on n'ignoroit pas que le Prince de Lorraine ſe promettoit, après avoir pouſſé l'Armée du Maréchal de Crequi, juſques en Champagne, de s'aſſûrer des paſſa-

1677. ges sur la Meuse & sur la Mozelle; & de conserver les postes de Phalzbourg & de la Petite-Pierre, ce qui le rendant maître de la Basse-Alsace, il auroit pû y faire subsister une partie de ses Troupes, & s'ouvrir un passage, pour rentrer dans son Duché.

Mais le sort de la Guerre en avoit autrement ordonné; le Prince d'Eisenach, fut forcé de retirer la principale Armée des Confédérez, qui se trouva alors si extraordinairement affoiblie par ses marches, que quoiqu'elle n'eût fait qu'une Guerre infructueuse, & sans actions importantes, elle sembloit n'aspirer qu'au repos du quartier d'hyver.

En effet la fatigue de leurs courses, la perte des Chevaux aux fourages, les maladies du Camp, & pardessus tout la disette des vivres, en avoient fait perir un grand nombre, & ce qui restoit ne cessoit de se plaindre qu'on ne leur eût pas donné la moitié de la France au pillage, comme on leur avoit promis, choses qui confirmoient la remarque déja faite que les Allemands en quelque nombre qu'ils se soient trou-

trouvés, n'ont jamais remporté de grands avantages au-deça du Rhin, soit par le changement de climat, qu'ils ont peine à supporter, ou par les manieres differentes d'y faire la guerre. 1677.

Le succès de cette campagne suffit pour le prouver; car le Duc de Lorraine Generalissime de tant de troupes, fut non-seulement contraint de renoncer à ses esperances avant la fin du mois de Septembre, mais encore d'abandonner la meilleure partie des postes qu'il avoit crû pouvoir occuper pendant l'hyver, & de remener enfin les restes de tant de forces aux environs de Philisbourg, comme n'étant plus en état de faire une guerre offensive.

Le Maréchal de Crequy n'avoit gueres perdu de vuë cette partie des Confederez depuis trois ou quatre mois, & venoit encore de les cottoyer jusques sur la Sarre; mais les voyant continuer leur route sans s'arrêter, il ne crut plus les devoir suivre, & c'étoit aussi le meilleur parti, puisqu'en descendant par Saverne, dans la Basse Alsace, il eût plûtôt occupé les

1677. postes de la Soor, que les Allemands n'eurent traversé le Palatinat.

Cette marche empêcha que les Alliez ne vinssent se rafraîchir dans ce Pays un peu moins ruiné, & les mit dans la necessité de se séparer pour trouver de la subsistance. Ce dernier avantage joint à ceux que ce General avoit remportés pouvoit contenter un esprit qui eût moins aimé la gloire; mais comme si ce qu'il venoit de faire n'eût pas été digne de lui, il redoubla son application pour porter les armes du Roy, plus loin qu'elles n'avoient été depuis cette guerre.

Le Baron de Montclar & ses Troupes étoient encore aux environs d'Huningue; le Maréchal le fit rappeler, & lui manda qu'en retournant vers le Rhin, il amenât assez de bateaux pour faire un pont sur cette riviere; l'endroit fut choisi entre Brisach & Strasbourg; l'ouvrage achevé, les François passerent pour chercher à combattre le Duc d'Esenach, qui se retiroit par le Brisgau; une résolution si peu prevûë surprit alors les amis & les ennemis de la France, & leur fit mieux connoître les ressources de cet Etat.

Les affaires de Flandre ſembloient auſſi prendre un bon train ; le Duc deLuxembourg s'étoit ſi bien menagé, qu'enfin il demeuroit le maître de la Campagne; ſon armée n'eut donc rien à faire au Camp de Gaure, qu'à ruiner les fourages des environs de Gand, & cela ne lui fut pas bien difficile ; dans le même deſſein que le Maréchal d'Humieres reprit la Campagne, & mena camper ſur le Camp de Bruges les Troupes qu'il avoit aſſemblées; de là il envoya des partis dans le Pays de Vaës, & dans le vieux Bourg de Gand, avec ordre de mettre le feu dans tous les endroits où l'on trouveroit du fourage.

Ordre qui fut peut-être trop rigoureuſement executé, quoiqu'il parût fondé ſur des prétextes legitimes, je veux dire ſur un refus de payer les reſtes des contributions que les Habitans promettoient toûjours, quoi qu'ils ne tinſſent jamais leur parole ; on pouvoit encore dire que ce dégât ſeroit de quelque utilité dans la ſuite ; en effet s'il étoit vrai qu'on eût déja réſolu d'attaquer Gand le printems prochain, il étoit à propos d'ôter aux

1677. Alliez les moyens de pouvoir ſubſiſter aux environs de cette ville.

Le temps des grandes entrepriſes étant enfin paſſé, le Maréchal d'Humieres ſe retira & ſépara ſes Troupes : Quant au Prince d'Orange il ne fit pendant ce temps, que ravager les environs de Monty, montrant par l'opiniâtreté, avec laquelle il s'attacha à cette expedition qu'il n'avoit point compris que les François dûſſent ou pûſſent former des deſſeins ſur une autre Place.

Les Eſpagnols confirmerent cette opinion par leur ſoin à démanteler je ne ſçais combien de petites Villes du Hainaut & du Brabant ; ils craignoient qu'on ne s'en ſervît pour tenir des Troupes dans le Pays, comme on avoit fait l'année précedente ; de ſorte que tout ce qui ſe trouva de Lieux fermez entre Monty, Hall & Bruxelles, furent ouverts, ſi l'on en excepte Notre-Dame de Hall; ils commencerent à fortifier ce poſte, comme pour ſervir d'avant-mûr à leur Capitale & empêcher les Partis François d'être inceſſamment à ſes Portes.

La plûpart de ces choſes ne s'e-

xecuterent qu'après le départ du Prince d'Orange ; il quitta le commandement de l'Armée dès le commencement d'Octobre, & se rendit peu de temps après à la Haye où le soin de son mariage sembloit le rappeller ; d'ailleurs dès le vingtiéme du même mois, le Duc de Luxembourg eut ordre de renvoyer ses Troupes en quartier d'Hyver ; & les Alliez en firent autant : ainsi la fin du mois fut celle de la Campagne de 1677. dans le Pays-Bas. Les Hollandois laisserent dix de leurs bataillons en garnison dans Mons; car les Espagnols affoiblis de leurs pertes ne se trouverent pas assez de Troupes pour garder le reste de leurs Places. Tous ces évenemens sembloient concourir à faire admirer la conduite du Roy, & ce Prince trouvoit toûjours des moyens de faire des conquêtes dans des saisons qui auroient arrêté tout autre que lui, de maniere qu'en mettant un paralelle de son histoire, avec celle des autres temps, il faudra confesser que c'est lui seul qui a trouvé le secret de faire de grands Sieges au commencement & à la fin de l'hyver,

1677.

1677. ſous un climat où au temps paſſé les autres Armées n'oſoient ſe mettre en Campagne, avant le mois de Juin.

Il s'en falut bien que la Guerre ne finît ſi-tôt en Allemagne; le Maréchal de Crequy avoit paſſé le Rhin, comme je l'ai déja dit, & pouſſé des détachemens de ſes Troupes du côté de Vuilſter; ſon but étoit d'arrêter le Prince d'Eizenach, qui ſe retiroit aſſez en déſordre; & quoiqu'il n'eût pû atteindre le gros de ſes Troupes, il les fit ſuivre de ſi près que les Allemands furent contraints, non ſans quelque perte, de chercher leur ſalut dans les Iſles que la riviere forme au-deſſous de Strasbourg.

Mais ſi les bras du Rhin ſauverent à cette partie des Confédérez, une défaite entiere, ils ne pûrent les garantir de la miſere où les jetta le manque de ſubſiſtance, & les François les tinrent tellement reſſerrés, qu'enfin ils les réduiſirent à l'extrémité de demander un ſauf-conduit pour le Général & pour l'Armée; exemple également rare dans la Guerre des premiers & des derniers temps.

Les avantages du Maréchal de Cre-

quy firent trop de bruit pour ne pas 1677
reveiller le Prince de Lorraine, il y alloit de sa réputation & de l'interêt de son parti de secourir le Duc de Saxe; aussi il se hâta de passer le Rhin, à Philisbourg, & de ramener les plus lestes de ses Troupes du côté de Rastat, pour obliger les François d'abandonner le Brisgau.

Sur cette nouvelle le Maréchal dont l'esprit étoit occupé d'un plus grand dessein, mais le temps de le faire éclater n'étant pas encore venu, ramena son Armée en Alsace, & revint en diligence disputer aux Alliez le passage de la Soor; ce fut là que ces deux Armées qui sembloient s'être separées pour ne se plus raprocher se trouverent en presence au commencement du mois d'Octobre; il est vrai que par les postes avantageux qu'elles choisirent l'une & l'autre, il fut aisé de juger que leur dessein n'étoit de combatre qu'avec un avantage certain.

Cependant leurs précautions n'empêcherent pas qu'il n'y eut entr'elles une rencontre assez vive au lieu nommé de Kockberg; peu s'en falut même que

1677. les Armées n'en vinssent aux mains en voulant gagner une hauteur ; ce fut en cet endroit que les Gardes du Roy, ses Gendarmes, & ses Chevaux-Legers s'éprouverent à diverses reprises contre les Cuirassiers de l'Empereur, & contre sa meilleure Cavalerie; le terrain y fut longtemps disputé, & les charges souvent redoublées; mais les Allemands furent enfin contraints de ceder & de se retirer en désordre : ils y perdirent trois ou quatre cens hommes ; de ce nombre, se trouverent plusieurs Officiers de consideration;le Général Major Haran y fut pris avec un Comte de Nassau ; ce dernier mourut quelque temps après de ses blessures;les François y gagnerent des étendarts & des timbales , & rapporterent toutes les marques de la victoire.

Cette action n'empêcha pas que ces deux Nations ne se maintinssent dans leur même camp aussi long tems qu'elles y trouvassent du courage, & le défaut de subsistance seul fit cesser l'émulation de leurs Généraux. Ils furent donc réduits à la necessité de se retirer, les uns vers Philisbourg, & les autres vers Molssein,de façon qu'on ne douta plus que laCampagne ne fût finie.

En effet les apparences le vouloient ; les François n'avoient pas moins besoin de repos que les Allemands ; cependant à peine ces derniers furent éloignés de quelques journées, qu'on aprit que le Baron de Montclar marchoit avec un corps de Troupes pour investir Fribourg : cette Place du Domaine de l'Empereur, est la Capitale du Brisgau ; elle n'est qu'à cinq lieuës de Brisach, dont elle inquiétoit toûjours la Garnison ; elle s'opposoit souvent à ses courses, cette Place avoit la réputation d'être forte, & personne n'auroit pû prévoir qu'on attendît le 9. de Novembre pour en commencer le Siége. 1677.

Ces considerations furent plûtôt capables d'y attirer le Maréchal que de l'en détourner, & dès qu'il sçut que ses premieres Troupes avoient investi la Place, il les suivit avec le reste ; pour marcher avec plus de diligence, il en fit passer une partie par Brisach, & l'autre sur un pont qu'il s'étoit conservé au-dessous.

Comme le tems étoit cher, à peine les François eurent pris leurs quar-

1677. tiers, qu'ils ouvrirent la tranchée ; & travaillerent aux batteries ; le canon y fut si bien servi que dès le 12, il y eut bréche à la premiere muraille, & le jour suivant une partie de la Ville fut emportée l'épée à la main ; peu de tems après le reste éprouva le même sort, de maniere que le Gouverneur épouvanté d'un effort si peu croyable, n'osa se défendre dans le Château, & ne trouva point de meilleur conseil à suivre que de demander à capituler.

L'affaire étoit trop importante pour s'amuser à disputer sur les conditions du Traité ; rien ne lui fut refusé de ce qui parut raisonnable ; la Garnison étoit de dix-sept cens hommes de pied, & de trois cens chevaux d'assés bonnes Troupes, & qui pouvoient mieux se défendre, particulierement dans le Château, qui passoit en Allemagne pour une forteresse considerable ; mais le bonheur des Armées du Roi, l'application du Maréchal de Crequi, & la bonne volonté de ses Troupes aplanirent des difficultez que d'autres eussent peut-être trouvées insurmontables.

Quoique le Siége eût été fait brusquement, & dans une saison fâcheuse, il s'y perdit peu de monde : il n'y mourut d'Officiers de distinction, que le Comte de Bussey Lieutenant-Général d'Artillerie, Culan Lieutenant-Colonel du Regiment de Picardie, & la Tillaye de celui de Normandie, avec vingt-cinq ou trente autres subalternes ; quant aux Soldats on n'en perdit pas plus de trois cens. 1677.

Ainsi cette conquête si utile, & d'assés grande réputation en Allemagne pour recompenser la perte de Philisbourg, se fit en six ou sept jours presque à la vûë du Prince de Lorraine & sans avoir été crûë possible par d'autres que par le Maréchal ; car le dessein n'en n'étoit point venu de la Cour, & ce Général seul s'étoit chargé de l'exécution & de l'évenement.

Pendant qu'on attaquoit Fribourg, les Confédérez défiloient pour aller en quartier d'hyver. Mais à la premiere nouvelle du Siége, leur Général rassembla ce qu'il put de ses Troupes, & marcha au secours des

1677. Aſſiégez ; mais ſes ſoins furent inutiles, car il étoit à peine vers Offembourg, qu'il aprit que la Place étoit renduë ; il n'avança pas plus avant, il choiſit ſeulement un poſte avantageux pour y attendre quelle ſuite auroit l'avantage remporté par les François.

Ce ne fut pas ſans raiſon qu'il prit ce parti ; le Maréchal paroiſſoit encore méditer quelque entrepriſe ; car dès qu'il eut mis une Garniſon dans Fribourg, & donné ſes ordres pour remplir les tranchées & rétablir quelques fortifications ruinées, il tourna la tête vers la Suaube, & mena ſes Troupes dans la Vallée de Valkere. Ce retour ne manqua pas de donner aux Alliez de nouvelles inquiétudes, mais les difficultez des chemins & de la ſaiſon l'arrêterent : l'avantage que les François tirerent de ce mouvement n'alla qu'à trouver plus de ſubſiſtance & à ſe rendre maîtres de quelques Châteaux dont ils crûrent avoir beſoin.

Ce qui ſe paſſoit alors au-delà du Rhin fit remarquer au Roi que ſes ennemis étoient en deſordre ; ainſi

Sa Majesté saisit cette occasion pour 1677.
en profiter en d'autres endroits : dans ce dessein les Troupes de Flandre qui s'étoient retirées dans les Garnisons, eurent ordre de se rassembler vers la fin du mois de Novembre ; elles firent de differentes marches pour donner des jalousies à plus d'une Place ; les Troupes d'Artois & celles de Picardie se raprocherent des frontieres de la Flandre & du Hainault, St. Pouange, Dumez & Vauban, partirent de la Cour comme des gens dont on avoit toûjours besoin dans les expéditions importantes : de sorte que quoiqu'on ignorât le nom de la Place qu'on devoit attaquer, on ne doutoit point qu'on ne voulût faire un Siége.

Ce mistere s'éclaircit dès le premier jour de Decembre, que le Maréchal d'Humieres qui se trouvoit alors à Tournai, marcha pour investir St. Guislain, du côté du Brabant ; Magaloti partit de Valenciennes avec un autre corps & en aprocha du côté du Quesnoy, & quoique la saison ne fut pas propre à l'exécution d'un semblable dessein, on ne laissa

1677. pas de s'y camper régulierement, comme on eut fait dans le plus beau de la campagne.

St. Guiſlain n'étoit autrefois qu'une Abbaye ſituée dans les grandes prairies que forment la Haiſne & la Trouille, qui ſe joignent en cet endroit; le terrein en eſt ſi bas qu'on peut l'innonder en quelque tems que ce ſoit, quarante ou cinquante maiſons bâties proche de cette Abbaye, y compoſoient un Bourg ſans murs, mais dans le cours des guerres des Pays-Bas avant la Paix des Pyrennées, ce poſte fut jugé commode pour s'aſſûrer un paſſage ſur cette riviere, de facile garde, & de peu de dépenſe à fortifier; les François & les Eſpagnols y avoient fait travailler tour à tour ſelon qu'ils en avoient eu beſoin, enfin elle étoit devenuë une Place de Guerre, qui, depuis la priſe de Valenciennes, parut neceſſaire à d'autres deſſeins.

Je ne ſçai ſi ceux qui furent chargez de l'exécution de ce projet examinerent longtems les difficultez qui pouvoient s'y rencontrer, mais il eſt ſûr qu'on y marcha avec toute la

confiance poſſible, le Ciel même en 1677.
cette occaſion parut d'intelligence avec le Roi, & les vents ſemblerent ne ſouffler que par ſes ordres; la gelée commença le même jour que ſes Troupes prirent leurs quartiers, & continua avec tant de violence que les glaces furent en état de porter au bout de trois ou quatre jours; cette conjoncture parut trop favorable, pour ne pas la mettre à profit; elle donna moyen de charoyer dans les Camps des Aſſiégeans le canon, les munitions, & les autres choſes neceſſaires, dont on n'eût pû venir à bout ſans le ſecours des glaces.

Les Payſans de la frontiere travaillerent à la circonvallation, & dès le 4me. du mois on ouvrit les tranchées: cette Place n'étoit acceſſible que par trois chauſſées; on les avoit épaulées pour les rendre praticables; des deux au-deça de la Haiſne, l'une alloit vers Mons, & l'autre vers Boſſut, & la troiſiéme traverſant la prairie conduiſoit à Baudour; le Maréchal d'Humieres prit ſon quartier au bout de cette dernie-

1677. re, & les Troupes de Magaloti garderent les deux autres ; on ne fit d'abord que deux attaques le long des deux premieres chaussées ; mais on s'aperçut dans la suite que le Siége tireroit en longueur tant qu'on n'en feroit pas une troisiéme sur la chaussée de Baudour, l'envie de finir cette entreprise dans la saison, & les bruits qui couroient que les Troupes des Alliez se rassembloient pour marcher au secours des Assiégez, engagerent à entreprendre ce nouveau travail.

En effet dès que le Duc de Villahermosa sçût que les François alloient à St. Guislain, il fit ses diligences pour assembler les forces du Pays ; dans le dessein, ou de jetter un secours dans la Place, ou de combattre une partie des Assiégeans ; le dégel dont on étoit menacé sembloit lui promettre un heureux succez, & lorsque les glaces qui servirent à la communication des François ne porteroient plus, il ne paroissoit plus difficile de forcer celui de leurs quartiers qu'on attaqueroit.

J'ai

J'ai oublié de dire qu'avant que d'attaquer le corps de la Place, il falloit être maître de certaines redoutes que les Assiégez gardoient sur les avenuës; mais elles furent si mal défenduës qu'il ne s'y passa rien de remarquable; dès la seconde nuit les François se trouverent sur le bord de la contrescarpe, trois ou quatre jours après tout ce qu'il y avoit de dehors fut emporté de vive force, & les Espagnols étonnés de se voir poussés avec tant de vigueur, demanderent à capituler. 1677.

En même tems le Maréchal d'Humieres eut nouvelle que les Ennemis s'aprochoient, de sorte que si le Duc de Villahermosa dont l'Armée se trouvoit alors sous Mons, loin de s'amuser à de nouvelles déliberations, se fut avancé vers les lignes des Assiégeans, je ne sçai quel eut été le dénoüement de cette affaire; car la Garnison qui se rendoit ne devoit sortir de la Place que le lendemain, & les François étoient engagez à demeurer parés dans leurs quartiers; ainsi les Alliez n'ayant qu'à choisir le côté qu'il leur plairoit d'attaquer; ils pou-

1677. voient s'assûrer que le dégel empê-cheroit qu'il ne fût secouru.

Cette negligence des Chefs des Confédérez dans ces Provinces, acheva de confirmer la mauvaise opinion qu'on en avoit, c'est-à-dire qu'il falloit qu'ils manquassent ou de bonne volonté ou d'experience, pour laisser échaper si souvent les occasions que la fortune leur presentoit; quoiqu'il en soit, dès qu'ils furent assûrez de la reddition de St. Guislain, ils se retirerent & cette levée de bouclier ne servit qu'à donner plus d'éclat à l'entreprise des François. La Garnison sortit le onze de Decembre & fut conduite à Bruxelles; elle étoit de mille ou douze cens hommes, gens détachés des Troupes de Mons, qui se relevoient tous les mois; le Gouverneur y acquit assés de réputation, & beaucoup de gens lui rendirent ce témoignage, qu'il s'étoit mieux défendu dans ce mauvais poste que les autres n'avoient fait dans les meilleures Villes du Pays.

La prise de Fribourg & de St. Guislain, emportées si promptement dans une saison si peu propre à faire des

Siéges, & malgré les précautions des Confédérez fit enfin connoître à l'Europe entiere qu'un Roi qui trouvoit moyen de mettre les saisons dans ses interêts, & de réduire les vents & le froid à favoriser ses desseins arriveroit bientôt, comme le publioient les Alliez à la Monarchie Universelle si l'on ne se hâtoit de lui demander la Paix. 1677.

On peut même dire avec assés de vraisemblance que ces réflexions firent retourner à Nimegue plusieurs Envoyez des Princes; qui s'en étoient retirez sur le prétexte qu'on n'y avançoit rien; mais s'apercevant enfin que le tems pressoit, ils trouverent que l'interêt de leurs maîtres n'étoit plus de rejetter un accommodement dont dépendoit leur repos; on n'entra pas d'abord en matiere; on fut encore longtems à examiner les pouvoirs des Ambassadeurs, & la justice de leurs prétentions; cependant on jugea dès-lors que les avantages de la France feroient hâter les conferences.

Dès que la Garnison Françoise fut entrée dans St. Guislain, les autres Troupes retournerent dans leurs quar-

1677. tiers avec l'ordre de travailler inceſſamment à ſe rétablir & à ſe tenir en état de marcher bientôt à d'autres expéditions ; le poſte qu'on venoit de prendre étoit des plus commodes pour reſſerrer la Garniſon de Mons, & on ne balança plus à faire occuper Bavais, Maubeuge, Binche, Havré, le Reux, Soignies, & généralement tous les lieux d'où l'on pourroit fatiguer cette Ville, d'ailleurs on bloca Ypres avec la même application, & la plûpart des Regimens que remena le Maréchal d'Humieres furent employés à cet uſage.

1678. A peine l'année 1678. étoit commencée que le même Général ſortit avec huit ou dix mille hommes de ſes Garniſons ; il les mena camper à Grandmont, & les répandit enſuite le long de la Dendre juſques à ſa chûte dans l'Eſcaut ; on leur recommanda ſurtout de conſommer les fourrages du Pays de quelque façon que ce fût, ce qui redoubla les inquiétudes des Eſpagnols ; mais l'allarme devint beaucoup plus forte quand ils aprirent que ce corps de Troupes alloit être ſuivi d'un grand

nombre de Pionniers & de chariots ; 1678.
ils firent alors resserrer leurs quartiers, & les raprocherent de Bruxelles ; car il s'agissoit de rassûrer leur Capitale, & de soûtenir le poste de Nôtre-Dame de Hall, qu'ils vouloient absolument conserver. Cette épouvante passa jusques en Hollande, de sorte que le Prince d'Orange qui ne faisoit que d'arriver d'Angleterre renvoya dès cet instant quelques Regimens sur le Demer pour redonner de la confiance aux lieux qui paroissoient le plus exposés.

Du côté du Rhin on n'étoit gueres plus tranquille: le Baron de Montclar qui y commandoit, tenoit assez de Troupes ensemble des deux côtés de cette riviere pour embarasser les Allemands, & l'on étoit déjà bien avant dans le mois de Janvier que les Troupes de l'Empereur n'osoient encore s'éloigner pour aller prendre leurs quartiers.

Mais ni les mouvemens de Troupes, ni les agitations des differens partis, n'empêcherent pas qu'on ne commençât à parler de la Paix plus affirmativement qu'on n'avoit encore

1678. fait, les Anglois que la France menageoit avec tant de soin, semblerent alors s'inquiéter tout de bon; & comme si la prise de St. Guislain & des autres postes que les François venoient d'occuper aux Pays-Bas, eussent achevé de reveiller leurs veritables interêts, ils prirent ce tems pour proposer à leur Roi d'avancer l'assemblée du Parlement & que l'ouverture s'en fît dès le mois de Janvier.

On publioit même que dans Londres il se trouvoit des gens qui crioient assez haut contre le Gouvernement, & disoient qu'on les avoit trop amusés du titre spécieux d'arbitre de l'Europe, pendant que la France envahissoit la Flandre, & travailloit à s'assujettir le reste de l'Occident: » n'est-il pas honteux, ajou» toient quelques autres, que l'An» gleterre prête depuis six ans ses » Soldats pour conquerir des Pro» vinces dont la perte lui doit être » funeste? que deviendra le commer» ce de cette Isle si la terre ferme, » qui la regarde, tombe entre les » mains de ses anciens ennemis, n'est-

» ce pas consentir à porter le joug 1678.
» qu'on nous prepare, d'être si lents
» à nous déclarer pour la cause com-
» mune ? & n'est-il pas tems enfin
» que le Roi fasse accepter la paix
» à des conditions raisonnables, ou
» qu'il leve des Armées pour soûte-
» nir le parti qui semble prête à suc-
» comber?

Ce n'est pas que je veüille dire que le changement imprévû de ses peuples, ou les murmures que de pareils discours exciterent en Angleterre fussent les seuls motifs de la rupture de cette Couronne avec la France ; il se peut faire cependant que ces bruits soûtenus des amis du Duc d'York, & fomentés par les Partisans du Prince d'Orange ayent engagé le Souverain à les faire cesser.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'en ce tems-la le Roi d'Angleterre envoya en France, Milord Montaigu, pour y expliquer ses intentions ; mais le Roi de France les trouvant au-dessus de ses esperances, ne les écouta pas agreablement. De sorte que ce Milord retournant une autre

1678. fois à l'audiance, ne crût plus devoir se menager, & dit un peu fierement que la paix ne se faisant pas aux conditions que le Roi de la Grande-Bretagne avoit proposées, quiconque les refuseroit auroit l'Angleterre pour ennemie, il ajoûta qu'il avoit ordre de redemander les Troupes Angloises qui servoient en France, & de leur faire repasser la Mer incessamment.

Une déclaration si précise ne laissa plus douter que les Anglois n'eussent enfin résolu d'entrer dans cette guerre, ce qui pressa peut-être le départ du Roi pour la frontiere; le tems de ce voyage étoit encore incertain, & peu de gens sçavoient que la Cour deût partir le troisiéme de Février, mais comme le Parlement d'Angleterre fut prorogé jusqu'au septiéme du même mois, le Roi voulut bien s'arrêter jusques à ce jour.

D'ailleurs la route que prit S. M. cacha longtems ses intentions, la Reine étoit du voyage, on prenoit le chemin de la Brie, & l'on ne faisoit que de petites journées; & l'on répan-

répandoit le bruit qu'on alloit à Metz ou à Nancy ; mais comme on ne voyoit point de conquêtes à faire de ces côtés, personne ne prenoit le change. On voyoit d'ailleurs les provisions & les magazins des François sur l'Escaut, ou sur le bas de la Meuse : & l'on n'avoit garde de penser que les Armées pussent s'assembler autre part. 1678.

Les Troupes de la Maison du Roi prenoient leur route par St. Quentin & sembloient aller entre Sambre & Meuse, les équipages de vivres & d'artillerie filoient vers le même endroit, de maniere que le bon sens ne permettoit pas qu'on pût avoir d'autres vûës que sur Mons ou sur Namur. C'étoient à la verité de bonnes Places, bien munies, & difficiles à assiéger, mais la grandeur du Roi & le bonheur de ses armes donnoient tout à esperer à ses Sujets ; & tout à craindre à ses ennemis.

Pendant la marche de la Cour ; les Courriers alloient & venoient en Angleterre ; le Roi qui ne craignoit rien tant que de voir penetrer son secret, n'avoit garde de faire sentir

1678. aux Médiateurs que les conditions du Traité ne lui étoient pas agréables. On peut donc dire que ces apparences embarassoient tout le monde, & peut-être jamais un aussi grand projet que celui de Sa Majesté ne fut sçû de si peu de gens.

D'autre part le Marquis de Louvois dont les pas en de pareilles rencontres étoient toûjours misterieux, ne suivit point le Roi, & soit qu'il eût des affaires particulieres, soit qu'il fut indisposé, comme le bruit en couroit, soit enfin que l'exécution de l'entreprise qu'on méditoit le réquit, après s'être arrêté un jour ou deux à Paris, il se rendit à Louvois. Là, sous un prétexte de changement d'air, ou d'un repos necessaire à sa santé, il y passa la plûpart du tems, que la Cour fut en chemin.

Cependant le Roi tenoit toûjours la route de Metz, & redoubloit à chaque pas l'inquiétude de ceux qui cherchoient à découvrir son dessein; quelques-uns pensoient qu'il ne vouloit que gagner le tems pour attendre les résolutions du Parlement

d'Angleterre. En effet on ne desesperoit pas qu'elles ne devinssent favorables, si l'on pouvoit ôter à ces Peuples les jalousies qu'ils prenoient sur le progrès des Armées de S. M. dans les Pays-Bas; & comme les avantages que les François remporteroient du côté de l'Allemagne, ne devoient pas leur donner les mêmes inquiétudes, on croyoit qu'à mesure qu'ils verroient éloigner le mal qu'ils apprehendoient, leur empressement pour entrer dans cette guerre, diminueroit. 1678.

Peut-être ces discours tout spécieux qu'ils étoient, ne trouvoient-ils pas beaucoup de croyance auprès de leurs Auteurs. Personne ne vouloit se persuader que le Roi, de la façon dont il marchoit, & dans la saison qu'il étoit parti, songeât à faire des conquêtes sur le Rhin ou sur la Mozelle : les mesures qu'on prenoit ailleurs, & les divers mouvemens de tant de Troupes sur les frontieres du Pays-Bas marquoient plus vraisemblablement l'exécution prochaine d'un plus grand projet, que le soin de lever les scrupules de ses voisins.

8. Le Marquis de la Trousse commandant du côté de Dunkerque avoit assemblé les Troupes de ses quartiers aux environs d'Ypre; celles du Pays de l'Isle avoient pris la même route sous les ordres du Comte de Montbron; le Comte de Nancré Gouverneur d'Ath, paroissoit souvent aux portes de Mons avec un corps de Cavalerie, St. Ruth en faisoit autant du côté du Quesnoy; le Comte de Montal sembloit menacer Namur, & faisoit le dégât depuis Nivelle jusques à la Meuse. Les provisions embarquées sur cette riviere à Charleville ou à Dinan, persuadoient que ce seroit là le rendez-vous de l'Armée; le Marquis de Chazeron s'étoit avancé avec quelques Regimens vers le Luxembourg, & ne laissoit pas ce Pays sans allarme; enfin le Gouverneur de la Garnison de Mastrich avec du canon & deux mille chevaux conduits par Langalerie étoit en campagne & paroissoit autour de Hassel comme pour en faire le Siége.

Tandis que les François tâchoient d'allarmer leurs Ennemis dans tant

de differens endroits, les Espagnols ni 1678.
les Alliez n'en parroissoient pas moins tranquilles, & soit qu'ils n'osassent prendre de parti, pour en avoir trop à choisir, soit que l'impuissance de leurs états, ou les irresolutions de leurs Chefs en fussent cause, on ne s'apperçut pas qu'ils craignissent pour aucune de leurs Places; cependant le mois de Fevrier finissoit & le Roy qui s'étoit avancé jusqu'à Metz étoit déja revenu à Stenay.

Il partit de cette Ville pour l'execution de son dessein, & traversant avec peu de suite trois ou quatre Provinces en trois ou quatre jours, il se rendit devant Gand le quatriéme de Mars. Il trouva la place investie par les ordres du Maréchal d'Humieres, il avoit même assemblé aux environs un si grand nombre de Troupes, qu'il y en eut autant qu'il en falloit pour une si grande circonvalation. On n'y comptoit pas moins de 80. Bataillons & de 130. Escadrons, c'est-à-dire plus de 40000 hommes de pied & plus de 25000 chevaux. Le Marquis de Louvois s'y étoit rendu deux jours avant Sa Majesté, les soins & l'intelligence

1673. de ce Ministre, ayant partout à surmonter ce qui se trouvoit de plus difficile.

On auroit de la peine à representer l'étonnement des Confédérez, ou pour dire plus celui de toute l'Europe; car il étoit certain qu'aucun des interessez n'avoit compris la possibilité de cette entreprise. Gand depuis longtems la plus grande ville du Pays Bas, étoit située dans un lieu fort plat, comme le marquent les rivieres & les canaux qui se joignent dans son enceinte. Les environs s'en peuvent facilement inonder pour peu qu'on en soutienne les eaux, de sorte qu'à peine trouve-t-on du terrain propre à camper, à moins que d'étendre extraordinairement la circonvalation.

Mais la plus grande partie de ces embarras avoit été prévuë, & l'on avoit fait conduire au Camp tant de ponts volants, de pontons, de radeaux, & de tout ce qui sert à cet usage, que le Roi fit le tour de la Ville le jour même qu'il arriva; L'Artillerie & son attirail descendit de l'Isle & de Tournay par le Lis & par l'Escaut; enfin les ordres d'un si grand

projet furent donnez si à propos, & suivis avec tant d'exactitude que rien ne manqua d'arriver dans le tems qu'on l'attendoit. 1678.

La tranchée s'ouvrit le lendemain de l'arrivée de S. M. on ne fit que deux attaques & toutes deux par le mont S. Pierre. Le terrain qui se trouve de ce côté est toûjours sec & plus élévé que le plan de la Ville; ce fut pour cette raison qu'on y fit autre fois commencer une seconde Citadelle, & comme elle se trouvoit dans l'angle que forment l'Escaut & le Lis, avant que de se joindre, le dessein avoit été de creuser un canal de l'une à l'autre de ces Rivieres pour renfermer ce réduit; mais cet ouvrage ne fut point achevé par des accidents qui ne sont point de mon sujet. On s'étoit contenté d'élever sur cette tête deux demi bastions de terre, & d'y ménager un chemin couvert avec des palissades.

Les Assiegeans commencerent leur travail de fort près, & le conduisirent avec peu de perte jusqu'aux pointes de la contrescarpe, ils n'eurent pas la peine d'y aller par logemens, car le

1678. peu de gens que les Assiegez tenoient dans ces dehors, n'étant que des milices rassemblées depuis le Siege, ils n'oserent attendre d'être forcez, & se crurent à peine en sûreté derriere leurs murailles.

Ceux qui liront cet endroit de l'histoire s'étonneront de la foiblesse, ou de la negligence des Espagnols. On ne peut les disculper d'avoir mal disperſé ce qu'ils avoient de Troupes, & d'avoir laissé un poste de çette importance sans trois ou 4000 hommes; Eh qu'elle apparence de croire que dans le fort d'une grande guerre, & devant des ennemis aussi entreprenants que les François, on eût confié la garde de Gand à cinq ou six cens Soldats?

Le quatriéme jour de l'attaque, les Bourgeois craignant avec raison que leurs biens & lenr vie ne fussent en danger sous un si petit nombre de deffenseurs, aimerent mieux devoir leur salut à la bonté du Roy, qu'aux promesses incertaines de Dom Francisco de Pardo, Gouverneur, ou, pour mieux dire, Commandant de la Citadelle; car ces Habitans ne vouloient pas re-

connoître d'autres Superieurs que leurs 1678.
Magistrats.

Cela parut en cette occasion, puisqu'ils capitulerent de leur chef & rendirent leur Ville aux conditions qu'ils jouiroient des privileges qu'ils s'étoient fait autrefois accorder par leurs Souverains; les Troupes reglées se renfermerent dans la Citadelle. Cette Forteresse de quatre Bastions en forme de quarré long, étoit assise au-delà de l'Escaut devant la Porte d'Anvers, Charles V. la fit bâtir en 1543. & lorsque ce Prince lassé des mutineries des Gaulois, en voulut enfin reprimer l'insolence.

Les fossez de cette fortification étoient larges & profonds, pleins d'eau jusqu'à la surface de la terre; la place ne pouvoit être attaquée que par une tête, où se trouvoit la porte du secours. Cette porte étoit couverte d'une demi lune avec une contrescarpe en assez bon état. Cependant l'épouvante avoit tellement saisi les Assiegez, qu'ils ne pûrent, ou n'oserent se défendre, plus de deux jours, outre qu'ils étoient en petit nombre. En s'enfermant dans cette Forteresse, ils ne

1678. s'étoient pas même ſouvenus d'y
ter du pain & les choſes neceſſair
la vie, de ſorte qu'ils furent
traints de ſe rendre dès le ſoir de l
ziéme du mois, & de ſortir le le
main pour être conduits à An
Ainſi la conquête de cette grande
ſe fit en ſix jours; conquête qui
une autre ſiécle, & ſous un autre
neral avoit paſſé pour impoſſible.

Le Roi ne voulut point e
dans cette Place quelqu'impo
te qu'en fut la priſe; d'autres
jets l'appelloient ailleurs, & ſon
ſein n'étoit pas de ſe contenter d
ſeule victoire. En effet dès l'a
ſuivante, & pendant que Franciſ
Pardo capituloit, on fit marche
Troupes vers Ypres dans la vûë
porter cette Place, avant que les
liez euſſent le tems de ſe reconno
& comme une grande partie d
Cavalerie n'avoit point ſervi da
premier Siege, ce fut celle qu'on
ploya pour commencer le nou
entrepriſe.

Le Marquis de la Trouſſe q
trouva ſur les lieux eut ordre
veſtir la Ville & la Citadelle, &

faire occuper les avenues à mesure que les Troupes arriveroient. Cela s'executa dès le treiziéme de Mars, & pour donner plus d'un embarras aux Confédérez, le Maréchal de Lorges fut envoyé vers Bruges avec 3000 chevaux, il fit même tirer le canon assez long-temps pour mettre le pays en allarme : d'autres détachemens prirent le chemin de Dixmude, où portant la même terreur, ils la firent passer ensuite vers Ostende & vers Nieuport. 1671

En même temps le Maréchal de Schomberg avec un autre corps marcha vers le Sas de Gand ; le fort rouge étoit sur la route, situé sur le canal & sa Garnison composée de Troupes d'Espagne, & comme le fort étoit revêtu & les environs inondez, on ne pouvoit en approcher que par une digue. Cette difficulté arrrêta quelque tems les François ; mais on trouva moyen de faire avancer des Soldats dans les endroits où la terre étoit un peu découverte ; ces premiers gagnerent des maisons sous la portée du mousquet de cette fortification, & commencerent une escarmouche avec

1678. ceux qui la deffendoient.

Le Maréchal envoya alors un Trompette sommer le Commandant de ce Poste; il ne fut pas écouté; on le renvoya quelque temps après, mais il revenoit encore sans réponse, quand on s'apperçût que les Espagnols se montrant sur le parapet, faisoient signe qu'ils vouloient parler, on les entendit enfin, & l'on sçût qu'ils demandoient sûreté pour sortir. On la leur accorda sans peine, & comme les Soldats s'étoient rendus maîtres de leurs Officiers, ils reglerent une capitulation à leur fantaisie; ils n'étoient que 80. hommes, mais c'étoit assez pour défendre une place qu'on ne pouvoit attaquer.

Le Roy marchoit cependant vers Ypres avec le gros de l'Armée où il se rendit le 15. du mois. Il trouva les quartiers pris, & ne fit que nommer les Generaux qui les devoient commander; le Maréchal de Schomberg fut mis entre le Canal de Boussingues & le moulin de S. Eloy; le terrein du Duc de Luxembourg, commençoit à ce moulin, & s'étendoit jusqu'au grand chemin qui va

l'Ypres à Rousselar ; enfin les Trou- 1678.
pes du quartier du Roy, que commandoit le Maréchal de Lorges, occupant le terrain depuis ce chemin jusqu'au bord du Canal, acheverent de former la circonvalation.

Ypres situé presqu'au milieu de la Flandre, ne devoit gueres apprehender de devenir frontiere, à moins que les Espagnols ne fussent tout-à-fait chassez de cette Province. Cependant les François ayant souvent occupé le centre de ce Pays, les premiers avoient travaillé plus d'une fois à fortifier cette Place ; le Prince de Condé la prit pour la premiere fois en 1648. L'importance de ce poste engagea d'y commencer beaucoup d'ouvrages ; mais les désordres de la Guerre civile qui troublerent la France quelque temps après, empêcherent qu'on ne les achevât. Ainsi l'Archiduc Leopold, Gouverneur alors des Pays-Bas vint l'assieger, & cette Ville retourna sous la domination d'Espagne, deux ans après qu'elle en fut sortie.

En 1658. après que la Bataille de Dunes, & les prises de Dunkerque & de Bergues S. Vinox, le Vicomte de Turenne

1678. reprit encore Ypres, mais par le Traité des Pyrennées on la rendit une seconde fois aux Espagnols. Depuis ce temps elle fut regardée comme un poste considerable, surtout après la Guerre de 1667. que le Roi devenu maître de l'Ille & de Courtray d'un côté, & de Dunkerque & de Bergues de l'autre, resserra cette Ville, par tant de Garnisons, que les Espagnols furent enfin contraints d'en faire une Place d'Armes, & de la mettre en état de pouvoir se soutenir.

Ils y commencerent bientôt après une Citadelle de cinq bastions, avec des demi-lunes, & des contrescarpes; mais ils furent long-temps à l'achever; ces nouveaux ouvrages occupoient la hauteur & la seule tête propre à faire l'attaque, & quoi qu'ils ne fussent la plûpart que de terre, l'entreprise n'en paroissoit pas facile. Outre ce que je viens de dire, les Assiegez avoient innondé les deux tiers du circuit de la Ville, de maniere qu'étant devenue de petite garde, les Troupes reglées ne furent employées qu'à la deffense de la Citadelle.

Ces difficultez n'empêcherent pas le Roy de coutinuer ce Siege ; il croyoit cette conquête necessaire pour la communication des autres Postes qu'il tenoit. Cependant il n'étoit pas aisé d'en venir promptement à bout, à cause que le Pays des environs étant naturellement humide, rempli de bois, & occupé d'une infinité de fossez, les moindres pluyes le rendoient impraticable, & l'on ne pouvoit sans beaucoup de temps mener au camp les canons, les mortiers & les munitions dont on vouloit se servir ; mais S. M. qui n'étoit pas accoûtumée à voir retarder ses victoires par le mauvais tems, fit incessamment commencer les approches. 1678.

Le terrain où l'on ouvrit ce travail, étoit assez bon, & après les trois premiers jours, on se trouvoit assez proche de la contrescarpe ; mais les chemins par où l'on venoit du Camp, n'étoient pas si faciles. On ne put conduire le canon destiné pour les batteries qu'avec bien de la peine ; cela fut cause que celui des Assiegez fit assez de désordre parmi les assiegeants. Cette incommodité finit aussi-tôt que

1678. le canon des François fut placé, & l'on ne fut ensuite que deux jours à ruiner les deffenses attaquées. Le sixiéme jour du Siege, le Roy trouvant que c'étoit assez demeurer devant cette Place, ordonna l'attaque de la contrescarpe pour la nuit suivante.

Il suspendit ensuite cet ordre, parce qu'il pensa qu'on hazarderoit la vie de trop de Soldats, tant que les assiegez n'auroient qu'un endroit à deffendre. Cette reflexion le détermina à faire ouvrir deux autres tranchées contre la Ville, afin que ces diversions pussent rappeler du monde de la Citadelle. Les Maréchaux de Schomberg & de Lorges furent chargez du soin de ces nouvelles attaques, & leur travail se conduisit des deux côtés du canal de Bousingue. Les Espagnols qui ne l'avoient pas prévû, furent long-tems sans s'en appercevoir, ainsi les François se logerent dès cette nuit sur les glacis, & les deux boyaux se communiquerent par la tête du Canal.

Ces attaques ayant réüssi à souhait, rien n'arrêta plus le Roy. L'ordre fut donné d'insulter toutes les contrescar-

pes

pes dont on 'étoit approché, & ce fut 1673.
assez de l'entreprendre pour en avoir succès heureux. Au premier signal les François donnerent en même temps dans les dehors de la Citadelle & de la Ville, si bien que tout ce qui fut attaqué pendant cette nuit, fut emporté, & les Assiegez furent contraints de demander à capituler dès le lendemain.

Ce ne fut pas à la verité sans resistance, & ce ne pût être qu'après beaucoup d'éforts qu'on entra dans le chemin couvert de la Citadelle. Les assiegez deffendirent la double palissade avec toute l'opiniâtreté possible, ils y furent enfin forcez, & suivis de si près dans leur retraite, qu il s'en noya plusieurs sous le pont de la Porte du Secours. On ne peut montrer plus de vigueur qu'en firent paroître les François dans cette occasion; mais la nuit cacha la plû-part des actions particulieres, & c'est ce qui empêche d'entrer dans un détail qu'on pourroit soupçonner de n'être pas fidele.

Je dirai seulement qu'on perdit assez de gens à ce Siege, vû le peu de temps qu'il dura; outre un bon nom-

1678. bre de Soldats & d'ouvriers qui perirent par le canon, les premiers jours, l'attaque des contrefcarpes coûta plus de 300. hommes tuez fur la place, fans compter plufieurs bleffez. On y perdit de plus 50. ou 60. Officiers, entr'autres cinq Capitaines de Grenadiers, & Riotot Commandant ceux de la Maifon du Roy y fut dangereufement bleffé.

Entre les Regimens de l'Armée, celui d'Alface fut un des plus maltraitez; car il s'étoit trouvé à la gauche de l'attaque où étoient les Efpagnols naturels; la deffenfe y fut auffi plus longue & plus meurtriere. Il y mourut des Volontaires de qualité, le Prince d'Elbeuf, Aide de Camp du Roy y eut une jambe caffée; tout ce fracas vint du côté de laCitadelle, car la contrefcarpe de la Ville, n'étant guéres difputée, il s'y perdit peu de monde, & je ne fçais s'il y eut d'autres bleffez que le Chevalier de Cauviffon & Seraucourt Officier au Regiment des Gardes.

Ceux qui voudront relever ce que j'ai dit, fçavoir que la Garnifon d'Ypre fe défendoit mieux que celle des

autres Places, ne trouveront peut-être 1678
pas que j'aye eu raison de le remarquer, vû qu'étant composée de sept Regimens qui faisoient au moins 3000 hommes, ils pouvoient sans trop s'exposer tenir plus de sept jours & ne se rendre que quand les mineurs seroient sous leurs bastions: mais ceux qui considereront que la Citadelle étoit en mauvais état, que les Troupes qui la défendoient, n'y étoient en sûreté nulle part, & n'esperoient aucun secours; ceux là dis-je, témoigneront comme moi, que l'unique parti qui restoit aux Assiégez, étoit de capituler, & de n'abandonner pas ce qui leur restoit d'Infanterie à la discretion du vainqueur.

Ainsi finit ce Siege, le dernier que le Roy fit en ces Provinces pendant le cours de cette Guerre. Les Troupes des Confédérez sortirent d'Ypre le 25. de Mars & furent conduites à Bruges; elles étoient environ au nombre de 2400 hommes & deux Regimens Hollandois en composoient presque la moitié. Le Marquis de la Trousse fut pourvû de ce Gouvernement avec ordre de commander les Troupes qui se trouveroient aux envi-

1678. rons jusqu'au bord de la Mer.

Le Roy prit ensuite le chemin de l'Isle, où la Reine & le reste de la Cour l'attendoient pour retourner à S. Germain· A l'égard des Troupes elles furent renvoyées dans les Villes de la Frontiere, en attendant que la Campagne commençât. La Garnison d'Ypre demeura chargée du soin de remplir les Lignes & les Tranchées; il fut même résolu de raser la Citadelle, parce qu'on y avoit trouvé trop de déffauts, & qu'il fut jugé que la Garde de la Ville étoit plus facile pour peu qu'on raccommodât les Fortifications. C'est ainsi que cette Place redint pour la troisiéme fois au pouvoir des François, & comme elle se trouve désormais soutenuë d'Aire, de S. Omer, de Bergue, de l'Isle & des autres Places du Lis, les apparences sont que de longtems, elle ne changera de maître.

Pendant que les Frontieres du Royaume se reveilloient, & que les Armes du Roy faisoient des progrès si surprenants, S. M. n'en augmentoit point ses prétentions à Nimegue, & témoignoit toûjours le même penchant pour la Paix; ses nouvelles vic-

toires n'avoient point interrompu les négociations, & ses Ambassadeurs n'y parurent point faire de nouvelles difficultez; mais les Anglois à qui l'agrandissement de la France, a de tout tems été suspect, s'appercevant que les prises d'Aire & de S. Omer suivies de celles de Gand & d'Ypre étoient un acheminement à la conquête de la Flandre, & leur ôtoient l'esperance de revenir dans ce continent, ils commencerent alors à crier aux armes, & presserent leur Roy de se joindre au reste de l'Europe pour s'opposer à la fortune des François. 1678.

En effet cette Nation seule pouvoit servir de quelque contrepoids à la puissance du Roy, car le reste des Confédérez n'étoit plus en état de conserver à l'Espagne ce qui lui restoit de Places dans ces Provinces. Le Pays ne se trouvoit plus assez vaste pour soûtenir de grandes Armées, quand même il en viendroit à son secours & Bruxelles étant enfin devenuë Frontiere, il paroissoit impossible que les Espagnols en fissent le Siége de leur domination.

1678. D'ailleurs Mons & Namur, les seules Villes capables d'empêcher la liaison des conquêtes des François ne pouvoient se soûtenir que par des secours extraordinaires, & avoient beaucoup de peine à se conserver, les Peuples étant alors sans argent, les Troupes sans solde & les magasins sans provisions.

Je ne sçais si l'on peut dire que ces considerations exagerées par les amis du Prince d'Orange produisirent cet effet, ou si l'ancienne anthipatie des Anglois contre la France, prévalut dans leurs conseils; mais dans la premiere assemblée du Parlement la Guerre fut resolue. Il y avoit long-tems que le Roy prévoyoit l'importance d'une telle déclaration; dans la vûë de l'empêcher avant que de s'engager à ses nouvelles entreprises, il avoit dépêché le jeune de Ruvigny vers Sa Majesté Britannique pour l'assûrer que les progrès de ses Armes ne feroient point de nouveaux obstacles à l'accommodement. Cette précaution fut alors mal interpretée, les Anglois, loin de s'appaiser, rédoublerent leur empressement à chercher des

fonds pour la levée des Troupe: ; ces 1678.
voyes ordinaires parurent même trop lentes à leur impatience, & se hâtant d'assembler trois ou 4000 hommes, ils les firent diligemment passer à Nieuport & à Ostende.

On mit le Duc de Montmouth & Milord Duras à la tête de ce secours pour en relever l'éclat. Cette circonstance étoit nécessaire, soit pour faire voir aux peuples de ces Isles, qu'on ne gardoit plus de mesures avec la France, soit pour rassûrer les Places maritimes des Pays-Bas. Dès que ces Troupes furent en terre ferme, ceux qui les avoient conduites, se contenterent d'en mener une partie jusqu'à Bruges, & sans s'en embarasser davantage ils retournerent en Angleterre.

Je n'ai point dit que durant le Siége d'Ypre, les Espagnols furent sur le point d'abandonner Dixmude & qu'ils avoient même commencé de retirer le peu de canon qui se trouvoit dans cette Place. Il est cependant vrai que c'étoit perdre le temps que de s'amuser à défendre ce poste ; si bien que la Garnison alloit partir pour Nieuport sans la nouvelle de la descente des Anglois,

1678. & sans les bruits qui se repandirent que les François n'entreprendroient rien en Flandre après la réduction d'Ypres.

Le succès répondit à cette attente ; soit que le Roi fut véritablement engagé à ne plus faire agir ses Armes, ou qu'ayant déja quelques vûës de la Paix qu'il negocioit avec les Hollandois, il ne voulût plus leur donner de nouvelles jalousies. Ainsi les affaires de la Guerre demeurerent suspendues durant plus de deux mois. La conduite du Prince d'Orange & du Duc de Villahermosa surprenoit assez de gens, on ne comprenoit pas quelles raisons ils avoient de tout hazarder pour le secours de Bouchain & de S. Guislain, pendant qu'ils demeuroient dans l'inaction, tandis qu'on leur enlevoit Gand & Ypre.

Ce n'étoit pas assez de dire que pendant le premier de ces Sieges, le Duc de Villahermosa envoya aux Bourgeois de Gand une lettre pleine de flateries & de promesses pour les engager à défendre leur liberté, & leurs anciens privileges ; il falloit quelque chose de plus, & le bruit de l'Artillerie du Roi

étoit bien plus pressant que ces paroles. A l'égard d'Ypres, il parut entierement abandonné, & les Alliez se tenoient trop heureux de ce que les François ne cherchoient plus à profiter de leurs avantages. 1678.

On me permettra de redire en cet endroit que le recit de ces actions, passera quelque jour pour une fable, & que la posterité ne croira jamais que tant de nations liguées contre la France se soient si peu reveillées dans cette conjoncture. Quelle apparence que les Espagnols si prudents dans leur Gouvernement, & les Hollandois si éclairés dans leurs interêts ayent vû cet orage se former à leurs portes, sans prévoir quand, ou & sur qui il tomberoit. De telles circonstances feront toûjours admirer le discernement du Roi qui sçût employer dans ses conseils des Ministres si secrets, & si fideles, & dans ses Armées des Generaux si diligens & si appliquez.

Le retour de S. M. à S. Germain, la séparation de ses Troupes dans des quartiers & les autres dispositions qu'on commençoit de voir à la Paix, ne pouvoient appaiser l'Angleterre.

1678. Les Peuples de cette Isle qui de tout tems regardent la France comme le seul objet de cette émulation sembloient reveiller leurs vieilles haines pour s'exciter à la Guerre. Dans leur dernier Parlement, il ne s'étoit point tenu de Sceance où le Roi n'eût été pressé de la declarer, de sorte qu'il fut enfin contraint de se rendre à leurs empressemens.

Il leur remontra plus d'une fois qu'il ne falloit pas que la passion les empêchât d'examiner les suites que pourroit avoir un semblable engagement; qu'ils devoient considerer qu'ils ne trouveroient plus les François désunis comme ils étoient sous les regnes de Charles VI. & de Charles VII. que le Roi qui regnoit sur eux, étoit beaucoup plus redoutable qu'aucun de ses Prédecesseurs: que ses Troupes étoient les mieux disciplinées & les plus aguerries de l'Europe; & qu'enfin on auroit besoin de tems & de dépense pour se preparer à l'attaque d'un si rédoutable ennemi; qu'ils commençassent donc par trouver des fonds assez considerables, tant pour la levée que pour l'entretien des forces qu'il

falloit mettre sur pied ; que l'affaire 1678.
dont il s'agissoit étoit la plus importante qu'ils auroient jamais, puisque du bon ou mauvais succès d'une semblable entreprise devoit dépendre la gloire ou la honte de la nation. D'ailleurs comme la cabale du Prince d'Orange étoit alors la dominante en cette course, elle ne cessoit de décrier les propositions de la Paix, quelques raisonnables qu'elles parussent.

Le voyage du jeune Ruvigny que le Roi fit repasser en Angleterre après la prise de Gand, n'ayant rien gagné sur les esprits qui se mêloient du Gouvernement, il fallut recourir à d'autres remedes. La nouvelle alliance du Prince d'Orange avec le Duc d'Yorc fournissoit un prétexte assez plausible, pour le rendre suspect aux Etats de Hollande ; les Ambassadeurs de France n'en perdirent pas l'occasion, car le Prince n'étoit pas aimé de tous les membres de cette République.

En effet on n'eût pas besoin de beaucoup d'art pour faire enteudre aux esprits jaloux de son autorité qu'il étoit tems de prevenir ses desseins ambitieux, si l'on ne vouloit devenir

1678. ses Sujets, après avoir été ses Maîtres; que si l'Armée qui se levoit en Angleterre se joignoit une fois à celle que commandoit ce Général, c'étoit fait de la liberté du Pays, qu'il falloit donc que ceux qui l'aimoient, songeassent de bonne-heure à s'opposer au peril qui les menaçoit, & qu'enfin puisque la sûreté publique ne pouvoit se trouver qu'en ôtant les armes des mains à ce prétendu Souverain, il étoit de l'interêt des Etats de rechercher la paix avec la France, comme l'unique moyen de réunir les factions qui les divisoient.

Ces discours, ou peut-être d'autres aussi vraisemblables produisirent leur effet, particulierement sur ceux qui n'avoient pas aprouvé la ruine de la maison de With. Ce parti ne perdit pas cette occasion, & joignant à leur ressentiment le zele du bien public, ils furent les premiers à prêter l'oreille aux propositions du Maréchal d'Estrades, ou de ceux dont il plût au Roi de se servir.

Parmi tant d'agitations le Roi d'Angleterre ne sembloit point renoncer au titre de Médiateur, & tant que

son Ambassadeur demeuroit en France, il y avoit toûjours quelque esperance d'accommodement ; mais le Roi connoissant que ces ménagemens n'alloient qu'à gagner le tems necessaire pour faire passer en Flandre les Anglois nouvellement levés, il jugea qu'il n'étoit pas impossible de conclure la paix avec la Hollande sans la médiation d'Angleterre. Il affecta cependant le même empressement pour la continuation de la guerre, & tandis que l'Europe s'occupoit à prendre des précautions contre ses entreprises, il trouva moyen d'affermir si bien ses conquêtes, que ses ennemis furent contraints de subir la loi qu'il voulut leur imposer. 1678.

Dans cette vûë S. M. résolut de rassembler ses forces, & de rapeller les Troupes & les Vaisseaux qu'il tenoit en Sicile depuis trois ou quatre ans. Comme la dépense qu'on faisoit pour soûtenir la révolte des Messinois, pouvoit être employée plus utilement ailleurs, le Roi prît le parti de préférer la conservation de ses frontieres, & le repos de ses Peuples à celui des Siciliens.

1678. Le Maréchal de Vivonne commandoit les Armées du Roi sur ces Mers, & dans la Sicile; on l'avoit rapellé depuis peu sur le prétexte de sa mauvaise santé. Le Maréchal de la Feüillade eut la commission de retirer les Troupes & l'Artillerie qui se trouvoit à Messine; il s'en acquita si dignement qu'il est juste que la posterité fasse valoir l'honneur qu'il s'acquit dans un emploi si difficile.

Le mois de May venu, comme il ne paroissoit rien de reglé dans les négociations de Nimegue, le Roi, voulant se remettre en campagne, ordonna que ses Troupes marchassent à leur rendez-vous. Les François formerent d'abord plusieurs corps séparés, l'Armée que Sa Majesté devoit commander alla s'assembler entre Gand & Courtrai, celle qui devoit être aux ordres du Maréchal d'Humieres se rendit à KieuWraing, & le Maréchal de Schomberg recevoit aux environs de Philippeville les Troupes destinées pour servir sous lui.

Une partie de ces dernieres marcha vers Mastrich, sous le commandement de St. Ruth, non qu'on eut

dessein de renforcer la Garnison de cette Place, mais parce qu'on vouloit tenir assés de Cavalerie de ce côté pour faire perdre aux Confédérez l'envie de revenir attaquer Lewe, que les François venoient de surprendre. 1678

Comme cette action n'a point eu d'exemple dans le cours de cette guerre, j'ai crû que je la devois écrire plus exactement que la plûpart de celles que j'ai rapportées, & je me flâtte qu'on ne sera pas ennuyé de ce détail. Je ne sçais si ce fut la Bretesche Colonel de Dragons dans la Garnison de Mastrich qui forma le premier ce dessein, mais on sçait que c'étoit un Officier distingué par d'autres marques de valeur & de bonne conduite. Quoiqu'il en soit, ce fut lui qui se chargea de l'exécution de l'entreprise, & qui la termina heureusement.

Comme il alloit souvent en parti, un jour qu'il passoit aux environs de Lewe, il observa que cette Place étoit meilleure par son assiette, que par ses fortifications. En effet les eaux qui paroissoient inonder ce terrein, en faisoient la principale force. Cette

1678. connoissance jointe à celle de la foiblesse de la Garnison, lui fit juger qu'en faisant passer des Soldats à la nage, ou dans des bateaux, il ne seroit pas difficile de monter sur des remparts de terre, & qui ne seroient défendus que par un petit nombre de gens.

Le Baron de Caluo aprouva ces conjectures, & ordonna les préparatifs necessaires à ce projet. On avoit besoin de bateaux assés legers pour être portés par deux où trois hommes; il fallut avec cela des clayes, des mantelets, & quelqu'autres machines, mais surtout le secret étoit necessaire pour en ôter la connoissance aux Emmissaires des Espagnols. Ces préparatifs achevés, la Bretesche sortit de Mastrich avec six ou sept cens hommes, séparez en plusieurs troupes, ils prirent des routes differentes & se trouverent au rendez-vous à l'entrée de la nuit.

On communiqua alors le dessein aux Principaux Officiers de ce détachement, & reglant avec eux l'ordre qu'on devoit garder, chacun aprit ce qu'il avoit à faire. On marcha avec

beaucoup de ſilence juſqu'au bord de 1678.
l'inondation ; leurs nageurs partirent d'abord reconnoître la longueur du trajet, & le terrein qui ſe trouveroit au-delà. En aprochant du foſſé, ils furent découverts par les Sentinelles & preſſés de repondre au qui vive, ils dirent, comme ils en avoient l'ordre, qu'ils étoient François, Deſerteurs de la Garniſon de Maſtrich ; que ſe voyant pourſuivis par la Cavalerie de la Place, ils avoient mieux aimé hazarder de ſe noyer, que de ſe laiſſer reprendre. Cette reponſe toute vraiſemblable qu'elle étoit, n'empêcha pas qu'un Soldat ne donnât l'allarme.

Le bruit qui ſe fit alors, devoit ſuivant les apparences faire abandonner ce deſſein ; cependant les François ne laiſſerent pas d'aller en avant, & ſe ſervant de leurs bateaux & de leurs clayes, ils trouverent moyen d'affranchir la paliſſade, & d'entrer dans le foſſé. Ils y furent ſoûtenus par ceux qui les devoient ſuivre, de ſorte que donnant tous enſemble dans les endroits du rempart qui leur parurent les plus foibles, ils ſe rendi-

1678. rent maîtres du Château qu'ils avoient d'abord attaqué.

Le Gouverneur qui se trouva dans la Ville voulut revenir au bruit avec quelqu'uns des siens, mais il n'en étoit plus tems, & ceux des François qu'on avoit envoyés par dehors pour empêcher que rien ne sortît, l'obligerent de rentrer. Tout ce qu'il put faire alors fut de se renfermer dans l'Eglise avec ce qu'il avoit pu rassembler de Soldats & d'Habitans. Cependant le gros des Troupes étant arrivé, la Cavalerie & les Dragons accoururent par le grand chemin, & les Espagnols achevant de s'épouvanter, ne songerent qu'à mettre bas les armes; on leur fit une composition aussi bonne qu'ils pouvoient la desirer dans une semblable rencontre; on garantit les Bourgeois du pillage, & les Gens de guerre furent faits prisonniers. Ainsi les François finirent heureusement cette action en trois ou quatre heures de tems.

Le Roi reçut cette nouvelle avec d'autant plus de plaisir, que depuis ces dernieres guerres il sembloit que l'usage des surprises fut aboli. S. M.

donna le Gouvernement de ce poste 1678.
à la Bretesche, comme à celui qui avoit eu plus de part à la prise, loüant & recompensant en même tems son adresse & son courage. Quelques jours après les Alliez firent quelques mouvemens, comme s'ils eussent eu dessein d'attaquer cette Place, avant qu'on eût eu le tems de remettre les choses necessaires pour sa défense, mais peut-être que les Troupes que St. Ruth conduisoit alors vers Mastrich, comme je l'ai dit, firent changer cette résolution.

A peu près dans ce tems le Roi partit de St. Germain pour aller à Deinse, (rendez-vous de son Armée) il y aprit en y arrivant que quelques Particuliers des Etats de Hollande écoutoient assés volontiers les propositions d'accommodement que leur faisoit le Maréchal d'Estrades. S. M. ne crût pas devoir negliger cet avis, & pour engager la négociation, il fit dès lors écrire ses intentions aux Hollandois dans la lettre qui leur fut envoyée le 18 de Mai. De Deinse les François allerent camper à Bellem sur le Canal de Bruges; où jettant des

1678. ponts comme s'ils y eussent voulu passer plus avant, l'épouvante se renouvella sur cette frontiere.

Cette marche qui paroissoit de peu d'importance ne laissa pas d'avoir son effet dans la conjoncture des affaires, & l'on peut dire qu'elle engagea ceux des Etats qui ne s'éloignoient point de la paix, à répondre aux avances qu'on leur avoit faites. La plus grande partie des Provinces-Unies commençoit alors à se lasser de la guerre, ils avoient enfin reconnu la foiblesse de leur parti & la mésintelligence de leurs Chefs; ils étoient touchés d'ailleurs des rélachemens où se portoit le Roi, si conformes à leurs interêts; leurs plus grosses Villes étoient d'avis de profiter de l'occasion & de se procurer la tranquilité qui leur étoit si necessaire.

Le Prince d'Orange combattoit cette opinion de toutes ses forces, & sembloit prévoir que la fin de la guerre seroit celle de son crédit, aussi mit-il tout en usage pour la maintenir. Sur la premiere nouvelle qu'il eut de ce qui se passoit, il quitta son Camp, & courut à la Haye; il y visita non-

ſeulement ſes amis, mais tous les Deputez des Etats, & comme il étoit perſuadé qu'il s'agiſſoit de toute ſa fortune, il ſe ſervit de tout ſon eſprit pour détourner ce coup. Ses ſollicitations n'eurent pas le ſuccès qu'il s'en étoit promis, & tout ce qu'il put obtenir fut qu'on ſuſpendroit pour quelque jours les réſolutions qu'on devoit prendre. Il prit ce tems pour envoyer en Angleterre fomenter la jalouſie de cette Cour, & faire entendre au Roi de la Grande-Bretagne que la paix pourroit bien ſe conclure ſans ſa médiation. 1678.

Ces choſes ſe paſſerent quelque tems avant que le Roi allât camper à Vetter. Beverningue Député de la République de Hollande s'y rendit peu de jours après, il portoit à S. M. la reponſe que les Etats faiſoient à ſa lettre, c'étoit un remerciement de l'honneur qu'il leur avoit fait; ils proteſtoient au reſte qu'ils lui ſeroient toûjours redevables de la ſincerité de ſes ſentimens, ajoûtant qu'ils avoient une extrême impatience de lui témoigner leur zele, & leurs bonnes intentions en reconnoiſſance

1678. du repos qu'il leur vouloit procurer.

Les premieres civilitez étant renduës, cet Ambaſſadeur eut quelques conférences avec le Secretaire d'Etat des affaires étrangeres. Deux jours après il reprit le chemin de la Haye, où les Etats étoient aſſemblés ; & il ſe chargea d'un memoire, contenant les dernieres volontez du Roi ſur ce qui regardoit ce Traité.

Le bon accüeil que le Roi fit à cet Hollandois & la joye que témoigna Beverningue de s'être vû ſi favorablement écouté, furent cauſe que peu de gens douterent que la paix ne ſe fit bientôt avec les Etats. Cela n'empêcha pas que du côté de France, la guerre n'allât toûjours ſon train. Pendant que le Roi demeuroit dans ſon Camp de Vetter, le Maréchal d'Humieres mena ſon Armée ſous Mons & ſe campa ſur la Troüille devant la porte de Bertamont. Le Baron de Quinchy eut ordre de ſe faire voir de l'autre côté de cette Ville, comme ſi le deſſein eût été de l'inveſtir : on fit plus ; car dès la premiere nuit qu'on prit ces poſtes, le Maréchal fit attaquer une redoute ſur les hau-

teurs qui ſont autour de la Place, entre Obourg & Viler-Guilain. L'élevation de ce Fort ſervoit comme de guet pour decouvrir ce qui paroiſſoit dans la plaine, & défendoit en même tems qu'on ne vît ce qui ſe paſſoit dans les revers de cette éminence. 1678.

La Garde que les Eſpagnols tenoient dans ce poſte étoit de cent hommes de pied, avec une troupe de Cavalerie; l'Officier qui s'y trouva ſe crut aſſez fort pour y attendre le canon; on en mena pour lui faire honneur; & dès les premiers coups, il ſe rendit priſonnier de guerre.

Le lendemain le Maréchal attaqua un Moulin aſſis ſur la Troüille, & ſous le mouſquet du rempart. On croyoit qu'en le ruinant la Garniſon en ſeroit incommodée; l'approche de cette maiſon fut plus dangereuſe que celle de la redoute, toutesfois la priſe n'en couta qu'un Capitaine de Dragons, & quelques Soldats. Comme ces actions ne tendoient qu'a repandre dans le Pays que Mons étoit aſſiégée, ces deux attaques & quelques eſcarmouches ayant produit ce

1678. qu'on en avoit attendu, cette Armée quitta ses premiers postes & s'en alla camper à Turbise sur le chemin d'Ath.

Voilà l'état où se trouvoient les affaires de Flandre. Du côté de Catalogne le Maréchal de Navailles assiégeoit Puycerda ; il avoit attaqué la Place dès le 29. d'Avril. Comme il avoit peu de Troupes, & que les neiges n'étoient pas fonduës sur les montagnes dont son Camp étoit environné, on eut bien de la peine à y mener le canon, & les munitions dont il avoit besoin. Ainsi le Siége tiroit en longueur, car la Ville étoit assés bonne, & défenduë par une Garnison de plus de deux mille hommes sous un Gouverneur de réputation.

Il ne paroissoit pas non plus que vers l'Allemagne la guerre fut sur le point de se ralentir. Dès les premiers jours de May, le Duc de Lorraine se rendit à Spire, où les Troupes des Confédérez eurent ordre de s'assembler ; les Partisans de ce Général avoient même publié qu'il commenceroit sa campagne par le Siége de Fribourg ;

Fribourg. En effet les apparences sem- 1678.
bloient marquer ce dessein, la tête de son Armée marchoit vers Offembourg; le reste devoit prendre la même route, & plusieurs bateaux chargés de vivres & de munitions, étoient prêts à remonter le Rhin. Mais le Maréchal de Crequi, Général des Troupes du Roi sur cette frontiere, rompit sans doute ces mesures, par le voyage qu'il fit dans l'Alsace sur la fin du mois d'Avril; car il envoya à Fribourg tout ce qu'il crût necessaire à la défense d'une place. Sa presence & ses soins ayant rasseuré ce Pays, le Baron de Montelar eut ordre d'y prendre garde, & le Maréchal retourna hâter la marche des Troupes de son Armée, dont le rendez-vous étoit aux environs de Vic & de Marsal.

Il aprit à son retour que les Allemands se retranchoient entre Offembourg & le Rhin, & travailloient à s'établir un pont sur cette riviere. Dès que cette nouvelle eut été confirmée, il mena ce qu'il avoit de Troupes vers Brisach, ou passant le Rhin le plus promptement qu'il put,

1678. il alla mettre sa droite presqu'à la vûë de Fribourg, & s'assura par cette démarche, une communication avec cette Place, que le Duc de Lorraine ne put empêcher, quelque diligence qu'il y apportât.

J'avois oublié de dire qu'avant que l'Ambassadeur de Hollande s'en retournât, il avoit engagé le Roi à se relâcher sur la suspension d'armes qu'il avoit d'abord refusé, de sorte que S. M. dont les Armées se trouvoient en état de faire des progrès considerables, sacrifia sa gloire au repos de ses voisins, & consentit que pendant le mois de Juin ses Troupes n'entreprissent rien sur les Pays-Bas, pour donner le tems aux interressez de se déterminer sur l'acceptation ou sur le refus de la paix. On ajoûta même à ce consentement que dès le premier jour de Juillet, on publieroit une Tréve de six semaines, afin que ceux des Confédérez qui le trouveroient à propos, pussent être compris dans le Traité.

Ces conventions ainsi faites. S. M. qui ne jugea plus sa presence necessaire dans un Camp, où l'on alloit

pour ainsi dire poser les armes, partit peu de jours après de Vetter pour retourner en France. On sçût aussi que le Roi d'Angleterre voyant la paix prête à se conclure sans son entremise, se rendoit plus facile au projet d'accommodement pour ne perdre pas, s'il étoit possible son premier titre de Médiateur; mais on jugea dès-lors qu'il n'en auroit que le nom, & que les Etats d'Hollande après leur paix particuliere pourroient devenir les Arbitres de la paix générale. 1678.

Quant aux Espagnols, comme ils y avoient le plus grand interêt ils en parurent aussi les plus affligez; ils voyoient bien qu'ils n'auroient aucun avantage dans ce Traité, mais la crainte de se voir abandonnez de leurs Alliez, où de ne pouvoir continuer la guerre, les contraignit d'entrer dans la négociation, & d'accepter peu de tems après les conditions qui leur furent imposées.

Beaucoup de gens furent alors surpris de voir les Hollandois changer sitôt de sentimens, c'étoient les premiers ennemis de la France, & qui devoient être les plus animez par tout

578. ce qu'ils avoient souffert; mais quand on consideroit que depuis six ou sept ans cette Republique se ruinoit en depenses extraordinaires, & que leur opiniâtreté ne serviroit qu'à aplanir le chemin à l'ambition du Prince d'Orange, il étoit aisé de connoître qu'il n'y avoit plus que la paix qui pût éteindre leurs divisions, & rétablir chez eux le commerce, d'où ils tiroient toute leur élevation.

Ce ne fut donc pas un miracle, si les plus habiles d'entre leurs Deputez s'aperçurent enfin qu'il y auroit plus de sagesse à conserver leur liberté, qu'à courir à la vengeance. Ainsi pour se delivrer des embarras où ce desir indiscret les avoit engagez, ils se résolurent à mépriser le bruit que firent à Nimegue la plûpart des Ambassadeurs des Alliez. Le mariage du Prince d'Orange, les intrigues de ses amis, le passage des Troupes Angloises, qui commençoient d'arriver en Flandre, le titre de Général qu'on donnoit au Duc d'York, & tant d'autres circonstances devoient bien leur annoncer qu'il n'y avoit plus de tems à perdre.

Pendant que le Roi retournoit en France, l'Armée qu'il avoit laiſſée ſous les ordres du Duc de Luxembourg, décampa de Vetter, & paſſant la Dendre entre Aloſt & Ninove, elle alla prendre un poſte preſqu'aux portes de Bruxelles, mouvement qui ne ſe fit pas au hazard; les François voulurent bien attendre aux depens des Eſpagnols le denoüement des affaires, & ce que produiroit à Nimegue le retour de Beveringue. 1678.

On aprit en ce tems-là que Puycerda s'étoit enfin rendu le dernier jour de Mai, après un mois de tranchée ouverte. Le Siége ne ſe fit pas ſans inquiétudes; le Comte de Monterey alors Viceroi de Catalogne, & Général d'une groſſe Armée fit divers efforts pour ſecourir la Place; ou pour relever le courage des Aſſiégez, mais ſoit que la politique de Madrid ne trouvât pas ſon compte à hazarder un combat, ou que le Viceroi voulût conſerver ſes Troupes pour d'autres entrepriſes, il ſe retira ſans oſer attaquer les lignes, & trois jours après ſa retraite, la Ville capitula. Le Marquis de Montauban

1678. Lieutenant-Général dans l'Armée qui venoit de faire le Siége, en eut le gouvernement ; mais par un article du Traité qui se fit ensuite, la Place fut démolie.

Pour l'Armée du Maréchal d'Humieres qui se trouvoit aux environs de Mons, après s'y être maintenuë quelque tems, elle eut ordre de se séparer. Une partie fut envoyée vers la Mozelle aux ordres du Maréchal de Crequi ; une autre demeura dans le Camp de St. Symphorien, avec le Comte de Montal ; & le reste passa sous le commandement du Baron de Quinchy, & s'alla poster à Quaregnon, Village sur la Haisne entre Mons & St. Guislain ; de façon que la premiere de ces deux Places, se trouva toûjours comme bloquée jusques à la conclusion des Traitez.

A peine le mois de Juillet étoit venu que le Roi commença l'exécution de ses promesses ; il envoya ses ordres au Duc de Luxembourg, & fit sçavoir aux Gouverneurs des Places qu'ils eussent à faire cesser tout Acte d'Hostilité ; mais les Confédérez n'eurent pas la même exactitu-

de ; & quand on leur envoya demander s'ils ne feroient pas publier la même défense, les uns dirent que non, & les autres ne répondirent rien. Cependant les Hollandois envoyerent en France, assûrer S. M. qu'ils acceptoient les conditions du premier projet. Il est vrai que ce fut le Baron de Launay qui fut chargé de cette commission, & comme il étoit Officier des Troupes & ami particulier du Prince d'Orange, quelques-uns soupçonnerent qu'il ne presseroit pas sa négociation, par la raison que les cabales qui se formoient à Nimegue, avoient besoin de tems pour traverser la conclusion du Traité ; mais ni les plaintes, ni les protestations que les interessez firent ensuite, n'étant pas de mon sujet, je n'en écrirai que ce qui peut avoir quelque relation avec la guerre. 1678.

Depuis qu'on eut parlé de cessation d'armes dans le Pays-Bas, le Roi pour marquer sa bonne foi crut qu'il pouvoit affoiblir l'Armée de cette frontiere, & renforcer celle qu'il entretenoit sur le Rhin ; la grosse Artillerie y fut même envoyée du

1678. Camp de la Petite-Bigarde [nom du Camp du Duc de Luxembourg ,] mais les contestations qui survinrent au sujet de la paix entre la France, & les Etats, & les démarches particulieres du Prince d'Orange qui sembloit plûtôt se préparer à la guerre, que garder la suspension, obligerent les François à changer de mesures, & firent que la plûpart des Troupes qui marchoient vers la Meuse, s'arrêterent pour retourner en Flandre; & comme les Troupes du Camp de la Bigarde manquoient alors de fourrages, elles allerent camper sur la Senne à Tubise & Lembeck.

Voilà ce qui se passoit aux Pays-Bas, pendant que les Courriers alloient & venoient de toutes parts pour lier ou pour rompre les négociations commencées ; mais les Armées d'Allemagne n'en faisoient pas moins la guerre. J'ai déja dit que le Maréchal de Crequi avoit remené ses Troupes dans le Brisgau, & qu'il y avoit si bien pris ses avantages que Fribourg étoit en état de n'aprehender plus le Siége. Ces précautions chagrinerent le Duc de Lorraine, qui

que la paix n'accommodoit pas ; il se voyoit à la tête d'une Armée plus nombreuse que la Françoise, & sa gloire particuliere où l'interêt de la plûpart des Alliez sembloient l'engager à tenter quelque entreprise. Il voulut donc essayer si remontant le long du Rhin, il ne pourroit pas se mettre entre Brisach & les François, & rompre leurs communications avec cette Place, mais la vigilance du Maréchal rendit tous ses projets inutiles. 1678.

Les Ennemis en parurent rebutés, & s'étant éloignés du Rhin, ils allerent chercher des vivres dans quelques vallées du Brisgau. Aussi-tôt que le Maréchal pût sçavoir qu'ils s'étoient engagez dans un Pays étroit & des chemins difficiles, il se mit en marche, & fit toute la diligence possible pour arriver inopinément au bout du pont de Rhinfeld. Il sçavoit que le Comte de Staremberg s'y étoit retranché avec cinq ou six mille hommes, de sorte qu'il s'en fallut peu que ce corps ne fût entierement défait ; leurs retranchemens furent si brusquement attaquez, que les Im-

1678. periaux ne les purent défendre, & si quelques uns d'entreux en repassant le pont du Rhin n'y eussent mis le feu pour s'empêcher d'être suivis, la Ville couroit risque d'être emportée dans la chaleur de cette action.

L'allarme que cette insulte répandit dans Rhinfeld & dans les Places voisines passa jusqu'à l'Armée des Confédérez. A peine le Duc de Lorraine l'eût apris, qu'il marcha de ce côté, & se hâta de garantir le reste du Pays de l'invasion, dont il étoit menacé. Le chemin qu'il fut obligé de tenir étoit étroit & montueux, ce qui fit que sa marche fut lente & penible; de sorte que si les eaux du Rhin qui se trouverent grossies, eussent permis aux François de jetter un pont sur cette riviere, ils auroient achevé de ruiner les Troupes de Staremberg, pris Rhinfeld & peut-être fait des progrès plus considerables. Il est vrai que le voisinage des Suisses dont on menageoit toûjours l'alliance, auroit bien pu être cause qu'on ne s'opiniâtra pas à faire des conquêtes dans un Pays qui pouvoit inquiéter les Cantons.

Quoiqu'il en soit, dès que le Maréchal de Crequi eut apris que le Duc de Lorraine après mille embarras avoit gagné le dessus du Rhin, & laissé peu de Troupes dans le Brisgau, il fit embarquer sa grosse Artillerie, & retournant à grandes journées vers Offembourg, il espera qu'il trouveroit cette Place assés dégarnie pour l'attaquer. Mais il n'eut pas le tems d'en former le Siége, supposé que ce fut là son dessein; car le Duc de Lorraine suivi de quarante escadrons choisis marcha avec une telle diligence que les François les eurent en tête avant que d'avoir pû arriver aux lieux qu'ils s'étoient proposez. Cet inconvenient rompit leurs mesures, & ce qu'ils purent faire de mieux fut de chercher à subsister le reste de la saison aux dépens de l'Allemagne. 1678.

Cependant ils construisirent un pont sur le Rhin pour passer en Alsace, quand ils le trouveroient à propos; puis se campant entre Offembourg & Strasbourg, ils s'efforcerent d'empêcher les Ennemis de tirer des rafraîchissemens de la derniere de ces Places. Le Maréchal fit ensuite atta-

O 2

1678. quer le Fort de Kel qui couvroit la tête du pont de Strasbourg, & s'en étant rendu maître en moins de deux jours, il ordonna qu'on brûlât ce pont pour punir les Habitans de la Ville de ce qu'ils gardoient si mal la Neutralité.

Quelque tems après, les François ne trouvant plus à subsister, rentrerent en Alsace, & y prirent des quartiers; le Prince de Lorraine voulut ensuite en faire autant & commencer un pont au-dessus de Philisbourg, mais l'ouvrage alla si lentement que le mois d'Août finit avant qu'il fut achevé.

Je n'aurois garde de passer si legerement sur tant de belles actions qu'éxecuta le Maréchal de Crequy, & sur les avantages remportés aux armes du Roi pendant cette campagne, si j'y eusse été présent. Ce que j'en raporte n'est que pour donner quelque liaison à ces Mémoires, & je ne doute pas que ce détail n'en soit écrit par d'autres qui sçauront mieux les faire valoir.

Durant tout ce tems, les affaires de Flandre n'étoient pas demeurées si

tranquilles qu'on le devoit eſperer ; 1678.
le Prince d'Orange avoit ſi bien fait par ſes brigues qu'il avoit interrompu le traité de paix, & jetté quelque ſemence de diviſion entre les députés des Provinces Unies : ſur-tout depuis la mort de Grotius arrivée dans cette conjoncture ; de maniere que la cabale du Prince ſe trouva la plus forte dans l'aſſemblée des Etats.

Après ce coup il ſe redonna tout entier aux ſoins de faire durer la guerre, & mit toute ſon aplication à recommencer les actes d'hoſtilité. Dans ce deſſein, dès le 20 de Juillet il retourna ſe mettre à la tête de l'Armée, il ſe rendit enſuite à Vilvorde. Ce fut là qu'il eut de longues conférences, non ſeulement avec le Duc de Villahermoſa, mais avec les Chefs des Alliés, dont l'interêt n'étoit pas d'entrer dans le traité conclu avec la Hollande.

Dans ces pourparlers on forma aparemment le projet d'aller faire lever le blocus de Mons, ou de combattre l'Armée du Duc de Luxembourg, s'il pretendoit s'oppoſer à cette entrepriſe. Dès que cette réſolution

1678. fut arrêtée, les Généraux des Alliés aſſemblerent leurs troupes le long du Canal de Bruxelles, & manderent en diligence à ceux des Confédérez qui ſe trouvoient éloignez, de marcher inceſſamment à ce rendez-vous. D'ailleurs ils envoyerent des ordres de toutes parts pour faire amaſſer les proviſions neceſſaires à tant de troupes, & donnant ordre en même tems à tous les chariots du pays de ſe tenir prêts pour conduire un grand convoy dans la place bloquée.

Le Duc de Luxembourg qui ſe trouvoit campé entre Soignies & Nôtre-Dame de Hall, obſervoit cependant leurs démarches, & ne s'endormoit pas tant ſur la bonne foy des négociations, qu'il ne ſe tint en état de s'oppoſer aux projets des Ennemis. Il prit alors le parti de rapeller dans ſon Camp la plûpart des troupes qu'il en avoit détachées, & de contremander la marche de celles qui ſe trouvoient plus éloignées. Enfin il ſe mit en état d'attendre ſans inquiétude quelle ſeroit la fin d'un ſi grand appareil.

Preſqu'en même tems l'Armée que

le Maréchal de Luxembourg avoit 167
menée vers Maſtrich, eut ordre de ſe ſéparer, elle ne s'étoit avancée de ce côté que pour obſerver une partie des Confédérez qui s'étoient arrêtez dans le Pays de Juliers, avant que d'aller joindre le Prince d'Orange; elle avoit même été ſur le point d'en venir aux mains avec les ennemis aux environs de Ruremonde. Mais l'éloignement de ces derniers fit qu'on la rapella. Quelques Regimens de ce Corps avec l'Artillerie rentrerent dans Maſtrich, le plus grand nombre marcha vers Mons ſous la conduite du Marquis de Senlis, & le reſte ſuivit le Maréchal qui s'en alloit vers la Mozelle attendre les ordres de la Cour.

Tous ces mouvemens dans une conjoncture ſi équivoque, ſembloient marquer plus de penchant à la guerre qu'à la paix, & ceux qui vouloient examiner le détail de ces précautions, n'oſérent en eſperer un repos auſſi prochain que celui qu'on s'étoit promis. En effet, dès que le Prince d'Orange eut achevé de raſſembler ſon armée, & qu'il eût des nouvelles cer-

1678. taines de l'aproche des Alliez, il fit jetter plusieurs ponts sur le Canal de Vilvorde, il ne s'en servit d'abord que pour aller au fourage ; mais il ne fut pas long-tems sans y faire passer le gros de ses troupes, elles allerent premiérement se poster entre Alost & Bruxelles, & s'étendant ensuite vers Enguien, on fut dans un assez grand embarras de deviner quel pouvoit être leur dessein.

Ceux qui ne vouloient point la paix, prirent ce tems pour publier qu'elle ne se pouvoit plus faire, & que des forces aussi considérables qu'étoient celles des Alliez, remettroient bientôt la bonne fortune dans leurs interêts : on sçavoit que les places occupées par les François sur le bas de l'Escaut étoient mal pourvûës, & quoiqu'il y eût des troupes dans Gand, il étoit sûr que la Ville ne pouvoit faire qu'une courte défense pour Oudenarde. Outre que la garnison étoit foible, on avoit déja ruiné des bâtardeaux au-dessous de la Place qui en faisoient la meilleure fortification; quelqu'autres trouvoient de la possibilité à faire passer les Alliez vers

Courtray, & même jusqu'à Ypres, 1678.
où trouvant la Citadelle rasée, & le dessein des ouvrages changé, il ne seroit pas difficile de reprendre ce poste & de le garder, en attendant que les Anglois fussent arrivez: circonstances d'ou dépendoient alors toutes les esperances des Confédérez.

Mais toutes ces idées se dissiperent dès que le Prince d'Orange eut tourné la tête vers Mons. Il fit peu de séjour aux environs d'Enguien, & l'impatience qu'il témoignoit, ne laissa plus douter de son intention. Ses premieres démarches le porterent à Stenkerque, le lendemain à Braine-le-Comte, & le jour suivant à Soignies, poste que les François venoient de quitter.

Le Duc de Luxembourg voyant que les Alliez ne pouvoient plus avoir d'autre dessein que celui d'aller à Mons, & qu'ils avoient deux chemins à prendre, jugea que le Poste de Soignies qu'il avoit occupé jusques là, ne le mettoit plus à portée de gagner les devants, s'ils lui déroboient une marche. Ce fut dans cette idée qu'il abandonna ce Poste,

1678. & qu'il alla se ranger le long des bois de Mons, derriere les défilez de S. Denis & du Casteau.

En effet ce Camp parut être le plus sûr & le plus commode pour s'opposer aux projets des Alliez; car, s'ils vouloient marcher sur l'Abbaye de Cambron & sur Lens, la gauche des François n'auroit qu'à s'étendre vers Erbiseul, & se tenir en bataille derriere le défilé des Manui; s'il arrivoit qu'ils prissent l'autre route, & qu'aprés avoir traversé la haye du Reux, ils entrassent dans les plaines de Binche, le Duc de Luxembourg n'auroit qu'à faire passer sa droite au Pont d'Obourg, pour joindre les troupes du Comte de Montal; & rassemblant ensemble toutes leurs forces, ils se trouvoient en état de ne combattre qu'à leur avantage.

D'ailleurs la suspension d'Armes duroit encore, & de moment à autre on attendoit la signature de la Paix. Le Duc de Luxembourg n'avoit point d'ordre pour la rupture, & ne cherchoit qu'à s'en tenir aux termes du premier accord: mais le Prince d'Orange qui se trouvoit à la tête de la

plus nombreuſe Armée qu'il pouvoit 1678.
eſperer de voir ſous ſon commandement, & qui d'ailleurs ne doutoit pas que la fin de la guerre ne ruînât ſes vuës ambitieuſes, ne crut pas devoir perdre l'occaſion d'engager un combat avant l'arrivée des nouvelles de Nimegue. Le tems preſſoit, & comme s'il eut déja ſçû ce qui s'étoit paſſé le 10 du mois entre les Ambaſſadeurs de France & d'Hollande, en s'aprochant des poſtes des François, il ordonna aux Partis de ſes troupes d'arrêter tous les Couriers qui ſe trouveroient ſur les chemins. Ses ſoins à cet égard furent inutiles, & le Maréchal de Luxembourg reçut dès le matin du 14 le paquet qui lui donnoit avis de la concluſion du traité.

Cette nouvelle lui fut aportée dans le même tems qu'on lui annonçoit la marche du Prince d'Orange. Ce dernier levant ſon Camp de Soignies avoit fait paſſer ſon avant-garde par Thieuſies, laquelle tirant enſuite vers Havré, ſe faiſoit voir entre le Reux & les bois de St. Denis, en entrant dans la plaine. Ses premiers eſcadrons pouſſerent les Gardes des François qui

1678. se trouverent devant eux, puis s'étant mis en colonnes, celle qui tenoit la droite prit sa marche à la vûë du Camp du Duc de Luxembourg, & sembloit s'aprocher de l'Abbaye St. Denis, où étoit le quartier de ce Général.

Cette Abbaye située sur le défilé qui couvroit la droite des François, étoit separée des Troupes par le ruisseau. On n'auroit pas laissé de l'occuper pour la commodité du logement, mais ceux qui firent le Camp, se contenterent d'assûrer ce poste par les deux bataillons du Regiment de Feuquieres qu'on jetta du même côté.

Cette démarche des Alliez donna de l'inquiétude au Duc de Luxembourg; il ne paroissoit pas vraisemblable que le Prince d'Orange ayant reçû le même avis touchant la paix, en fit assez peu de compte pour contrevenir à l'ordre des Etats; d'ailleurs ce Général pouvoit croire qu'un Capitaine qui sçavoit la guerre entreprit de le forcer dans son poste. La suite fit voir que ces raisonnemens étoient faux, & qu'on avoit pris le meilleur parti quand on avoit

fait prendre les armes aux Troupes, 1678.
& donné ordre au Quartier-Général de se retirer au-delà du défilé.

A peine avoit-on commencé d'exécuter ces commandemens, que les Ennemis allant toûjours en avant firent croire enfin ou qu'ils alloient descendre sur l'Abbaye, ou gagner le fond d'Obourg. Dans cette incertitude on envoya le Marquis de Tilladet Lieutenant-Général, pour faire marcher la seconde ligne vers le pont de Nimi, afin que passant la Haisne elle put donner la main aux Troupes du quartier de Montal, en cas qu'elles fussent attaquées.

Ces mouvemens faits à la vûë des Alliez, & le bruit que firent les bagages des François en prenant le chemin de St. Guislain acheverent de déterminer le Prince d'Orange à l'action qu'il commença, & se servant peut-être de ce tems pour faire aprouver son dessein aux autres Chefs des Confédérez, il les fit convenir qu'il n'étoit pas impossible de forcer les défilez qu'occupoient les François, puisqu'ils ne paroissoient défendus que par peu de gens, & qu'ils ne se-

1678. Regiment de Feuquieres fit tous ses efforts pour disputer ce terrein, mais il fut contraint de ceder au plus grand nombre & d'abandonner aux Alliez & l'Abbaye & tout ce qui se trouvoit de maisons du même côté du ruisseau.

La difficulté fut de passer outre : les deux mille Mousquetaires du piquet que le Duc de Luxembourg avoit d'abord mandé étoient arrivés ; ils furent suivis de plusieurs bataillons & de quelques piéces de canon ; ce qui fit que l'escarmouche y devint si rude, que la guerre n'a peut-être point fait voir de combat plus dangereux.

Il étoit environ deux heures aprés-midi, & la furie d'un feu continuel qui dura jusques à quatre, ne donna à aucun des partis le moindre avantage ; de maniere que sans en venir aux mains, il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre.

Le Prince d'Orange ne trouva pas que ce fut assés ; voyant qu'il s'opiniâtreroit inutilement à forcer ce passage, il en fit chercher d'autres en remontant le ruisseau ; il ne s'en trouva point de plus pratiquable que celui

de

de Casteau éloigné de St. Denis d'environ un quart de lieuë, il y fit marcher l'Infanterie de son aîle droite, qui ce jour là se trouvoit à l'arriere-garde, composée entr'autres des Regimens Anglois entretenus depuis longtems au service des Etats, & de quelques bataillons de ses meilleures Troupes. Ces gens animez de voir à leur tête le Duc de Montmouth, marcherent avec beaucoup de fierté à l'entreprise qu'on leur proposoit. 1678.

Leur premiere attaque se fit au défilé du moulin, qui n'étoit alors défendu que par les Dragons de Fimarcon, c'est-à-dire, par quatre ou cinq cens hommes, il fut cependant longtems disputé; d'autres Troupes eurent le loisir de venir à leur secours; car le Duc de Luxembourg entendant le bruit y courut, & ordonna à l'Infanterie de le suivre.

Le Regiment du Roi & un bataillon de Navarre y arriverent les premiers, & s'étant avancés dans les endroits où quelques Dragons combattoient encore, ils arrêterent la premiere impetuosité des Alliez. Une partie des Gardes Françoises & des

1678. Suisses s'y rendirent ensuite, & quelques Regimens de la seconde ligne étant accourus à l'allarme, ils se jetterent tous dans le Vallon, en s'étendant vers le Casteau que les Troupes de Hollande occupoient. Le feu devint alors plus grand & l'occasion plus chaude qu'elle n'avoit encore été ; car les François non contens d'empêcher les Confédérez de passer le ruisseau, les pousserent de l'autre côté & les contraignirent enfin de remonter sur le coteau. Il est vray qu'ils n'y furent forcés qu'après avoir combattu par tout avec un grand acharnement, & qu'ils ne quitterent ni haye ni maison sans l'avoir longtems disputée.

Cette reprise dura beaucoup plus que l'attaque de St. Denis, elle fut aussi beaucoup plus sanglante. On chassa les Troupes des Alliez non-seulement de tous les fonds dont ils s'étoient emparez, mais encore de quelques hayes qui se trouvoient sur le haut ; il y en eut même de poussées deux ou trois cens pas dans la plaine, malgré la Cavalerie qui les soûtenoit.

Cependant il ne fut pas permis de vaincre, le jour finissoit & le Duc de Luxembourg trouva plus à propos de conserver ses avantages que de hazarder un combat de nuit avec le peu de Troupes qu'il avoit au-delà du ruisseau. Cela fut cause qu'il arréta ses Troupes, & l'obscurité favorisoit la retraite des Ennemis, il se contenta d'être demeuré le maître des défilez. 1678.

Les raisons de cette conduite n'étoient pas difficiles à justifier; le Général voyoit que sa Cavalerie devenoit inutile, & ne pouvoit passer assés promptement dans des chemins si étroits & si rudes, pour seconder son Infanterie; car elle combattoit alors à découvert. Ainsi c'étoit trop risquer que de la tenir plus longtems exposée au peril qui la menaçoit; d'ailleurs il avoit sujet de craindre que le Prince d'Orange ne lui dérobât une marche, & que pendant l'opiniâtreté de ces combats, une partie de ses Troupes n'allât se jetter dans Mons, & ne donnât par là sujet aux Confédérez de crier victoire.

Il n'y eut donc que quelques ef-

1678. cadrons de la Brigade d'Esclainvilliers & des Gendarmes qui entrerent dans le défilé ; parmi lesquels deux ou trois monterent sur le haut, le reste eut ordre de ne pas suivre. Les plus avancés qui étoient du Regiment de Tilladet, percerent jusqu'à la Cavalerie des Alliez, & chargerent tout ce qu'ils rencontrerent avec tant de résolution qu'il les renverserent ; de sorte que s'ils eussent été suivis d'un plus grand nombre, il n'étoit pas sans apparence que l'aîle droite des Alliez qui s'ébranloit dans ce tems, n'eût été mise en deroute ; mais encore une fois, la nuit, & la difficulté du passage empêcherent les François de profiter d'une conjoncture si favorable.

Dès que la nuit fut tout-à fait venuë les François qui se trouvoient au delà du défilé le repasserent ; une heure ou deux aprés toute l'Armée se retira de dessus les bruieres & ayant passé la Haisne à Maiziere & à Nimy, elle se remit en bataille derriere cette riviere. La gauche commençoit au pont, & la droite s'étendoit vers St. Syphorien ; ainsi toutes les Trou-

pes se trouvant réunies, on avoit lieu 1678.
d'esperer que l'on combattroit desormais avec plus d'avantage, si les Ennemis s'attachoient à suivre leurs premiers desseins; mais la perte qu'ils venoient de faire, & l'étonnement où se trouva leur Infanterie leur en ôterent l'envie. Il est vrai qu'ils ne quitterent point leur champ de bataille, & ce fut assés pour leur faire publier dans la suite que l'honneur de cette journée leur étoit demeuré.

On peut dire encore qu'ils firent retirer beaucoup de blessés, & qu'ils prirent soin de faire enterrer la plûpart des morts; ils avancerent même des Gardes de Cavalerie au-deçà du ruisseau, comme pour s'emparer du terrein que les François occupoient le jour précédent avant le combat, & qu'ils abandonnerent parce qu'il ne fut pas jugé necessaire.

Il seroit à propos d'entrer dans le détail de ce que firent en ces occasions & les Généraux & les Troupes de tous les partis; afin de rendre honneur à qui le merite; mais cette discussion seroit difficile pour un Par-

1678. ticulier à qui il ne fut pas possible de tout voir, & qui n'en put pas apprendre assez pour rectifier les fausses rélations qu'on en donna. Ainsi je m'en tiens au parti le plus sûr & à dire que les combats de St. Denis & du Casteau furent deux des plus rudes rencontres qui s'étoient faites pendant cette guerre ; il n'y eut peut-être point de bataillons dans les Armées qui n'y combattit & qui n'y fit son devoir ; je ne sçais même si jamais Officiers Généraux agirent avec plus de prudence & de valeur que ceux qui s'y trouverent.

Le Duc de Luxembourg y fit le Capitaine & le Soldat dans toutes les attaques, les Lieutenans-Généraux, les Maréchaux de Camp chercherent par tout à partager l'honneur & le peril, je crois que c'est assez les loüer que de les nommer à peu près selon leurs rangs Le Comte de Maulevrier Colbert, le Comte d'Auvergne Colonel Général de la Cavalerie ; le Duc de Villeroi, le Comte du Plessis, le Comte de St. Geran, le Marquis de Tilladet, & la Motte Mestre de Camp du Regiment d'En-

guien, Lieutenans-Généraux; le Prince de Birkenfel, le Chevalier de Sourdis, & Rose Maréchaux de Camp. 1678.

Quant aux Troupes, les Gardes Françoises y souffrirent beaucoup; Montigny Capitaine de ce Corps & Brigadier d'Infanterie y fut blessé à mort; quatre autres Capitaines, plus de trente subalternes y furent tués ou mis hors de combat; les Gardes Suisses perdirent moins, non pas faute de s'exposer, mais parce qu'ils ne composoient que deux bataillons; les Regimens de Navarre, de la Reine, du Roi, du Dauphin, de Feuquieres, de Lionnois, d'Alsace, de Roussillon, de Stoup, de Siffer; enfin tous ceux qui se trouverent à ces actions y montrerent tous beaucoup de courage & beaucoup de fierté.

Mais en acquerant de la réputation ils perdirent beaucoup de monde, & l'on peut dire, sans exagerer cette perte, qu'il y eut sept ou huit cens Officiers François tués ou blessés. Il est vrai qu'on n'y combattit pas si longtems qu'à Seneff, mais les charges y parurent plus vives;

1678. peut-être parce qu'elles se firent par plus de gens à la fois, & comme ce fut toûjours Infanterie contre Infanterie, je ne sçais s'il ne demeura pas autant d'hommes sur la place qu'au combat du Fay. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'on y compta plus de trois mille morts, & qu'il s'en trouva bien cinq ou six mille de blessez, j'entends de l'une & de l'autre Armée.

Cependant on ne douta point que la perte des Ennemis ne fut la plus considerable. Ils furent repoussés dans tous les endroits où ils se presenterent, trois bataillons Anglois ou Ecossois y furent entierement ruinés, & la plûpart de leurs Drapeaux perdus : le Regiment des Gardes du Prince d'Orange, celui de Rogueservieres, ceux de d'Holstein & de la Vergne, & je ne sçais combien d'autres dont j'ignore les noms, y furent mis en grand désordre.

J'ai déja dit que la Cavalerie n'y put combattre, aussi n'y perdit-on d'Officiers que le Chevalier d'Esclainvilliers qui fut tué en menant sa Brigade dans le Valon de Casteau; St. Geor-

Georges Colonel du Regiment du 1678.
Roi, & Brigadier y eut les bras casſé & il mourut bientôt après ; le Marquis de Feuquieres reçût un coup de mouſquet dans la cuiſſe à l'attaque de St. Denis ; le Marquis de Fimarcon qui ſoûtint ſi longtems l'effort des Alliez au défilé du moulin, après avoir eu deux chevaux tués ſous lui, y fut enfin bleſſé & mourut le lendemain.

Il y eût peu de priſonniers dans cette affaire, n'y ayant point eu de déroute, les François prirent ſeulement vingt ou trente Officiers la plûpart Anglois, qui furent forcez dans les maiſons du Village. On fut même en état d'y gagner quelques piéces de canon des Hollandois ; mais il ne ſe trouva point de chevaux pour les traîner, & ceux qui s'en aprocherent n'ayant pas le téms de les faire rouler du haut du côteau, on ne put profiter de cet avantage.

Toutes les circonſtances de cette journée eurent quelque choſe d'extraordinaire, & dans le commencement & dans la fin, c'eſt un ſujet digne de l'Hiſtoire, & l'on n'oubliera peut-être

1678. jamais que le Prince d'Orange craignant de ne pas trouver dans la paix de quoi soutenir son ambition, voulut faire un beau sacrifice à son désespoir, en engageant presque toute l'Europe à se souvenir que s'il n'étoit pas heureux dans ses entreprises, il sçavoit au moius se distinguer par beaucoup d'audace & beaucoup de valeur.

Dès le matin du 15, les Députez des Etats de Hollande qui suivoient leur armée, envoyerent un Trompette au Duc de Luxembourg pour demander sûreté de l'aller trouver, pour s'expliquer avec lui sur les causes du désordre du jour précédent. On convint de l'heure & du lieu du pour parler, les Hollandois en rejetterent la faute sur le retardement du Courier qui leur aportoit la signature de la Paix, & soutinrent qu'il n'arriva à leur Camp que sur la fin du combat. Mais Dyckvelt le Principal de ces Députez étoit des amis du Prince d'Orange, on ne crut pas ses excuses, de plus comme il n'y avoit plus de remede, il ne fut plus question que de regler l'avenir, & de prévenir s'il

étoit possible de si dangereuses entreprises. 1678

Les jours suivans il y eut d'autres conferences entre les Agens de tous les Partis : on regla premierement la maniere dont les armées se contiendroient dans leurs Camps, comment elles iroient au fourrage ; on parla ensuite de la levée du blocus de Mons, & de quelle sorte on conduiroit dans cette Place les rafraichessemens dont elle pouvoit avoir besoin ; mais les pouvoirs de tous les Députez ne se trouvant pas assez amples pour terminer ces affaires, on prit du tems pour envoyer chercher le consentement des Puissances interressées ; si bien que les Camps ne se leverent que le 19 de ce mois, & que l'éloignement des armées commença l'execution de ce qu'on avoit arrêté, & comme elles ne pouvoient plus subsister si près l'une de l'autre, les François se retirerent vers Fontaine-l'Evêque, & les Alliez vers Nivelle.

Pour le blocus on demeura d'accord qu'il ne se leveroit que le 21. deux jours après que les armées seroient parties, mais qu'en attendant la fin de ce

1678. terme, les Habitans & la Garnison de Mons auroient la liberté de sortir & de rentrer pour acheter les choses qui leur manqueroient. Ainsi finit la Guerre avec les Hollandois six ans & quelques mois après qu'elle eut été déclarée ; mais en finissant elle ne fit pas cesser les querelles dont elle sembloit avoir été la premiere cause.

Comme l'Espagne avoit de plus grands iuterêts à menager, elle demanda du tems pour se resoudte, & pour tâcher d'adoucir, s'il étoit possible les conditions qu,on lui proposoit ; elle en obtint en effet ; mais ce délai n'étant accordé que jusqu'au jour marqué pour l'echange des ratifications du traité de Nimegue, c'est-à-dire jusqu'au dix-sept de Septembre, il fallut enfin que les Espagnols acceptassent la Paix que le Roi leur prescrivoit, & quoique l'accommodement de l'Empereur & de quelques Princes d'Allemagne ne se terminât que cinq ou six mois après, de tels commandemens firent juger que la fin de ces négociations n'étoit pas éloignée, & qu'avant qu'il fût un an, l'Europe Chrétienne pourroit joüir

du repos que le Roi se disposoit à lui donner. 1678.

Cependant les Armées se tenoient toujours assemblées, & les François qui se trouvoient sur les Terres d'Espagne, ne commencerent à s'en retirer qu'après que la Paix entre les Couronnes eût été signée. Il arriva méme que cette retraite se fit indépendamment de la conclusion des autres Traitez; car quoiqu'en apparence il n'y eût plus de combats à donner, ni de Places à conquerir, le Roi qui vouloit que la tranquilité fût générale, ordonna que pour mettre à la raison ceux qui voudroient s'en éloigner, ses Troupes demeureroient ensemble, surtout du côté d'Allemagne, comme le seul endroit d'où pourroit naître quelque nouvel obstacle à ses desseins. Ainsi le Duc de Luxembourg eut ordre de faire passer la Meuse à son Armée, & de l'etendre entre cette riviere & le Rhin, en attendant les résolutions des Princes du Nord, & les décisions des Diettes de l'Empire.

Vers la fin du mois de Septembre l'Armée Françoise decampa des envi-

1678. rons de Fontaine-l'Evêque, elle passa d'abord la Sambre, & quelque tems après la Meuse, au-dessous de Dinan; ensuite elle alla prendre des quartiers dans cette partie du Pays de Liege appellée le Condrot. Celle des Confédérez se répandit en même tems dans la Hasbaye, c'est-à-dire dans une autre partie du même Pays qui est entre la Meuse & le Brabant. Le cours de cette riviere sembla se trouver à propos pour servir de barriere aux Troupes de tous les partis, & pour leur marquer le terrein destiné pour leur subsistance.

Ce n'est pas que les Actes d'Hostilité n'eussent entierement cessé entr'elles, mais l'intelligence n'y étoit pas assés rétablie, pour laisser si près les uns des autres, des ennemis nouvellement reconciliés. Il falut même quelque menagemens pour le partage de la Ville de Huy, dont les Hollandois s'étoient emparés les premiers; la chose s'accommoda en laissant à chacun des partis les habitations qui se trouvoient du côté du Pays qu'il occupoit. Quelque tems après les François s'etendirent jusques à la ri-

viere d'Ourt, & puis jusqu'à Vizet; 1678.
car la plus grande partie des Troupes de Flandre demeurées aux ordres du Maréchal d'Humieres furent encore détachées pour grossir celles du Duc de Luxembourg.

Ce renfort fut à peine arrivé que ce Général dont les ordres étoient de faire hyverner ses Troupes aux dépens des Princes qui n'étoient point entrés dans la paix, se mit en marché pour occuper le Pays de Jüliers, & menacer du même traitement ceux de Cleves, de Cologne & de Treves, & cela pour autant de tems que leurs Souverains formeroient des difficultez à la conclusion des Traitez. Il fut précédé du Comte du Plessis qui avec quarante escadrons alla d'abord se poster à St. Jori entre Aix-la-Chapelle & la Ville de Juliers; le reste de l'Armée suivit de près, & se répandit autour de la premiere de ces Places.

Aix-la-Chapelle est une Ville fort ancienne & dont il est parlé dès le tems de Cesar, elle devint plus considerable dans la suite, & particulierement sous la seconde race de nos

1678. Rois ; chacun ſçait le ſéjour qu'y fit Charlemagne & les Actes authentiques qu'il y publia depuis qu'il y eut reçû la Couronne Imperiale ; il ne paroiſſoit pas qu'elle eut été fortifiée autrement que de deux enceintes de murailles bâties en divers tems, & peut-être à meſure qu'elle s'agrandiſſoit.

Il eſt vrai que ſa ſituation n'eſt gueres propre pour une forteresse à cauſe d'une hauteur qui commande la Ville ; & peut-être auſſi parce que ſes Habitans devenus fiers des privileges qu'ils ont obtenus d'une longue ſuite d'Empereurs, n'avoient pas crû qu'on oſât les attaquer, ou que ſe tenant neutres dans les differens des Puiſſances voiſines, ils ſe ſont toûjours flattés qu'une intention ſi modeſte ne leur feroit point d'ennemis ; ce n'eſt pas que cette eſperance n'aît été ſouvent trompée, & que, ſelon les tems & les divers interêts des Princes, on ne ſe ſoit ſervi de ce poſte pour parvenir à d'autres deſſeins Ceux qui liſent l'Hiſtoire n'en ignorent pas les circonſtances, & mon ſujet ne me permet pas d'en

parler plus longtems.

Les François s'étant emparés de cette Ville, ils en firent leur place d'armes, & s'étendirent dans le pays de Juliers, le quartier général étoit à Eschvveiller. Ils envoyerent ensuite des détachemens de tous côtez pour se rendre maîtres du reste des Villes fermées & des meilleurs Châteaux du Pays ; ils furent même assés heureux, pour ne trouver aucune résistance dans tous les lieux où ils se presenterent, non pas même dans ceux qui dans un autre tems avoient fait de longues défenses, à cause que le Duc de Neubourg à qui ce Pays appartenoit, quoique beau-pere de l'Empereur, n'avoit pas assés de Troupes pour garder tous ces postes, & avoit été contraint de renfermer dans Juliers Capitale de son Duché, trois ou quatre cens hommes qui lui restoient. Ce fut en vain qu'il fit representer aux Commandans des Troupes des Alliez, qui n'oserent demeurer au-deça du Rhin, depuis le Traité avec la Hollande ; que son Pays se perdroit infailliblement, s'ils ne lui laissoient du monde pour le

1678. défendre ; chacun d'eux s'en excusa sur ce qu'ils n'en avoient point d'ordre de leurs Souverains, de maniere que toute cette étenduë de terre qui se trouve entre le Rhin & la Meuse, depuis Namur jusques à Grave, & depuis Coblentz jusques au Fort de Skin, devint alors comme la conquête des Armes du Roi, & parut être exprès abandonnée pour l'entretien de ses Armées.

A la faveur de cette facilité, le Duc de Luxembourg fit les établissemens qu'il jugea convenables aux intentions de la Cour; il occupa non-seulement le Duché de Juliers, mais encore les dépendances de Treves, & de Cologne, & pour profiter en toutes façons de l'étonnement que ces démarches causoient dans ces grandes Villes, il obligea les Magistrats de Cologne à restituer à la France les cinquante mille écus dont eux, où les Ministres de l'Empereur s'étoient saisis dans le tems que les Plénipotentiaires du Roi se rendirent dans cette Ville pour les conférences de la Paix.

Après tous ces mouvemens, une

partie de l'Armée retourna du côté 1678.
de Liege & de Limbourg, & le Comte de Maulevrier conduisit en Hainaut & en Flandre les Troupes que l'on avoit destinées pour y hyverner; il en resta cependant un corps considerable aux environs d'Herve, en attendant le tems marqué pour l'évacuation de Mastrich que les François devoient remettre aux Hollandois le 6. de Novembre, afin que la paix avec les Etats étant consommée, on ne songeât qu'à vivre en bonne intelligence avec ces nouveaux Reconciliez.

La bonne foi de ce procedé fut d'autant plus remarquable que les François sortirent de cette Place dans un tems où l'échange des ratifications avec l'Espagne paroissoit incertaine, & qu'on la differoit de jour en jour. Le prétexte le plus apparent de ce délai étoit fondé sur ce que l'Empereur n'avoit pas encore accedé à ce Traité, & que les Espagnols selon leur ancienne politique, aimoient mieux la ruine de leur Pays que de s'exposer aux reproches d'avoir fait un pas qui ne fut de concert avec

1678. les Princes de leur Maison.

Tel étoit l'état des affaires, quand le Duc de Luxembourg dont l'Armée ne faisoit plus de corps, eut enfin permission de retourner à la Cour, il eut ordre de laisser le commandement de ses Troupes au Baron de Calvo qui quittoit celui de Mastrich. Je ne dis point combien on établit de quartiers, ni quel nombre d'hommes y fut employé ; ce détail n'est ni important, ni aisé à rapporter, parce que les mêmes Regimens n'y furent pas toûjours, & l'on en fit partir ou revenir à mesure que la suite des affaires l'exigeoit.

Le Duc de Neubourg voyant que son Pays étoit rempli de Troupes, & que les Confédérez le laissoient à la merci des François, prit enfin le parti le plus sage, & renonça à la guerre, de sorte que rapelant ce qu'il avoit de Cavalerie au-deça du Rhin ; il lui fit repasser cette riviere, & ne laissa de la Garnison que dans sa Capitale, & envoya à Nimegue pour dire aux Plénipotentiaires du Roi qu'il étoit prêt d'entrer dans le Traité de Paix, aux condi-

tions qu'on lui voudroit prescrire. 1678.

Je n'ai point interrompu le fil de ces affaires, pour rapporter ce qui s'étoit passé aux environs de Strasbourg, entre les Armées du Maréchal de Crequi & du Prince de Lorraine; outre que je n'y étoit pas, c'est qu'il n'y eut presque point d'actions de guerre; toute l'application des François se réduisit pendant six semaines ou deux mois à resserrer les Habitans de cette grande Ville; l'aversion qu'ils avoient temoignée pour la France, où pour mieux dire leur infidelité à l'égard du Roi, sembloit meriter quelques marques particulieres de ressentiment.

Après qu'on eût pris le Fort de Kell au-delà du Rhin, & brûlé le pont que ce Fort défendoit, le Maréchal de Crequi avoit remené ses Troupes en Alsace, & ce fut en ce tems que s'exécuterent les choses dont je viens de parler. A l'égard de Strasbourg, toutes les avenuës en furent longtems gardées, & même les Isles que forme le Rhin au-dessous de la Ville, ce qui paroissoit en faire le blocus; mais le dessein

1678. des François produisit un effet tout contraire à leurs desirs ; car le Magistrat, gagné par la Cabale Allemande, vint enfin à bout de persuader aux Bourgeois que la seule voye d'éviter le peril qui les menaçoit, étoit de recevoir Garnison des Troupes de l'Empereur. L'étonnement dont ils étoient saisis les empêcha de s'apercevoir qu'ils alloient perdre leur liberté en cherchant le moyen de la défendre.

Quoiqu'il en soit, ils firent en ce moment ce qu'ils avoient toûjours refusé ; mais leur mal augmenta par le remede, car les Allemands qu'ils reçurent dans leur Ville, ne se trouvoient pas assez forts pour déloger les François des postes dont ils s'étoient emparés, ainsi ils se virent toûjours exposés aux mêmes craintes. L'éloignement du Maréchal de Crequi ne les soulagea pas d'avantage ; & quoiqu'il fut obligé de marcher vers le bas du Rhin pour s'oposer au passage du Duc de Lorraine, qui sembloit revenir du côté de Landau, le Baron de Montclar demeura toûjours aux environs de Strasbourg avec

un corps aſſez nombreux pour faire durer la diſette & les incommoditez que cette Ville ſouffroit. 1678.

La campagne finit cependant avec le mois d'Octobre, & les Troupes de tous les partis extraordinairement fatiguées, ne ſongerent qu'à chercher le repos ou la ſaiſon, & la conjoncture des affaires ſembloient les convier. Il y avoit même aſſez d'apparence que la paix entre la France & l'Eſpagne étant enfin ſignée, la plûpart des Confédérez accepteroient la ſuſpenſion d'armes propoſée depuis ſi longtems ; mais le Duc de Lorraine dont les eſperances s'évanouiſſoient par la fin de la guerre, & l'Electeur de Brandebourg qui prévoyoit que la Paix générale lui coûteroit ſes dernieres conquêtes, traverſoient de tout leur pouvoir, la concluſion des Traitez.

Ce dernier Prince paroiſſoit même s'éloigner chaque jour de l'accommodement, & ſoit naturellement qu'il fut plus opiniâtre, où que les heureux ſuccez de ſes armes contre la Suede, le rendiſſent plus fiers, loin de ſe contenter de ce qu'il avoit

1678. conqui, il étoit rentré dans l'Isle de Rugen, avec assez de forces pour en chasser le Comte de Konismark & les Suedois ; il força même Stralslind & Gripsuald, Places qu'on croyoit autrefois imprenables, & qui sembloient devoir être les monumens les plus durables des victoires de Gustave Adolfe.

Il ne faut pas être étonné que des progrès si surprenans ayent engagé alors cet Electeur à refuser aucun accord, qu'à condition de garder ses conquêtes, mais comme cette clause ne convenoit pas aux interêts du Roi, il ne douta plus qu'il ne devint l'objet de sa colere. Ce ne pût être que dans cette vûë qu'on le vit ensuite rechercher avec tant d'empressement le secours de l'Empereur, l'Alliance de Danemark, & celle de la Maison de Brumsvich ; ces Souverains lui paroissant les plus interessez à l'expulsion des Suedois hors de l'Allemagne.

Mais le premier de ces Princes sembloit desormais être ennuyé de la guerre, & les derniers avoient déja des engagemens avec la France ; que

que la bonne politique ne leur conseilloit pas de rompre. Pour l'Evêque de Munster, dont l'inclination avoit toûjours été plus turbulente qu'il ne paroissoit convenable à sa dignité, écoutoit plus volontiers les propositions conformes à son humeur ; mais la mort qui le surprit en même tems, le délivra enfin de ses inquiétudes, & fit tomber ses Etats entre les mains d'un Prince plus pacifique. 1678.

Cependant comme l'Empereur n'avoit point encore déclaré ses dernieres volontez, & que les Espagnols differoient d'un mois à l'autre l'échange de leurs ratifications : les François continuerent à remplir de leurs Troupes tout le Pays dont l'Espagne devoit rentrer en possession ; dans la pensée que ces Peuples ruinés par les irrésolutions du Conseil de cette Monarchie, acheveroient de s'aigrir contre la lenteur de leur politique, & que ce dégoût pourroit les porter à souhaiter le changement de domination dont ils étoient menacés.

Mais de quelques motifs que vint

1678. cette conduite, il eſt certain que ſoit que les Eſpagnols ſe rendiſſent à ces conſiderations, ou qu'ils craigniſſent que le mal ne devint plus grand, leurs Plénipotentiaires montrerent enfin à Nimegue l'ordre qu'ils avoient de faire l'échange que l'on attendoit: déclaration qui diſſipa tous les doutes qu'on pouvoit avoir ſur la Paix générale.

Car il n'étoit pas vraiſemblable que l'Empereur fût aſſés mal conſeillé pour ſe charger ſeul d'une guerre, qu'il avoit ſi mal ſoûtenuë avec ſes Troupes réunies avec la plûpart de celles de l'Empire. A conſiderer même les inclinations de ce Prince, il n'étoit pas permis de croire qu'un Souverain qui juſques-là s'étoit plûtôt attaché à conſerver ſes Etats, qu'à chercher à faire des conquêtes, voulut deſormais s'expoſer à perdre ſes Provinces Héréditaires pour ſoûtenir les prétentions de quelques Princes malheureux.

On prévoyoit encore des difficultez à l'entiere ſatisfaction de la Suede, article que le Roi mettoit toûjours à la tête de ſes propoſitions;

car la dépoüille de ce Royaume avoit 1678.
été partagée en tant de differentes mains, que ce n'étoit pas une petite entreprise d'engager ceux qui s'en étoient accommodés, à consentir à la restitution.

L'Electeur de Brandebourg s'étoit emparé de toute cette partie de la Pomeranie, que l'Empire avoit cedé à la Suéde par le traité de Munster, de l'Isle, de Rugen; & de quelqu'autres Places. Le Roy de Dannemark lui avoit enlevé des Villes en Norvege, en Schanie, & dans l'Evêché de Brême, & avoit profité de la décadence de cet état, pour faire revivre les anciennes querelles avec cette Couronne: les Princes de Lunebourg, c'est-à-dire de Zell & d'Osnabruk, avoient partagé avec l'Evêque de Munster le reste des Terres, que les Suedois tenoient encore en Allemagne srns autre titre pour justifier leur droit, que celui de bien-seance.

Cependant le Roi vouloit absolument qu'on satisfit la Suede, & la Paixgénérale n'étoit toujours qu'à ceprx. Ainsi les Ambassadeurs assemblez à Nimegue ne manquerent poin

1678 d'occupation pour concilier tant d'interêts differens : la plûpart de ceux qui s'étoient accommodez de ce qui leur convenoit, ne vouloient point entendre de restituer, & s'opiniâtroient à soûtenir que la Guerre ne leur avoit rendu que ce quelle leur avoit ôté.

Mais ces contestations n'empêcherent pas qu'au tems prescrit pou l'éxécution du traité entre la France & l'Espagne, on ne commençât à tetirer les Troupes Françoises du Pays de Limbourg, & des Châtellenies de Flandre, de Brabant & du Hainaut; & de les ramener en France, & dès lors on en licentia une partie.

Ainsi finit l'année 1678, qui selon toutes les apparences devoit être la fin de cette guerre. Cependant en examinant de près tous les mouvemens de certaines puissances, & la chaleur des Cabales de Nimegue, il n'étoit que trop aisé de juger que la tranquilité publique se feroit encore attendre quelque tems.

A peine étoit-on entré dans l'année
1679. 1679, que le Baron de Calvo ayant assemblé un assez bon nombre de

Troupes, marcha vers le Rhin ; dans 1679.
le dessein ainsi qu'il parut ensuite, d'étendre ses quartiers aussi loin qu'il pourroit, & d'en assûrer la tête par quelque poste qui pût être défendu s'il étoit attaqué. Nuitz entre Cologne & Rhimbergue, fut jugé le lieu le plus propre pour loger un grand corps en sûreté.

Cette Place des dépendances de l'Electeur de Cologne n'avoit de fortifications que ce que les François y avoient élevé, lorsque le Roi s'en servit au commencement de cette guer & qui faute d'entretien étoient déja ruînées. Il ne restoit qu'une fausse braye où l'ou pût se défendre avec une espece de Citadelle, ou plûtôt de reduit qui pût mettre à couvert d'insulte ; l'Eléćteur y entretenoit une Garnison de cinq cens hommes de pied avec cinquante de ses Gardes à cheval, qui avec les Bourgeois qui n'étoient pas en petit nombre, leur devoit faire esperer qu'on ne s'en aprocheroit que par les formes. On fit sommer le Gouverneur, & sa réponse fut assez fiere pour donner lieu de croire qu'il se préparoit à

1679. bien faire ſon devoir.

Mais les François ſans s'amuſer à parlementer, aprocherent leur canon de la muraille, & quoique la gelée fût trop forte pour remuer la terre, ils ne laiſſerent pas de commencer leurs attaques à découvert. Ils n'envoyerent d'abord que des gens d'étachez par les avenuës des portes; mais ils les ſoutinrent de ſi près par les Bataillons entiers, qu'au bout de trois ou quatre heures ils trouverent moyen de forcer la fauſſe braye, & peu de tems après une des portes par où ils monterent ſur le rempart, & ſe répandirent enſuite dans les ruës.

On fit d'abord main-baſſe ſur ceux qui ſe trouverent ſous les armes, & comme le nombre n'en étoit pas grand dans l'épouvante où les avoit jettez une ſemblable ſurpriſe, rien n'empêcha le ſoldat de s'abandonner au pillage; de maniere que le déſordre s'augmenta à la faveur de l'obſcurité, & dura même juſqu'au jour, quelques ſoins qu'en puſſent prendre ceux qui commandoient à cette action.

Le reduit fut emporté preſqu'en même tems, & quoique le droit de

la Guerre semblât permettre de passer au fil de l'épée tout ce qui s'étoit mis en deffense, on ne laissa pas de pardonner à la plûpart qu'on se contenta de dépoüiller sans les retenir prisonniers. Cette prise qui ne coûta presque rien, puisqu'on n'y perdit que quelques soldats, ne laissoit pas d'être importante pour le tems, elle portoit les François sur le Rhin, dont Nuitz n'est éloigné que de demi lieuë, & comme ils attendoient de jour en jour que cette riviere gelât pour passer leurs Troupes sur la glace, ce Poste étoit un entrepôt très-commode pour y tenir les provisions dont ils pouvoient avoir besoin. Le Chevalier de Sourdis servoit de Maréchal de Camp; le Marquis d'Uxelles commandoit l'Infanterie, & le Sieur de S. Ruth la Cavalerie de cette armée. Peu après, le Baron de Calvo se présenta devant Zons, petite Ville du même territoire de Cologne; assise sur le bord du Rhin; l'Electeur y tenoit aussi quelques Troupes pour la conserver: Mais le Gouverneur devenu sage aux dépens de celuy de Nuitz, ouvrit ses portes à la premiere 1679.

79. sommation, & se retira bagues, sauves où bon lui sembla.

Dès que les François se sûrent assûrés de ces deux Places, & qu'on y eut mis les Troupes qu'on y vouloit entretenir, les autres furent renvoyées dans leurs quartiers, en attendant d'autres desseins. Au commencement du mois de Février, le Baron de Calvo qui n'avoit point de nouvelles de la conclusion de la Paix, ni d'ordres contraires à ceux de passer le Rhin, retourna vers Nuitz pour se mettre plus à portée de profiter des premieres glaces, & reveïller les soupçons de ceux qu'on regardoit encore comme ennemis : d'ailleurs il pressoit vivement les Magistrats de Cologne de recevoir ou de rejetter la neutralité quon leur offroit, pour sçavoir à quoy s'en tenir avec cet Etat si la Guerre venoit à continuer.

Mais on conclut alors de grandes esperances d'une Paix prochaine entre l'Empire & la France, qui empêchoient ces Peuples de répondre précisément à la question. En effet, la suite des affaires lamontra qu'ils étoient assez bien fondez, car le traité dont

il

il s'agiſſoit ſe conclut enfin à Nimegue le cinquiéme de Février. On commença dès-lors à ne trouver plus tant de difficultez à l'ajuſtement de l'Empereur avec la Suede, non plus qu'à réconcilier les Couronnes du Nord. Il eſt vrai que ces nouvelles étoient bien ou mal reçûës, ſelon les differentes inclinations de ceux qui s'étoient intereſſez dans les affaires générales, & qui voyoient par la fin, ou par la durée de ces démêlez tomber ou renaître leurs eſperances. 1679.

Pendant que d'une part on travailloit à tout pacifier à Nimegue, & que de l'autre on sembloit ſe préparer à la Guerre ſur les bords du Rhin, les Places que la France s'étoit engagée de rendre aux Eſpagnols leur furent remiſes, à l'exception de Gand & de Courtray ; ſoit que l'évacuation de ces deux dernieres n'eût pas été poſſible dans le tems marqué ; parceque les rivieres étant glacées, le tranſport du canon & des munitions eût été difficile, ou que les François ſe ſerviſſent de ce prétexte pour retenir ces deux Villes en attendant l'iſſuë des négociations ; il eſt ſûr que ce re-

1679. tardement fit crier les Espagnols ; d'autant plus que ce fut un prétexte pour refuser aux Anglois le passage qu'ils demandoient par le Pays de Vaës, pour s'en retourner à Ostende.

Quant à l'Alsace, le Baron de Montelar sembloit n'avoir rien oublié de ce qui se pratique à la Guerre, pour inquieter les Habitans de Strasbourg : mais dès-que la Paix de l'Empereur fut consommée, & que la plus grande partie des autres Puissances de l'Empire eut accepté le traité, les actes d'hostilité cesserent partout, & chacun parut s'empresser à n'être pas des derniers à s'accommoder.

Il en faut toutefois excepter le Roi de Dannemarx, & l'Electeur de Brandebourg ; l'Evêque de Munster ne demanda du tems qu'autant qu'il lui falloit pour regler ses affaires : mais les deux premiers ne témoignoient aucune envie de se ranger aux conditions qu'on leur imposoit ; leurs anciennes prétentions sur la Suede, & le désir d'augmenter leur gloire ou leurs Etats leur persuadoient toujours, qu'en unissant leurs interêts & leurs forces, ils pourroient au moins con-

ſerver leurs conquêtes, s'ils n'en fai- 1679.
ſoient pas de nouvelles. Cette eſperance flattoit ſurtout l'Electeur de Brandebourg, qui s'étant depuis peu jetté dans la Pruſſe Ducale, où les Suedois formoient une Armée, les avoit vaincus, malgré le froid extrême de cette ſaiſon, qui parut même extraordinaire dans ce climat.

Cette derniere victoire produiſit ſon effet naturel; & fit entrevoir à ce Prince de nouvelles facilitez à garder ce qu'il avoit conquis, de maniere que ſe trouvant tous les jours & plus de réputation dans la Guerre, & plus de moyens de ſe maintenir, il ne pouvoit écouter qu'avec répugnance ceux, qui lui propoſoienr de renoncer à ſa bonne fortune.

Il eut encore quelque rayon d'eſpeperance vers le commencement du Printems: car ni la paix de l'Empereur, ni celle dle'Empire ne furent point ratifiées le 5 Avril, comme l'on en étoit convenu: mais il ne ſe réjoüit pas longtems de cette nouvelle; puiſqu'il apprit bientôt que la ſuſpenſion d'Armes ſe prolongeoit, & peu de jours après que toutes les ratifications étoient échangées.

1679. A cette nouvelle, ce Prince songea plus sérieusement à ses interêts, & résolut d'envoyer en France demander au Roi quelqu'adoucissement aux conditions de Nimegue. Comme il voyoit bien que la partie ne demeureroit plus égale entre les Suedois & lui, dès que la France embrasseroit leur parti, & quoi qu'il eût alors renouvellé son alliance avec le Dannemark, ce nétoit pas assez pour le rassurer contre des forces, qui venoient d'épouvanter toute l'Europe.

Son Envoyé auprès du Roi proposa d'abord une prolongation de Tréves, offrant de donner des Places de sûreté dans le Pays de Cléves & de la Mark, que les François garderoient jusqu'à la consommation d'un traité de paix : mais S. Majesté jugeant, que son dessein n'étoit que de gagner du tems, dont il esperoit tirer de grands avantages, on renvoya de nouveaux ordres au Baron de Calvo de faire passer les Troupes au-delà du Rhin, dès le lendemain du jour qu'expiroit la cessation d'armes : cela s'éxécuta selon qu'il avoit été projetté.

Quelque projet d'accommodement

qu'on eût offert, quelque apparence 1679.
qu'il y eut de le voir accepter, les François n'avoient point négligé leurs préparatifs de Guerre; de sorte que leurs Troupes, aussi lestes que jamais, avoient eu soin de rassembler tous les materiaux necessaires à la construction d'un pont, & de les faire descendre à Ordingen, entre Nuitz & Orfoy.

Ils commencent même d'y travailler dès le premier jour d'Avril; de sorte que le pont se trouva construit le lendemain de l'expiration de la Treve. Pour achever cet ouvrage avec plus de sûreté on avoit fait passer deux Bataillons de Fuzeliers de l'autre côté de la riviere avec ordre de s'y retrancher : mais personne ne parut point interrompre ce travail. Ce n'est pas que Spaën Gouverneur du Pays de Cleves, & Lieutenant-Général des Troupes de Brandebourg en ces Quartiers, n'eut rassemblé cinq ou six mille hommes à Duisbourg, Place éloignée d'Ordingen de trois ou quatre lieuës : mais ce Général se contenta de se retrancher derriere le Roort, comme s'il eut

1679. efperé s'y pouvoir mieux, défendre que derriere le Rhin.

Ce Général ne fe détermina pas encore dans ce pofte à éprouver le fort des armes;& croyant qu'il lui feroit plus avantageux de renoüer la négociation, il propofa aux François une Tréve de trois ou quatre jours; le délai étoit trop court pour qu'on lui refufât. Dans cet intervalle on convint,que les Ambaffadeurs de France & de Brandebourg s'affembleroient à Zanten Ville du Pays de Cleves, & peu diftante de Nimegue, pour avifer aux moyens d'arrêter le cours d'une guerre,qui fembloit recommencer.

L'effet de ces conférences fut que Vefel & Lipftadt lieux commodes pour les paffages du Rhin & de la Lippe feroient remis à la garde des Troupes du Roi, pour fûreté des intentions de l'Electeur : aux conditions que fi dans le 20me. jour de Mai prochain il ne fignoit la Paix avec les Suedois, ou fi l'on ne trouvoit quelqu'autre moyen de les fatisfaire, ces deux Places demeureroient en propre à la France, fans qu'elles puffent entrer en compen-

ſation ; quand il s'agiroit de reſtituer à la Suede ce qui lui appartiendroit. 1679.

Ce préliminaire s'exécuta à l'égard de Veſel le 9. de Mai, & à l'égard de Lipſtadt trois jours après. Le Baron de Calvo qui devoit demeurer dans la premiere de ces Places comme le Chevalier de Sourdis dans la ſeconde, fit deſcendre le pont d'Ordingen & le plaça entre Veſel & Burich ; & comme il étoit dit par un article du dernier Traité, que pendant le tems de la ſuſpenſion, les François ne pourroient faire paſſer d'autres Troupes au-delà du Rhin que celles qui devoient garder les deux Places cedées, on renvoya les autres dans leurs Quartiers attendre les ordres du Maréchal de Crequi.

Le Roi venoit de le nommer Général de cette Armée, & on l'attendoit pour en venir prendre le commandement. La gloire qu'il s'étoit acquiſe durant les dernieres Campagnes vers le haut du Rhin ſembloit être un préſage de celle qui lui étoit reſervée dans l'expédition dont il s'agiſſoit ; & comme les armes du

679. Roi n'avoient jamais été portées en ces lieux où l'interêt de ses Alliez les appelloit alors, il fut aisé de juger, que le choix de Sa Majesté étoit une marque particuliere de l'estime qu'il faisoit d'un tel Sujet.

Dès que le Maréchal eut reçu ses ordres, il se rendit à Sedan avec les Officiers Généraux; cependant comme les Troupes, qui devoient servir sous lui, n'étoient pas également avancées, il s'arrêta sur la Meuse pour donner le tems aux plus éloignées d'arriver, ou peut-être dans le dessein d'attendre les dernieres resolutions des conférences: le Baron de Calvo fit cependant marcher les Troupes qui avoient hiverné dans le Luxembourg & dans le Pays de Liege, afin que les Quartiers, que les unes abandonnoient, servissent à recevoir celles qui devoient leur succeder.

Dès le 20me. de Mai, jour où expiroit la cessation d'armes, le Baron de Calvo à la tête des François commença à passer le Rhin, & ensuite la Lippe assés près de Vesel, d'où il marcha dans le Comté de la

MARK jusques à Soëst, où il devoit attendre les ordres du Maréchal. 1679.

Ce Général étoit enfin parti de Sedan & marchoit à grandes journées pour se trouver au rendez-vous, & y arriva vers la fin du mois : mais la saison n'étant pas assés avancée pour les fourrages, on fut contraint de laisser les Troupes dans leurs Quartiers, jusqu'à ce qu'elles pussent trouver à subsister à la campagne.

Le Général fit cependant occuper toute cette étenduë de pays qui se trouve entre la Lippe, le Roort & le Rhin. Je ne sçais même si d'autres raisons ne l'engagerent point à ce séjour, & si l'on ne fut pas bien aise de donner plus de tems aux Médiateurs de la paix, pour amener le DANNEMARCK & le Brandebourg au point de contenter la Suede.

Mais soit que ces Princes qui ne voyoient que de loin n'en comprissent pas la possibilité, ou qu'ils n'eussent encore pû se resoudre à subir la loi qu'on leur vouloit imposer, ils laisserent écouler tous les délais que les Entremetteurs purent obtenir. Leurs Partisans, ou pour mieux dire,

1678. les ennnemis de la paix publierent alors qu'ls étoient résolus d'éprouver le ſort de la guerre : ainſi dès que que le Maréchal de Créquy crut, que ſes Troupes pourroient être aſſemblées, il les joignit ſous Lipſtad; & pour ménager le temps, il marcha dès le 16 de Juin, pour aller camper proche de Ritberg petite Ville du Comté de Lippe, ſituée preſqu'à la ſource de Leinps.

Il ne parut d'autres cauſes de cet empreſſement, que l'eſperance de pouvoir ſurprendre Paen. Ce Général avoit raſſemblé ce que le Brandebourg avoit de Troupes entre le Rhin & le Vezer, qui pouvoit compoſer unCorps de ſix ou ſept mille hommes; dans le deſſein de diſputer partout le terrein, & de s'opoſer au paſſage des montagnes & des rivieres; afin que les Habitans du plat-pays euſſent le tems de retirer leurs biens dans les lieux fermez, & de laiſſer la campagne deſerte.

Le principal Quartier des Allemands étoit à Bilefeldt, Place du Comté de Ravenſperg. Cette Ville ſituée ſur un paſſage de montagnes ſépare ce Comté d'avec celui de Lippe : mais

ils placerent des détachemens à Vierle, 1678.
à Rheda, & sur le chemin de Lipstat, afin d'être avertis de la marche des François.

L'Armée de ces derniers alla cependant camper à Orlinchusen, proche de Bilefeldt, & le jour suivant à Hervode, Ville que les Allemans avoient abandonnée, ne se croyant pas assez forts pour la défendre. Le Maréchal de Crequi s'y arrêta quelques jours. Sa marche avoit été si pressée, qu'une partie de ses Officiers, ses gros équipages & beaucoup de Troupes n'avoient encore pû le joindre. De plus, il vouloit apprendre des nouvelles des ennemis, & des lieux qui leur pouvoient servir de retraite.

Bilefeldt plus proche de son Camp, étoit presque le seul endroit où Spaën eut laissé garnison en se retirant. Cette Ville n'étoit point fortifiée : mais le Château de Sparemberg, qui lui servoit comme de Citadelle, étoit en assez bon état. M. le Maréchal alla reconnoître ce poste avec quinze cens chevaux & quelqu'Infanterie ; il trouva les portes de Bilefeldt ouvertes : mais les Allemans au nombre de quatre cens hom-

1679. mes s'étoient renfermez dans le Château ; de ſorte que manquant d'Artillerie pour les attaquer, il ſe contenta de laiſſer neuf cens hommes dans la Ville pour reſſerrer le Fort.

Après quoi le Maréchal ne s'occupa, qu'à faire jetter des ponts ſur la riviere qui paſſe à Hervorde, & à reconnoître les chemins qui pouvoient le conduire vers Minden, où Spaën s'étoit retiré avec toutes ſes forces. Cet endroit ſembloit être marqué pour décider du ſort des dernieres actions de cette guerre ; ainſi ce Général ayant appris, que tous les Allemans n'occupoient pas le même Camp, mais que cinq de leurs Regimens de Cavalerie & un de Dragons avoient un Quartier à quatre lieuës de Hervode, il crut qu'il ne ſeroit pas impoſſible de les enlever.

Cependant le lieu, qu'avoient choiſi ces Troupes, n'étoit pas de facile accès; parce qu'il ſe trouvoit entre la montagne & le Weſer, à l'endroit où cette gorge eſt la plus étroite ſur le chemin de Minden ; & comme il ne vouloit faire cette tentative, qu'après s'être bien inſtruit de la route &

de l'assiette de leur Quartier, il fallut 1679.
quelque tems pour s'y préparer; il y marcha même avec la plus grande partie des Troupes, vû l'importance dont dépendoit le succez d'une premiere entreprise. Dès que tout eut été reconnu, le Maréchal fit passer ses deux aîles de Cavalerie sur deux ponts & son Infanterie dans Hervode; il marcha ensuite sur deux colonnes jusques bien avant dans la nuit: mais les Guides s'étant égarez dans l'obscurité, & les têtes des colonnes se trouvant dans une même route, la gauche plus avancée fit alte, & laissa passer la droite que conduisoit le Général. Ce contretems retarda la marche de l'Armée; & les vedettes des ennemis étonnez du bruit extraordinaire, donnerent l'allarme aux Brandebourgeois. Cependant les François passerent toujours en avant, aussi vîte que des Troupes qui gardent leur ordre peuvent le permettre: mais cette diligence ne prévint pas le jour: ce qui obligea le Maréchal de débander ses enfans perdus, avec ordre de pousser à toute bride tout ce qu'ils rencontreroient, & d'amuser, autant qu'il leur seroit possible,

1679. marquer le Camp en cet endroit, & ordonna qu'on y tendît ce qu'on avoit de tentes.

Ce ne put être que pour donner plus d'allarme aux Habitans de Minden, & pour faire répandre le bruit, que cette Ville étoit assiegée : car les François n'avoient pas avec eux ni canons ni munitions, ni rien de tout cet attirail necessaire à l'attaque des places : aussi n'y passerent-ils que la nuit ; & dès le jour ils retournerent reprendre le même Camp, d'où ils étoient partis.

Peu de tems après le reste des Troupes qu'ils attendoient étant arrivé avec un équipage de vivres, le Maréchal ne craignit plus de s'éloigner d'Hervode ; & menant l'Armée sur le bord du Veser il la fit camper à Remen. Dès qu'il y fut établi, il essaya de jetter un pont sur cette riviere : mais comme il n'avoit point de bateaux dans son Artillerie, on eut assez de peine à construire cet ouvrage. On en vint cependant à bout par le moyen des moulins flottans, qui se trouverent aux environs ; & sur l'avis qu'il eut, que la Cavalerie de Brandebourg après

son

son premier desordre s'étoit retranchée 1679.
derriere Minden & dans un poste de difficile accez, il voulut tenter, si par quelques ruses il ne pourroit point l'attirer en lieu propre à la combattre.

Le soir du vingt-neuviéme de Juin, il donna les ordres qu'il crut necessaires pour son projet, & les Troupes commandées se trouvant prêtes avant le jour du trentiéme, il se mit à la tête de la Cavalerie de sa premiere ligne des Dragons du Colonel General & du Dauphin, & se fit suivre par la plus grande partie des Grenadiers de l'Armée : puis laissant le Vezer à la droite, il prit le chemin de Minden. En même tems le Baron de Calvo avec la seconde ligne de Cavalerie, les Dragons de Barbezieres, & cinq Bataillons passa le pont; laissant la riviere à gauche, il tourna ensuite la tête du même côté que le Maréchal, règlant sa marche sur cette premiere colonne.

Outre que le chemin qu'il tenoit étoit plus long & moins frayé, il s'y rencontra d'autres embarras : le Château de Bergen étoit sur cette route;

1679. les Allemans y avoient fait entrer le jour précédent un détachement de deux cens hommes ; cet obstacle ne parut pas facile à surmonter : car le Château situé dans un endroit, où la pointe d'une montagne s'avance sur le bord du Vezer, ne laissoit aux François qu'un passage assez étroit & à portée du canon de ce réduit.

Les Dragons de cette Aîle furent détachez pour attaquer le Fort : mais l'Infanterie qui devoit les suivre, n'arrivant pas assez-tôt pour les soûtenir, l'affaire tiroit en longueur. Cependant la ligne que menoit le Maréchal s'avançoit toujours, & se trouva en vuë des ennemis campez sur le bord de la riviere. Le Général à qui la seconde ligne étoit nécessaire envoya ordre au Baron de Calvo de laisser le Marquis d'Huxelles avec l'Infanterie aux environs du Château de Bergen, & de passer avec la Cavalerie & les Dragons à quelque prix que ce fût. Le hazard voulut que l'éxécution de cet ordre ne fut pas tout-à-fait impossible, & aprés avoir beaucoup cherché, on découvrit enfin un sentier le long du Vezer, qu'on rendit praticable au

moyen de quelques facines, quoi 1679.
qu'il fût ſous le feu du mouſquet du Fort : mais le péril n'étoit pas aſſez grand pour arrêter les Troupês : il y eut une aſſez groſſe eſcarmouche entre les plus avancez des François, & les ennemis ſur les bords de la riviere à l'endroit du gué, où les Allemans avoient poſé une forte Garde.

Spaën n'eut pas plûtôt apris la marche des François, qu'il envoya des Dragons & de la Cavalerie pour ſoûtenir ce poſte. Quelque tems après il y vint luy-même avec de l'Infanterie & du canon. Ce renfort anima les Brandebourgeois, & leur feu devint aſſez grand pour faire croire, qu'ils s'opiniâtreroient à défendre le paſſage. Le Maréchal de ſon côté avoit pouſſé des Dragons & des Grenadiers ſur le bord de l'eau, & il les fit ſoutenir de près par ſes Eſcadrons; ceux-ci faiſoient ſouvent mine de s'ébranler pour entrer dans le gué : de ſorte que les Troupes des deux Partis, n'étant alors ſeparées que de la largeur de la riviere, l'occaſion devint aſſez perilleuſe.

Les choſes étoient en cet état, quand

1679. les premiers Escadrons de la seconde ligne commençant à paroître dans la plaine au-delà de la riviere, les Allemans parurent embarassés, comme des gens qui craignoient d'être envelopez. Les François voulurent profiter de leurs inquiétudes, & leur Général prenant ce tems pour faire entrer dans l'eau les Escadrons qui en étoient les plus proches, les ennemis acheverent de s'épouvanter. On vit alors cesser le feu de leur canon & diminuer celui de leur Infanterie. Les François passoient cependant en foule, & St. Ruth avec son Détachement ayant enfin gagné le bord qu'occupoient les Allemans, chargea tout ce qui se mit en état de deffense, & jetta les ennemis dans un si grand désordre, qu'ils ne songerent plus qu'à fuïr.

Ceux qui se retiroient le long de la riviere furent suivis par le Maréchal, qui sans perdre le tems à chercher le gué s'étoit jetté à la nage avec le Comte de Roye, le Marquis de Joyeuse, & la plus grande partie des Troupes. Ceux qui fuyoient par la plaine poussez par la Cavalerie, & par les Dragons qu'on avoit débandés

après eux, ne ſçachant où ſe retirer, 1679.
quelques-uns allerent tomber dans les Eſcadrons de la ſeconde ligne, pendant que Roſe Maréchal de Camp qui prenoit à droite avec d'autres Troupes, pourſuivoit ceux qui cherchoient à ſe ſauver dans les bois : ainſi la déroute des Allemans fut complette, & l'avantage des François ne leur fut plus diſputé.

Il n'y eut qu'une partie du Détachement de Roſe à la pourſuite des fuyards, le Comte de Choiſeul & plus de la moitié de la Cavalerie avoit ordre de ne point paſſer; parce que les ennemis, étant maîtres du pont de Minden, auroient pû revenir ſur les Troupes qui demeuroient de l'autre côté, ſi elles euſſent été en petit nombre.

Trois ou quatre cens hommes d'Infanterie, que les Allemans avoient au paſſage, y furent tuez ou pris ; le reſte des Dragons de Holſthein, qui s'étoient ſauvez de la premiere action, y fut défait avec ceux de leur Cavalerie qui voulurent combattre. Le Marquis de Crequy entra des premiers dans l'eau. Le Marquis de Bellefonds y vit les En-

1678. nemis pour la premiere fois, de même que les Comtes de Roussi & de Marton enfans du Comte de Roye, & le jeune Chamarante.

A l'égard du Château, dès que l'Infanterie du Marquis d'Uxelles fut arrivée d'Housberg, il le fit attaquer: mais si brusquement, qu'en moins d'une heure il fut forcé, malgré la résistance de ceux qui le défendoient au nombre de cent quatre-vingt hommes, commandez par un Lieutenant Colonel, & quelques Officiers qui demeurerent prisonniers.

Quant à ceux qui périrent dans cette occasion, il eût été difficile de les compter; parce qu'on ne combatit en aucun endroit de pied ferme, & l'on ne trouva que cinquante ou soixante morts sur le bord du passage. Les Officiers des ennemis, qu'on y fit prisonniers, faisoient monter leur perte à sept ou huit cens hommes. Les François en furent quittes à beaucoup moins. Le Marquis de Lauriere fut le seul qui se perdit en passant la riviere, son cheval étant épouvanté dans l'eau, ou s'étant trouvé mauvais nageur. A l'attaque du Château il

y eut cinq ou ſix Officiers tuez ou bleſſez, & trente-cinq ou quarante Soldats. 1679.

C'eſt ainſi que ſe termina cette action. Les François ſe retirerent dès le même jour dans leur Camp, & l'on ne parla plus que de paix: car l'Electeur de Brandebourg reconnoiſſant enfin, que c'étoit aller contre le torrent, que de tenter de ſoutenir ſeul le fort des armes du Roy, envoya ſes ordres à Spaën pour ceſſer tous actes d'hoſtilité, & le Maréchal de Crequy eut le même avis des Ambaſſadeurs François à Nimegue. On ne douta plus qu'on n'eût trouvé les temperammens neceſſaires à pacifier le reſte de ces diviſions, & que l'Europe ne joüit bien tôt du repos, que le Roy vouloit luy donner.

Les François, pour attendre plus commodément l'iſſuë de toutes ces négociations, allerent quelques jours après dans le Pays de Minden, d'où ſeize Eſcadrons & trois Regimens de Dragons paſſerent dans celui d'Oldembourg ſous les ordres du Marquis de Joyeuſe. Il étoit bien juſte que le

1679. Roi de Dannemark, à qui cette Province appartient, n'ayant pas été des moins ardens à envahir la Suede, ressentit au moins une partie de la vengeance, qui tomboit sur les ennemis de ce Royaume. Comme cette expédition se termina sans action de guerre, j'en laisserai le détail à ceux, qui voudront écrire ce qui arriva après la conclusion de la paix.

Vers la fin du mois de Juillet il fut arrêté que les François repasseroient le Rhin, & dès les premiers jours d'Août ils se mirent en marche pour exécuter cet ordre. Ils ne laisserent au delà du Rhin que les Troupes necessaires à la garde des places de sureté, en attendant que la Suede fût contente : ce qui ne put être consommé que huit ou dix mois après. Ce retardement engagea le Roy à se reserver des postes propres à faire repasser ses Troupes au centre d'Allemagne jusqu'à l'entiere satisfaction de ses Alliez, dont les interêts lui étoient aussi chers que ceux de ses propres sujets.

La fin de cette expedition fut à peu près le commencement de la paix générale, & si les François firent encore quelques

mouvemens

mouvemens pendant le reste de la campagne, ce ne fut que pour se retirer, ou pour débarrasser les Frontieres de je ne sçai de combien de Châteaux qui les avoient inquiétez. Je mets dans ce nombre, ceux de Biche & de Hambourg, dont le Duc de Lorraine s'étoit si long-tems servi pour troubler la tranquilité de ses voisins. Le Maréchal d'Humieres qui commandoit alors en Alsace, prit l'une & l'autre de ces places avant que de revenir en France, & depuis on n'entendit plus parler que d'alliance & de reconciliations. 1679.

J'acheve ces mémoires par la fin des affaires qui m'en ont fourni le sujet, ils ne sont écrits que pour moi, & pour me rapeller le souvenir de ce qui se passa de plus considerable pendant les sept ou huit années que durerent ces grandes émotions. Si par hazard ils tomboient en d'autres mains, je prie ceux qui les liront de n'y chercher ni la beauté des pensées, ni la force des expressions; je parle en homme de guerre, & cette profession ne m'a pas laissé le loisir de devenir sçavant: mais si j'écris sans art & sans

679. méthode, je raporte au moins toujours la verité, & je n'entre presque dans aucun détail dont je n'aye été le témoin. Si les historiens jugent qu'il y ait ici quelque chose digne d'être mis dans leurs ouvrages, ils peuvent s'assurer qu'ils trouveront dans tous mes récits, & de l'exactitude & de la fidélité.

RELATION
DE LA BATAILLE
DE SENEF
en 1674.

Par M. LE PRINCE DE CONDE'.

Du Camp de Piton en Haynaut, le 12 Août 1674.

V 2

RELATION
DE LA BATAILE DE SENEF en 1674.

Par M. LE PRINCE DE CONDÉ.

Du Camp de Piton en Haynaut, le 12 Août 1674.

LE 9 de ce mois les Ennemis vinrent camper leur gauche à Arquene, & leur droite au Bois de Busserre, laissant le Village de Senef devant eux & Felvie derriere; ils y demeurerent le 10 & le 11, ils en partirent deux heures devant le jour, prenant leur gauche sur Haisne St. Pierre & Haisne St. Paul. Leur Armée marchoit sur trois colonnes, dont celle qui étoit à la gauche couvrant leur marche, passoit par le Château de Busserre, tirant sur

le Fay, & montant la hauteur d'Haisne St. Pierre où les ennemis se mettoient en bataille en arrivant.

La colonne du milieu passoit par le bois de Busserre & marchoit entre le Château & le Village du Fay qu'elle laissoit à gauche, & la Haye du Roux qu'elle laissoit à droite.

Leur Bagage & leur Artillerie qui formoit la troisiéme colonne, passoit par le Moulin Familiareux avec cinq Escadrons d'arriere-garde. Il y avoit un Corps commandé par M. de Vaudemont qui devoit couvrir toute leur marche, demeurer en Bataille pendant que l'Armée défileroit, & faire après l'arriere-garde des Troupes. Ce Corps composé de toute la Cavalerie d'Espagne, & d'une partie de celle d'Hollande & de l'Empereur, pouvoit faire six milleChevaux. Il y avoit aussi trois Bataillons d'Hollandois, & des Dragons d'Espagne, & en attendant que toute l'Armée eût défilé, M. de Vaudemont l'avoit posté à la tête du Village de Senef.

Dès que je fus averti de la marche des Ennemis, j'allai à notre Garde avec mon fils. Messieurs de Navail-

les, Luxembourg, Rochefort & Fourilles; & nous étant avancez ſur une hauteur où j'avois un parti, je vis toute cette diſpoſition, je crus que l'on pouvoit entreprendre quelque choſe, & en même tems je fis paſſer le Piton aux Bataillons de Navarre, de la Reyne & de la Fere, & à la Brigade de Tilladet que j'avois fait camper auprès d'un gué qui eſt au-deſſous de Goüi, pour ſoutenir la Garde que j'avois avancée en un poſte, d'où l'on pouvoit découvrir le Camp des Ennemis. Je fis auſſi paſſer un Bataillon de Fuzilliers, quatre petites piéces de canon, les Gardes du Corps, Gendarmes & Chevaux-Legers de la Garde, les Cuiraſſiers, & le Corps de reſerve qui étoit campé auprès de Goüi ſur le ruiſſeau de Treſigny; je les poſtai dans un fonds auprès du Château de Vanderbec, où les Ennemis ne les pouvoient pas voir, & j'envoyai ordre au reſte de l'Armée de prendre les armes, & de marcher ſur la hauteur au-delà du lieu où j'avois fait paſſer le Piton aux Troupes dont je viens de parler. Cependant voulant bien reconnoître toute la marche des

Ennemis, j'envoyai Mr. de Choiseul à une hauteur sur ma gauche à une petite Chapelle nommée Nôtre-Dame des Sept Douleurs, d'où on pouvoit voir la tête de leur marche, & je le chargeai de m'avertir incessamment de tous les mouvemens qu'il leur verroit faire. Je priai M. de Navailles de demeurer au poste où j'étois venu d'abord, & j'allai sur la droite, pour tâcher de reconnoître jusqu'où s'étendoit leur arriere-garde. Messieurs de Luxembourg & Fourilles s'avancerent fort avant avec cent chevaux, & gagnerent une hauteur nommée Rénisarte, d'où ayant découvert ce que je souhaitois, & me l'étant venu dire, j'y allai au galop avec mon fils & M. de Rochefort: nous crûmes tous par la dispositon où nous vîmes les Ennemis, que l'on pouvoit les attaquer. Je revins au poste où j'avois laissé M. de Navailles, & l'attaque fut résoluë.

Les Ennemis occupoient avec des Dragons, deux hauteurs entre leur arriere-garde & celle où nous étions, dont elle étoit séparée par un grand valon, au bas duquel étoit un petit

marais, qui faisoit que l'on ne pouvoit passer que par deux chemins.

Le Prince d'Orange & quelques-uns de leurs Généraux observoient ce que nous faisions, de la hauteur qu'ils occupoient, comme nous observions les mouvemens de celle où nous étions. Je fis avancer les Dragons sous la conduite de M. de Rane & du Chevalier de Tilladet, qui chasserent les Ennemis de ces hauteurs, où je fis aussi-tôt marcher les Régimens de Navarre, de la Reine & la Fere, M. de Montal & M. de Moucy à leur tête. Les Dragons des Ennemis, & les trois Bataillons s'étant retirés dans le Village de Senef, se posterent dans une Eglise, dans un Château, dans des maisons, & dans des hayes : je les fis attaquer par des Dragons, & par l'Infanterie, ce qui fut fait avec tant de vigueur, que les Ennemis furent bien-tôt forcés & quasi tous tuez ou pris. Mr. de Montal y eut une jambe cassée. Jusques-là Messieurs de Navailles, Luxembourg, Rochefort & Fourilles étoient avec mon fils & avec moy. J'envoyai Mr. de Fourilles avec la Cavalerie de l'aîle gauche passer un défilé sur ma droite,

pour charger la Cavalerie des Ennemis qui étoient en Bataille derriere celui de Senef, où il falloit que nous passassions sur un pont. Nous marchâmes à la tête des Gardes du Corps, & dès que les Ennemis virent deux Escadrons passés, toute la Cavalerie d'Espagne vint à nous : mais la plaine étant étroite, ils ne pouvoient pas occuper un grand fond. M. de Rochefort les chargea fort vigoureusement, il y fut blessé, & rompit les premiers qui vinrent à luy, & donna du tems à deux autres Escadrons de passer. Nous enfonçâmes les Ennemis, ils furent poussés jusqu'à un autre grand défilé, derriere lequel ils avoient des Troupes en Bataille. Rien n'a jamais été plus vigoureux que ce que firent les Gardes du Corps; M. de Chazeron étoit à la tête de cette charge, commandant comme Brigadier, & d'Officiers Généraux, mon fils & Mr. de Navailles, de Luxembourg & de Konismark qui y fut blessé.

Nous trouvâmes les ennemis postez sur une hauteur au-delà du défilé qu'ils occupoient par trois Batail-

lons, ſoutenus par un grand corps de Cavalerie ; & je commençai à faire garnir les hayes par notre Infanterie, pour les attaquer enſuite. Quand M. de Fourilles arriva du lieu où je l'avois envoyé, & où il avoit battu quelques Eſcadrons des Ennemis qu'il avoit trouvés ; il ſe mit à la tête des deux premiers Eſcadrons des Gardes du Corps, paſſa le défilé & chargea avec beaucoup de vigueur les Bataillons des Ennemis qu'il rompit ; mais leur Cavalerie étant venuë à lui aſſez vigoureuſement, il y fut bleſſé, & ſes Eſcadrons renverſez. Cette charge fut très-belle, & l'on ne peut mieux faire que firent M. de Fourilles, & les deux Eſcadrons des Gardes du Corps, leſquels ayant donné le tems de paſſer avec le reſte des Gardes & la Gendarmerie, on battit les Ennemis, & on les pouſſa dans une grande plaine juſqu'à un troiſiéme poſte, où nous trouvâmes un aſſez grand corps de Cavalerie & d'Infanterie en bataille ſur une hauteur fort avantageuſe, ayant leur aîle droite couverte d'un bois, & devant eux, & à leur gauche des brouſſailles

& des hayes assez épaisses où on ne pouvoit passer qu'en défilant. Nous nous mîmes en bataille de notre côté dans la plaine qui étoit au dessous, en attendant que notre Infanterie nous donnât moyen de les attaquer: Mon Fils, M. de Navailles & moi demeurâmes à la droite, & M. de Luxembourg prit la gauche. Cependant on ne faisoit qu'escarmoucher quand M. le Comte de Sault, le Marquis de Villeroi, Moucy, & Rane, arrivérent avec les Dragons, Navarre, la Reine, la Fere, & un Bataillon de Fusilliers; nous marchâmes tous à la charge. M. le Comte de Sault par la droite, & M. le Marquis de Villeroi sur la gauche, attaquérent si vigoureusement l'Infanterie qu'ils la défirent entiérement: nous passâmes en même-tems avec la Cavalerie, rompîmes celle des Ennemis & la poussâmes jusqu'à un autre défilé où nous trouvâmes trois bataillons des Ennemis, dont deux l'avoient passé, & marchoient pour soutenir le poste que nous venions de forcer. Le troisiéme n'étant pas si avant, & nous voyant avancer, borda une haye pour

faire leur décharge ſur ceux qui attaqueroient ces deux autres Bataillons ; je fus charger le premier, & marchant au ſecond, mon Fils qui ſe trouva ſur ma droite ayant remarqué le mouvement du troiſiéme, & voyant que ſon feu nous pouvoit incommoder, les fit attaquer par quelques pelotons des nôtres qui étoient venus à toutes jambes ; & dans ce même-tems, il marcha avec un Eſcadron des Gardes qui prit en flanc les Bataillons qui étoient dans la Plaine, & tous les trois furent abſolument battus & preſque tous tués ; le Regiment des Gardes du Prince d'Orange en étoit un. Là nous nous rendîmes maîtres du bagage des Hollandois, de leurs munitions, de leurs pontons, & de l'argent qu'ils menoient pour payer leurs Troupes & plus. Rien ne reſiſta juſqu'au village du Fay où nous trouvâmes aſſez de réſiſtance pour donner le tems à une grande partie de l'armée de l'Empereur d'y revenir, & à ceux que nous avions défaits de ſe rallier au reſte des troupes de l'armée d'Hollande qui n'avoit pas combattu. Ce poſte étoit très-avantageux

pour eux, parce qu'à ce Village, il y a un Château, une Eglise, & quantité d'oublonieres enfermées par de grosses hayes. A la gauche du Village est un marais & des hayes fort difficiles à passer, & derriere c'est une hauteur où les Ennemis étoient en bataille dans une assez belle plaine, ayant de l'Infanterie dans le Village & dans toutes les hayes. Nous ne pouvions nous étendre sur la droite sans passer au travers d'un bois qui étoit fort difficile : je priai M. de Luxembourg d'aller reconnoître comme ce poste étoit de ce côté-là, & nous nous attachâmes mon Fils & moi à l'attaque du Village, d'où je voulois chasser les Ennemis. Lamothe Brigadier attaqua par la gauche du côté du Marais, avec le Regiment d'Anguien, Condé, Conty & Auvergne, qui y firent très-bien, & lui avec beaucoup de vigueur & de capacité; à la main droite, le Régiment des Gardes Françoises donna, qui y a très-bien fait; ils étoient commandés par M. de Rubantel, & ils ont perdu dans le combat Messieurs de Razilly, Cernon, Lusance, S. Seyne

qui ont été tués, & Montigny, Balançon, & Croissi, ont été blessez; les Gardes Suisses attaquerent par le même endroit & au milieu le Regiment du Roi, celui des Vaisseaux, Navarre, & la Reine, qui ont très-bien fait, & ceux qui les commandent témoignoient beaucoup de vigueur; Messieurs de Mouci & d'Albret y ont été legerement blessez; les Régimens de Stoup, Herlac, Fiffre & Salis donnerent aussi, & les Colonels y firent bien de leur personne. M. de Gaste fut blessé fort dangereusement, & M. de Soubise le fut aussi dans ce tems-là, en allant charger un Bataillon des Ennemis, tous les deux faisant bien. Le combat fut des plus rudes qu'on puisse voir, il dura cinq heures, les ennemis rafraîchissant par le derriere leurs Bataillons. M. de Lamothe les chassa du poste qu'ils attaquoient; & à l'attaque de la droite, ayant trois piéces de Canon qui battoient dans le Village, on s'en rendit aussi le maître. Je laissai les trois Bataillons des Gardes, Condé, Anguien, Conty, Auvergne, & Rambure, & les trois du

Roi pour maintenir ce poſte, & je priai M. de Navailles de demeurer ſur la gauche pour attaquer les Ennemis par un endroit que j'avois reconnu, pendant que je les attaquerois par la droite, & je laiſſai avec lui M. de Koniſmark. Cependant M. de Luxembourg ayant paſſé avec quelques Eſcadrons des Gardes du Corps ſur la droite; & ayant vû la Cavalerie des Ennemis, il les pouſſa juſqu'à leur bagage, où il trouva un Bataillon qui ne fit pas de réſiſtance & qu'il tailla en piéces. Le Marquis de Villeroy s'y vint joindre à la tête de deux autres Eſcadrons des Gardes du Corps avec leſquels il venoit de défaire deux autres Bataillons des Ennemis, & les pouſſant ſur le chemin de Bruxelles où ils voyoient fuir les Ennemis, ils défirent le Regiment de Faris. Après cette charge, étant revenus au Village, M. de Luxembourg voulut prendre par les flancs, les Troupes qu'il entendoit faire un grand feu du côté de mon attaque, il ſe trouva dans un bois à main droite du Village où étoit une grande partie de l'Infanterie des Ennemis, qu'il ne put enfoncer par

la

la maniere dont elle étoit postée, & le peu qu'il en avoit ; mais il se fit jour avec un seul Bataillon de Picardie, pour entrer dans la plaine où il fut joint par les Cuirassiers, & trois Escadrons des Gardes du Corps. On ne peut combattre plus vigoureusement qu'il y a fait, ni essuyer un plus grand feu. Ayant reçu avis de l'état où il étoit, je laissai à M. de Navailles la Cavalerie de notre aîle droite, & les Regimens d'Infanterie des Vaisseaux, la Reine, Navarre, Auvergne, Stoup, Herlac, Salis & Fiffre, & j'allai avec mon Fils passer les bois du côté que M. de Luxembourg m'avoit mandé qu'il étoit. Je me mis en bataille dans une plaine assez étroite qui avoit sur sa gauche le Village où s'étoit fait le grand combat d'Infanterie, & à sa droite, un grand bois ; on plaça Picardie, & les Dragons dans les bois.

Les Ennemis nous attendirent sur le bord d'une ravine qui se peut passer, mais avec un peu de peine ; ils avoient une grande partie de leur Infanterie dans le bois & au Village,

leur Cavalerie la ſoutenoit, & quatre piéces de canon auſſi à leur tête, nous incommodoient aſſez : comme je me diſpoſois à les attaquer, Mr. le Marquis de Villeroy qui a très-bien fait dans toute l'action, reçut au pied un coup de mouſquet, & dans ce moment je fus averti que les Ennemis paſſoient derriere le bois ſur ma droite, cela m'obligea de prier M. de Luxembourg de s'y aller oppoſer, ce qu'il fit avec M. de Choiſeül, & cinq Eſcadrons de la Gendarmerie commandés par M. de la Trouſſe, avec leſquels il tint en reſpect ce Corps de laCavalerie Ennemie qui noûs vouloit couper. Cependant ayant avec moi d'Officiers Généraux mon fils & le Comte de Sault, nous commançâmes l'attaque par le Régiment de Picardie, & les Dragons que j'envoiai attaquer l'Infanterie Ennemie qui étoit au bois. Pluſieurs de leurs Eſcadrons paſſerent la ravine pour venir à nous, nous les batîmes à la premiere charge; mais leur étant venu des Troupes fraîches ils pouſſerent un peu les nôtres: M. de Caluo alla à eux,

& fit une très-belle charge avec son Régiment, le Mestre de Camp Général, celui de Muret qui y fut tué & les Cuirassiers : il les rompit, passa la ravine, & nous nous rendîmes maîtres du canon, & je crois que dans ce tems toute l'Armée des Ennemis auroit couru risque d'être défaite si j'eusse pû occuper la ravine sur la gauche avec de l'Infanterie; mais les Gardes-Suisses au lieu d'y marcher se jetterent dans des hayes, & donnerent le tems à l'Infanterie des Ennemis de revenir & de l'occuper. M. de Renel fut blessé d'un assez grand coup, faisant fort bien son devoir; les Regimens de Nonan, Carcadeau & Varennes le soutenoient, qui firent fort bien, & les Colonels qui étoient à leur tête. Dans ce mêms tems M. de Navailles qui avoit devant lui les Ennemis postés sur une hauteur, résolut d'aller à eux par deux passages. A la faveur du feu de son Infanterie qui étoit maîtresse du défilé, il passa par la droite à la tête d'un Escadron des Gardes du Corps, & donna ordre à M. de Konismark de passer par

la gauche avec la Cavalerie Legére. Il porta le Régiment des Vaisseaux & celui des Fuseliers derriere un rideau, avec ordre de faire feu sur les Escadrons des Ennemis qu'il crut qui viendroient charger; ce qu'ils firent avec cinq Escadrons. Dans le tems qu'il formoit ces deux premiers, deux marchoient pour le charger en tête, trois en flanc. Le feu de son Infanterie que M. de Lamothe fit faire de fort près & fort-à propos, incommoda les Ennemis. Mr. de Navailles exposa un des Régimens à ceux qui venoient dans son flanc, & avec l'autre il attendoit la charge de ceux qui venoient par sa tête, & renversa les cinq Escadrons; mais comme il les poussoit, il en trouva sept autres des Ennemis qui le repousserent. Dans ce tems les Gendarmes & les Chevaux-Legers du Roi qui avoient passé le défilé, marcherent soutenus par mes Gardes, & deux Escadrons de Cavalerie, à la tête desquels étoient M. de Konismark & M. de Tilladet. Nos Troupes firent extrémément bien; M. de Navailles

les mena à la charge, & elles battirent les Ennemis avec beaucoup de vigueur, les poufferent jufqu'à une grande haye où ils avoient deux Bataillons poftés. M. de Moucy arriva alors avec le Regiment des Vaiffeaux, & des gens détachés du Regiment de la Reine & de celui des Fufeliers, & attaqua deux Bataillons des Ennemis qui étoient poftés dans un pré fermé d'une bonne haye, où ils furent tous tués ou pris. M. de Navailles voulut faire attaquer l'Infanterie des Ennemis qui étoit poftée plus avant, par des Suiffes qu'amena M. de Tracy (qui a très-bien fait dans l'action); mais quoiqu'ils purent faire, les Suiffes n'avancerent pas: M. de la Cardonniere arriva fort à propos dans ce tems avec Paulmy, Chevrieres, Gounay & Anguien, parce que les Ennemis s'étoient réalliés, & qu'il leur étoit venu des Efcadrons frais qui furent chargés, & rompus par ces Troupes, où M. de Chevrieres fut tué, & M. de Paulmy eut le bras caffé, faifant très-bien, & M. de Gournay auffi. M. le Marquis de Ragny y fut bleffé, jufques-là il ne

m'avoit pas quitté, & je l'ay vû témoigner bien du cœur aussi-bien que M. de Tallard & M. de Schomberg. Je leur avois permis de me suivre, parceque leurs Escadrons n'étoient pas en lieu où ils pussent combattre. M. de Givry des Dragons, Maisonville, & M. le Marquis de Livourne qui ont été volontaires, ont aussi très-bien fait dans toute l'action; ce dernier a été blessé de trois coups: j'ay aussi bien sujet d'être content de M. deLongueval, du Chevalier de la Saille qui a été très blessé, & de toutes les personnes qui servoient près de moi. Cependant du côté que j'étois après la charge de M. de Caluo, nous ne chargeâmes plus les Ennemis, n'étant pas en état de le faire par la quantité des Troupes qu'ils avoient, & par l'avantage du poste qu'ils occupoient; sans avoir de l'Infanterie fraîche que j'attendois du détachement de M. de Luxembourg que Messieurs de Montauban & Magaloty nous amenoient. Nous demeurâmes en bataille devant les Ennemis très-long-tems sous un assez grand feu de leur Mousqueterie

& de leur Canon. Je crus que l'on pourroit recommencer l'affaire quand ces Troupes seroient venuës ; mais les Ennemis étant très-bien postez , & nous fort mal , par la nature du lieu que l'on ne pouvoit rectifier , n'ayant point entre nous de communication pour nous soutenir , comme les Ennemis en avoient , le poste étant joint à leur Camp , nôtre Infanterie étant fort fatiguée d'avoir couru tout le long du jour , ce qu'elle fit très bien , arrivant quasi toûjours aussi-tôt que les Escadrons qui poussoient les Ennemis , & par-dessus tous nos Escadrons & nos Bataillons , étant extrêmement affoiblis par les pillars qui étoient allez au bagage , je ne jugeai pas à propos de pousser la chose plus avant; je me postai derriere le Village. Les Ennemis se retirérent à Haisne S. Pierre & à Haisne S. Paul , & nous revînmes à notre Camp.

Nous leur avons pris trois mille cinq cens prisonniers , & ils ont eu plus de 3000. hommes de tués sur la place , sans ceux qui se sont retirez & qui ont été mis hors de combat. Le

Comte de Valdeck Feldt Maréchal a été blessé, le Marquis d'Assantar Mestre de Camp Général de l'Armée d'Espagne pris & est mort, le Prince Charles blessé, le Prince Pio, le Marquis de Grana, le Prince de Birkenfeldt, Langrac tué, Douglas, le Colonel Ouverkerk blessés, le Colonel Villomer tué, le Prince de Salin pris, le Duc d'Holstein pris & blessé, le Prince de Nassau pris & blessé, le Comte de Merode pris & blessé, le Comte de Zolms Colonel du Regiment des Gardes du Prince d'Orange pris, le Colonel Cachepain & le Colonel Stekem pris & blessez, le Colonel Kamer pris, son Lieutenant Colonel, & dix Capitaines de son Regiment pris; Alox, Lieutenant Général de l'Armée de Frise, blessé, le Comte de la Riviere pris & blessé, le Colonel de Valkembourg commandant le Regiment de la Marine, & onze Capitaines dudit Regiment pris, & plus de deux cens Officiers Subalternes: nous avons plus de 107. Drapeaux, Timbales ou Etendarts des Ennemis, deux piéces de Canon, deux Mor-

tiers,

tiers, un Petard ; on a brûlé quarante Pontons, & pillé plus de trois mille chariots ou charettes, une partie menés dans le Camp, & le reste brûlé ; les Officiers prisonniers disent qu'on leur a pris plus de cinq cens mille écus d'argent monnoyé destiné pour la paye des Soldats d'Hollande. Tout ceci n'a pas pû être fait sans que nous ayons aussi perdu du monde de notre côté ; & comme nos Officiers ont extrêmement bien fait, il y en a eu assez de blessés & de tués, & point de prisonniers. Toute la Gendarmerie commandée par Messieurs de Chazeron & de la Trousse a très-bien fait, & les Officiers ont témoigné beaucoup de vigueur ; les Gardes du Corps sur-tout, se sont extrêmement signalés ; je ne puis dire qui d'entr'eux a mieux fait, étant content de tous autant que l'on peut l'être. Messieurs de Ramecourt, Saint Estruc ont été blessés, le Brun & Dembly tués, Messieurs de Sevigny & Villars ont aussi bien fait, & ont été blessés en faisant bien leur devoir, aussi-bien que Messieurs d'Iliers &

Laſſée qui ont été bleſſés, Meſſieurs Bourbonne & Chavallon ont été tués, Meſſieurs de Renel & Courcelles ont été auſſi bleſſés, M. de Noirmouſthier volontaire, tué.

CAMPAGNE
DE MONSIEUR
DE TURENNE,
Commandant les Armées du Roy en Alſace, l'an 1674.

CAMPAGNE

DE M. DE TURENNE, Commandant les Armées du Roy en Alſace, l'an 1674.

VOUS ſçavez mieux que moi le deſſein qu'eut Sa Majeſté dès le commencement d'Avril de cette année, de conquérir la Franche-Comté, & de joindre à la France cette grande Province qui la bornoit de ce côté-là. Vous ignorez encore moins de quelle conſéquence il étoit à la Maiſon d'Autriche de s'y oppoſer, & les meſures qu'elle prit avec les Princes d'Allemagne, pour empêcher les progrès du Roi. Il eſt

venu ſans doute à votre connoiſſance, que le Duc Charles de Lorraine s'étoit engagé de ſecourir cette Province, & que ſe propoſant de paſſer le Rhin à Rheinfeldt avec ſes Troupes, une partie de celles de l'Empereur & celles de l'Electeur Palatin, pour pénétrer enſuite dans la Comté, & y traverſer les deſſeins de Sa Majeſté, ce Prince avoit aſſemblé toutes ces Troupes dès le commencement d'Avril.

On eut avis qu'il marchoit du bas Palatinat vers le haut Rhin : ce fut pour s'oppoſer à ce paſſage que M. de Turenne eut ordre du Roi de ſe rendre promptement en Alſace, où ayant raſſemblé ce qu'il y trouva de Troupes en état de marcher, il s'avança du côté de Bâle, ayant détaché devant lui quelques jours auparavant M. le Comte de Roye avec ſix cens Chevaux. Notre petite Armée, quoique très-inférieure aux Ennemis, s'aprocha de Bâle pour leur diſputer l'entrée de la Franche-Comté ; mais comme les Allemands ont toujours craint un ſi redoutable Général, & que ſa grande expérience les a fait

ſouvent trembler, ils n'oſerent après de vaines tentatives entreprendre de paſſer le Rhin, ne pouvant ſe commettre en deçà ſans combattre. Ils ſe contenterent de demeurer de l'autre côté, quoique très-inutilement, juſqu'à ce que le Roi fût paiſible poſſeſſeur de la Comté, par la vigueur de ſes Troupes invincibles, & plus encore par la grandeur de ſon courage qui le rend toujours maître de ſes projets & de ſes entrepriſes.

Pendant le ſéjour que M. de Turenne fit aux environs de Bâle, il ordonna que le reſte des Troupes qui devoient compoſer ſon Armée, s'aſſemblât aux environs de Haguenau; & jugeant qu'il n'y avoit plus rien à faire du côté des Suiſſes après la conquête de la Comté, ce Général alla rejoindre avec ſa petite Armée, les Troupes qui s'aſſembloient vers Haguenau, auſquelles il donna rendez-vous à Saverne, où l'on les diſperſa dans des quartiers juſqu'à ce que la ſaiſon fût plus avancée & plus favorable pour marcher en Campagne. M. de Turenne employa ce tems de rafraîchiſſement, à fortifier Saverne

& à relever une espece de Citadelle qui avoit été démolie au Traité de Paix de Munster ; la Cavalerie fut employée à faire & porter des fascines, l'Infanterie à remuer la terre, & en dix ou douze jours de travail, on mit en état de défense cette place, qui donne une favorable entrée dans la Lorraine par l'Alsace.

Ce fut-là que M. de Turenne eut avis que le Duc de Lorraine ennuyé de regarder le Rhin du côté de Brisgau, sans en avoir osé tenter le passage, remenoit les Troupes qui étoient sous son Commandement vers le bas Palatinat. C'en fut assés pour donner envie à notre Général de l'aller chercher, de le suivre, le Rhin entre deux, jusqu'à Philisbourg où il faisoit état de passer cette Riviere pour aller aux Ennemis, s'il trouvoit lieu de leur donner quelque échec.

M. de Turenne choisit de toutes ses Troupes ce qu'il y avoit de plus en état de faire une longue marche, & ayant fait un détachement de sept à huit mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, il partit d'Ochfeld le 2. Juin au matin avec sa Cavale-

rie, & fit ſuivre ſon Infanterie avec la plus grande diligence qu'il fût poſſible. La Cavalerie arriva le troiſiéme jour au Pont de Philisbourg, qui n'étoit pas encore achevé. Il fut en état le quatriéme au matin. Le détachement paſſa la Riviere le même jour avec M. de Turenne, qui alla loger deux lieuës au-delà. L'Infanterie qui ſuivoit, le joignit le lendemain près de Viſloek dans le bas Palatinat. On ne ſçavoit encore aucunes nouvelles des Ennemis, & les Partis qu'on avoit détachés pour en aprendre, n'en avoient raporté que de peu certaines; mais M. de Turenne connoiſſant par la route qu'ils prenoient, qu'ils n'avoient qu'un ſeul chemin de retraite, & qu'il falloit pour gagner le Neker, partant du Briſgau, qu'ils s'acoſtaſſent de Hailbron, réſolut de leur aller couper le paſſage. L'Armée jointe, comme je l'ai marqué, marcha le lendemain en bataille, comme le Pays & le terrain fort rude le permettoient, c'eſt à dire ſur une colomne; les bagages, en très-petit nombre, à la queuë de chaque Regiment. On a-

voit fait environ deux lieuës de chemin, lorsque l'on vint avertir notre Général que les Ennemis paroissoient. On remarqua, ce qui lui est ordinaire en pareille occasion, une gayeté sur le visage & une modeste ardeur de combattre que l'on ne sçavoit exprimer : il fit doubler le pas à ses Troupes jusques au ruisseau, qu'il falloit passer pour approcher de Sintzheim où étoient les Ennemis, & il fut obligé de faire altepour donner lieu aux Grenadiers qui marchoient à la tête, de faire les ponts necessaires.

Il est bon avant que d'aller plus loin, de marquer le poste des Ennemis, & la situation où ils étoient derriere la petite Ville de Sintzheim, quand nous allâmes les attaquer.

La Ville de Sintzheim, dans le bas Palatinat, est environnée de murailles à l'antique, garnies de Tours qui la flanquent. Sur le devant, de notre côté, il y avoit une riviere assez profonde pour ne la pouvoir passer que sur des ponts. Derriere cette Ville regnoit une hauteur, au-dessus de laquelle on trouvoit une assez belle plaine; c'est l'endroit que les Ennemis avoient

choisi pour leur Champ de Bataille, c'est-à-dire de leur Cavalerie, car ils avoient mis partie de leur Infanterie à l'escorte de leur bagage qui avoit pris le devant; & le reste qui étoit assez considerable, avoit été posté dans la Ville de Sintzheim, dans les hayes, dans les jardinages, & à la défense des deux ponts qui étoient sur la riviere, & sur lesquels il falloit necessairement passer pour aller à eux.

Notre Général reconnut les postes, & vit bien qu'il n'étoit pas aisé de battre des gens qui les occupoient avec tant d'avantage; mais se fiant à la vigueur de ses Troupes, sur-tout à son Infanterie dont il connoissoit la valeur, il résolut de faire attaquer la Ville de Sintzheim, & par le même moyen de se rendre Maître des deux ponts, défendus du feu de la Ville.

La chose fut exécutée selon le projet, & l'Infanterie ayant passé le premier ruisseau où j'ai marqué que l'on avoit fait alte, on fit les détachemens pour attaquer les hayes & les jardinages de la Ville qui couvroient les ponts. Les Grenadiers de tous les Régimens commencerent l'attaque, & ayant

chassé les Ennemis de ces lieux, les menerent battant jusques dans la Ville, & se rendirent maîtres des ponts.

Ce n'étoit pas fait, il falloit prendre la Ville, & manger pour ainsi dire les murailles : nos Gens firent des efforts plus qu'humains, & ayant reconnu quelques bréches où il n'y avoit que des palissades, ils y marcherent à dessein de les forcer; & les Impériaux qui défendoient la Ville, voyant qu'ils ne pouvoient plus resister à l'impétuosité des Assaillans, jetterent leurs Armes, demanderent quartier, & ouvrirent les portes de la Ville dont nous nous emparâmes.

C'étoit assurément un grand avantage d'avoir emporté cette Villette l'épée à la main, gardée par un bon nombre d'Infanterie, & soûtenuë par une Armée en Bataille derriere. Mais notre Général n'en voulant pas demeurer là, fit marcher aux Ennemis, l'accès de la hauteur où ils étoient si avantageusement postés, étoit difficile ; il falloit défiler deux à deux pour y parvenir, & pour gagner le milieu de la côte jusqu'où regnoit le défilé.

Il fallut surmonter cette difficulté.

M. de Turenne dont la grandeur des périls n'a jamais abbattu le courage, voulut pousser l'affaire jusqu'au bout: il fut lui-même reconnoître le terrain, & ayant remarqué un vieux Château qui rasoit la hauteur où les Ennemis étoient en bataille, & qu'il s'aperçut avoir été abandonné, il y fit marcher diligemment de l'Infanterie qui s'en saisit.

Il est vrai que ce coup fut la perte des Ennemis : car le Château étant contigu à la plaine, dès le moment que nous y fûmes logés & que de-là on eut fait un grand feu, ils ne purent plus venir voir ce que nous faisions, & nous laisserent le côteau libre pour y poster nos Troupes: ils firent néanmoins un effort pour chasser nos gens de ce Château; mais le Colonel qui commandoit l'attaque ayant été tué d'abord, les Officiers & les soldats n'attaquerent plus que mollement, se contenterent d'escarmoucher pendant quelque tems, & se retirerent enfin vers la derniere ligne de leur Cavalerie, pour suivre leurs bagages qui avoient défilé long-tems auparavant.

M. de Turenne ne perdit point de tems; il fit paſſer notre Infanterie à la faveur du feu de ce Château, & vingt Eſcadrons de Cavalerie, quoiqu'avec beaucoup de peine : l'on mit ce petit Corps en bataille le mieux que l'on put, l'Infanterie ſur les aîles & la Cavalerie dans le milieu. Une haye de chaque côté ſerroit la droite & la gauche, ce qui obligea d'en uſer ainſi. Mais à peine deux lignes furent-elles formées à mi-côte, avec quatre petites pieces de canon à la tête, que les Ennemis s'en aperçûrent, & n'en voulurent pas laiſſer former une troiſiéme. Ils marcherent en même tems à nous, & enfoncerent d'abord notre premiere ligne de Cavalerie, à la tête de laquelle étoit notre Général; mais la deuxiéme ayant fait ferme, & l'Infanterie des deux aîles un feu épouvantable, les Ennemis furent contraints de ſe retirer à leur Champ de Bataille. Notre premiere ligne qui s'étoit ralliée ſe redreſſa cependant, & les deux ayant avancé & laiſſé du terrain derriere elles, on en forma une troiſiéme & une quatriéme, l'eſpace ſerré des deux hayes, comme je l'ai dit,

ne nous permetttant pas de nous étendre davantage.

Les Ennemis revinrent une ſeconde fois à la charge, mais ils furent repouſſés, contraints de ſe retirer comme la premiere. Ils y revinrent encore opiniâtrement; mais nos gens après avoir eſſuyé leur feu, les chargerent ſi vigoureuſement qu'ils leur firent tourner tête, & les repouſſerent au loin avec une perte conſiderable. M. de Turenne fit enfin ceſſer la pourſuite que faiſoient les débandés, parce que le pays étoit avantageux pour leur retraite, & qu'il étoit de la derniere importance de ne rien hazarder contre des gens dans leur pays, & un tiers plus forts que nous par le nombre. Il ſe contenta de les ſuivre en bon ordre juſqu'à la nuit, & de s'emparer de leur Champ de Bataille où il campa. Il revint le lendemain au lieu du Combat, où l'on fit enterrer les morts; & voulant faire rafraîchir les Troupes qui depuis huit jours n'avoient point eu de repos, il reprit le chemin de Philisbourg, repaſſa le Rhin, & alla camper à Lochem, à une lieuë de Neuſtadt, dans le bas Pa-

latinat. Nous y séjournâmes près de trois semaines, & le reste des Troupes qui étoient restées aux environs d'Haguenau avec le canon & le gros bagage, vinrent nous joindre. Cette partie de l'Armée avoit été laissée à Haguenau pour travailler aux fortifications de cette place que l'on vouloit rétablir, comme on avoit fait Saverne.

Notre Général apprit au Camp près de Neustadt, que les Ennemis nonobstant la déroute d'Ensheim, se rassembloient sous Ladembourg, à une lieuë de Heidelberg, le Neker devant eux pour les couvrir. Il ne put souffrir une Armée qu'il avoit déja battuë, si proche de Philisbourg, bien qu'elle en fût éloignée de six heures de chemin, une Riviere entre deux. Il entreprit de la dissiper derechef, & marcha droit au Pont de Philisbourg. Il fit passer son Armée qu'il conduisit vers le Neker. Il eut avis que cette Riviere étoit lors guéable entre Ladembourg & Heidelberg, & que l'on pouvoit facilement construire un Pont pour l'Infanterie au village de Vibelling. On arriva

arriva ſur les rives du Neker vers les dix heures du matin, & les Ennemis ayant paru de l'autre côté, on ne douta point qu'ils n'en vouluſſent défendre le paſſage. Leur contenance obligea M. de Turenne de prendre toutes les précautions. Il mit quantité de Canon en batterie ſur le bord de l'eau, fit travailler au Pont; & pour en faciliter la conſtruction, fit paſſer de l'autre côté dans des bateaux, des Dragons & de l'Infanterie qui devoient border un rideau qui regnoit le long de la Riviere.

Les Ennemis feignirent de vouloir charger ces Troupes. Mais ce n'étoit pas leur deſſein; & dès ce moment, ils minuterent leur retraite qu'ils commencerent en faiſant marcher ce qui étoit vis-à-vis de Vibeling, du côté de Ladembourg. Notre Général s'en aperçut, & fit auſſi-tôt paſſer deux brigades de Cavalerie au gué.

On travailloit pendant ce tems avec ſuccès au Pont qui fut en état à l'entrée de la nuit. M. de Turenne fit paſſer les Troupes le lendemain à la pointe du jour. Il envoya reconnoître les Ennemis par Monſieur le

Comte de Roye, avec les brigades qui avoient passé le jour précédent. Ce Comte marcha droit à Ladembourg qui étoit abandonné ; il y apprit que les Ennemis s'étoient retirés la nuit en desordre par le Bergstras du côté de Francfort. Il eut ordre de les suivre ; mais comme ils avoient plus de six heures d'avance, il atteignit seulement leur arriere-garde vers Laudembach. Il la trouva en bataille dans une plaine, couverte d'un défilé, & supérieure de beaucoup à ce qu'il avoit avec lui ; de sorte qu'il ne la put attaquer : il se passa seulement quelques escarmouches où peu de gens furent tués de part & d'autre.

Toute l'Armée suivoit M. le Comte de Roye avec la derniere diligence, & vint camper le même soir près de Laudembach. Le Comte suivit toujours les Ennemis jusques vers Darmstat ; mais ne les ayant pu rejoindre, parce qu'ils avoient pris plusieurs routes dans la grande forêt, entre Darmstat & le Mein, & par ce moyen fait une extrême diligence, Monsieur de Turenne qui étoit demeuré

près de Laudembach, lui envoya ordre de se retirer. L'Armée en fit de même, & ayant retrogradé à Grossassen, à deux lieuës de Hildelberg, on y assit le Camp. Cependant les Ennemis passoient le Mein en desordre près de Francfort, les Magistrats ne leur ayant voulu accorder le passage du Pont que pour leurs bagages. Notre Armée séjourna près de six semaines à Grossassen, où elle consomma tous les fourages & les grains des environs de Manheim, principale forteresse de l'Electeur Palatin, & de Heidelberg sa Capitale.

Mais enfin, ayant apris que les Ennemis se fortifioient tous les jours au-delà du Mein près de Mayence; que les Troupes des Cercles de l'Empire y arrivoient incessamment; que le Duc de Bournonville les avoit joint avec un grand détachement de l'Armée Imperiale que le Comte de Souches commandoit en Flandres, & que passant à Mayence, comme ils firent peu après, ils pourroient se poster au bout du Pont de Philisbourg, s'en saisir, ou obliger

à le rompre & couper la retraite à notre Armée de ce côté-là ; M. de Turenne résolut de les prévenir, & repassant le Rhin, alla camper entre Spire & Manheim & entre Musbach & Hazeloch.

Peu de jours après, le Roi considérant les efforts que l'Allemagne faisoit, & la ligue de presque tout l'Empire, dont les forces étoient prêtes à tomber sur les bras de M. de Turenne en Alsace, crut qu'il valloit mieux abandonner cette Province & sauver le reste, que de vouloir opiniâtrement la conserver, & exposer son Armée, ainsi que d'autres Provinces, au déluge des Allemands : Sa Majesté envoya un ordre secret à M. de Turenne, de garnir Brisach & Philisbourg de toutes choses, surtout cette derniere place, de quitter l'Alsace, & de se retirer sous Nancy ; mais ce Général qui étoit sur les lieux & qui voyoit de plus près, faisoit aussi réflexion de quelle conséquence il étoit de ne point desamparer l'Alsalce, Philisbourg & Brisach, que l'on pourroit difficilement soûtenir

quelques Troupes que l'on y laissât, parce que si les Allemands avoient un pied dans les terres de France, l'esperance du pillage de ce Royaume y attireroit un nombre infini de gens de cette Nation avide du butin; ce qui l'engagea à dépêcher un exprès au Roi, pour lui representer ces raisons, s'offrant de prendre tout sur lui; & Sa Majesté qui connoît le zéle & la capacité de ce Général, le laissa Maître de la chose, & lui envoya un renfort de neuf bataillons & de quelques escadrons.

Pendant ces allées & venuës, M. de Turenne demeura campé entre Landau & Neustadt, où ayant apris que les Ennemis marchoient vers Spire après avoir passé le Rhin sur le Pont de Mayence qu'ils avoient surpris, se sentant trop foible pour les attendre au poste où il étoit, il fit marcher son Armée derriere le ruisseau de Landau qui tombe à Quermessin. Il y séjourna quelque tems après en avoir fait rompre le gué. Mais ce poste n'étant pas encore sûr, si les Ennemis passant à Quermessin nous venoient prendre

en flanc ; & de plus, tous les fourrages étant consommez depuis Neustadt jusques à ce Ruisseau, il choisit le quartier de Vinden : il n'oublia rien pour en rompre les avenuës, & étant de soi presque inaccessible, il voulut y attendre les Ennemis, s'ils l'y venoient attaquer, ne leur laissant, pour y arriver, qu'un pays tout mangé & desert ; ou par sa grande patience les obliger à prendre un autre parti.

Les Ennemis avoient effectivement formé le dessein de nous attaquer, étant tout-à-fait superieurs : l'Electeur Palatin les en sollicitoit pour nous éloigner de son pays, que les deux partis avoient déja desolé : ils s'avancerent même vers Germesin ; mais ayant reconnu la difficulté de venir à nous, ce qu'ils ne pouvoient faire qu'en défilant, & en nous prêtant le flanc, ils changerent leurs mesures, & entreprirent la Négociation avec la ville de Strasbourg, dont le succès a coûté tant de sang aux Allemands, & tant de dommage à cette Ville. Le Comte d'Hoenloe chargé de cette Negociation, qui persuada de livrer

le Pont & les Forts qui le défendent aux Imperiaux, qui, pour couvrir ce deſſein, en avoient fait un autre près de Spire pour y paſſer le Rhin, cependant que les Chefs détachoient de l'autre côté, le Général Major Caprara avec de la Cavalerie & des Dragons, pour ſe ſaiſir de celui de Strasbourg.

M. de Turenne ne fut averti que tard de ce qui ſe paſſoit à Strasbourg, au préjudice de la neutralité que cette Ville devoit garder pour ſes propres intérêts, & de l'aſſurance que le Magiſtrat avoit donnée de ne laiſſer paſſer ſur le Pont aucunes Troupes d'aucun parti. Il y envoya néanmoins M. de Machault Intendant de l'Armée, qui trouva le parti contraire ſi autoriſé dans la Ville, & le Peuple ſi échauffé pour les intérêts de l'Empereur, qu'il retourna ſans ſuccès rendre compte de l'état auquel il avoit trouvé toutes choſes. M. de Turenne jugea bien qu'il n'y avoit plus de reméde que par la force, & qu'il falloit empêcher, s'il étoit poſſible, que les Ennemis ſe rendiſſent maîtres du Pont, ou du

moins du Fort de deçà qui le couvre.

Il y fit marcher M. de Vaubrun avec tous les Dragons de ſon Armée, avec de la Cavalerie & tous les Soldats d'Infanterie qui avoient des Chevaux, pour faire plus de diligence; mais ils arriverent trop tard. Cet Officier Général trouva le Fort de deçà le Pont occupé par grand nombre de Dragons de l'Empereur, ſoutenus d'un grand corps qui étoit logé de l'autre côté, de maniere que laiſſant à dos la Ville qui s'étoit déclarée du parti contraire, il fut impoſſible de rien entreprendre ſur le Fort, où l'on n'auroit trouvé qu'une foible garde de Strasbourg, ſi l'on avoit pu être averti des menées de ce Peuple, & que l'on fût arrivé plûtôt.

M. de Turenne arriva le même ſoir, & fit retirer les Troupes qui étoient dans l'Iſle que forment le Rhin & la Riviere d'Ill qui paſſe au travers de Strasbourg. Il alla camper à Vantzenaw ſur cette Riviere, au-deſſous de la Ville & près de ſon embouchure dans le Rhin. Il y atten-

tendit toute son Armée qui l'y vint joindre.

M. de Turenne eut avis que l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Zel Brunswick, qui sembloient tenir la route des Pays-Bas avec leurs Troupes, tournoient tout court pour venir vers Strasbourg : qu'ils étoient déja sur le Mein, & que dans peu de tems ils pourroient joindre le reste des confédérez. Notre Général jugeoit prudemment qu'avec le peu de Troupes qu'il avoit, il lui seroit très-difficile de résister quand toutes leurs forces seroient jointes ; aussi prit-il le parti d'aller chercher celles qui étoient déja au-deçà du Rhin, & bien que superieurs de beaucoup à son Armée, il aima mieux les combattre que de souffrir cette jonction.

M. de Turenne partit de Vantzenaw le 2. Octobre après minuit, & ayant marché pendant l'obscurité & le jour suivant, l'Armée se trouva sur la riviere de Molsheim qu'il fallut passer. Les Ennemis avoient heureusement négligé la garde des Ponts de cette riviere, ne croyant pas que

M. de Turenne plus foible qu'eux de plus de dix mille hommes, dût les aller chercher, postez comme ils étoient à une demi lieuë d'Ensheim, la riviere de Molsheim & un autre ruisseau devant eux, dont néanmoins ils ne gardoient pas les passages. M. de Turenne en alla reconnoître un vers les cinq heures du soir sur ladite riviere au Village d'Odersheim, il le trouva libre; & y logea des Dragons. L'Armée commença de défiler, & l'avant-garde fut toute passée avant la nuit, pendant laquelle tout le reste défila & passa même le ruisseau d'Ohsheim, l'Infanterie sur le Pont, & la Cavalerie au gué, peu au-dessous du Village. Les Troupes se mettoient en bataille à mesure qu'elles passoient, & toute l'Armée s'y trouva en bon ordre à la pointe du jour, l'Artillerie à la tête, laissant le Village à la droite.

On croyoit que les Ennemis étoient campez à Ensheim, & qu'ils viendroient dans la plaine au devant de nous; mais ils étoient à une demi-lieuë par delà. Ils eurent sans doute avis de notre marche. Ils se mirent

en bataille à la pointe du jour, & marcherent à Ensheim pour se saisir de ce poste qu'ils trouverent avantageux. Il est vrai qu'ils y étoient mieux que dans un Camp retranché. Ils avoient leur gauche au Village, la droite du côté de Strasbourg : devant cette droite, régnoit un grand bois & beaucoup de ravines ; devant la gauche, étoit le Village, naturellement fortifié de fossez & de bonnes hayes. Ils avoient ajouté le travail où la nature manquoit, & avoient embarassé de chariots les lieux qui pouvoient être accessibles.

M. de Turenne ne pouvoit s'imaginer que les Ennemis plus forts que lui, comme j'ai marqué, dûssent se fixer en ce lieu. Il croyoit avec beaucoup de vraisemblance, qu'ils feroient au moins la moitié du chemin ; mais s'apercevant qu'ils faisoient avancer leur aile gauche pour nous voir le flanc, & se saisir d'un bois qui étoit sur notre droite entre Ensheim & Ottsheim, il changea son ordre de bataille ; car ayant fait avancer son aile droite vers le bois dont je viens de parler, on fit face des deux côtez,

& l'Armée se trouva en bataille en forme de potence.

Les Ennemis firent leurs efforts pour se rendre Maîtres du bois, & M. de Turenne qui n'avoit point d'Infanterie à cette droite, y fit marcher les Dragons & les pelotons qui étoient dans les intervalles de la Cavalerie de la droite, & ordonna l'attaque de ce bois : le feu fut horrible de part & d'autre, les Ennemis faisant une prodigieuse resistance, il y eut beaucoup de gens de tués. Mais comme les Confédérés firent marcher leur meilleure Infanterie pour conserver le bois qui leur étoit si avantageux, que le nombre grossissoit incessamment, notre Général fit avancer son corps de réserve d'Infanterie qui étoit plus à portée, & envoya ordre à celle de la seconde ligne de marcher de ce côté. Tout fut exécuté ; mais les Ennemis étant encore les Maîtres & superieurs, il fallut faire avancer des bataillons de la premiere ligne pour soutenir l'effort de ceux qui étoient dans le Village ; car nos gens venoient de chasser du bois tout ce qui s'y étoit venu loger, avoient tué

grand nombre de gens & pris quelques piéces de Canon, qui chargées de cartouches, avoient fort incommodé nos aſſaillans.

Lorſque l'Infanterie que M. de Turenne jugea néceſſaire en cet endroit, fut poſtée, on eſcarmoucha de part & d'autre, & le feu du Canon & de la Mouſqueterie ne ceſſa point juſques à la nuit.

Les Imperiaux cependant nous voyant maîtres du bois, & conſidérant que nous les reſſerrions dans leur Village ; & que s'ils attendoient plus long-tems à charger, nous pourrions les attaquer eux-mêmes avec la même vigueur qu'ils venoient d'éprouver dans le bois, tenterent un effort, & eſſayerent de charger notre bataille par le milieu, laquelle s'ils euſſent rompuë, ils euſſent ſéparé la droite d'avec la gauche.

Ils réſolurent en même tems, qu'ils attaqueroient les derniers Eſcadrons, & l'aile droite, qui formoient la potence dont j'ai parlé, & d'attaquer auſſi l'Infanterie qui les joignoit. Leurs meilleures Troupes furent choiſies pour enfoncer l'extrêmité de notre

aile droite. Sept gros Escadrons furent commandés pour cet effet, & cinq autres pour charger l'Infanterie. Les premiers donnerent vigoureusement sur quelques Escadrons des nôtres, qui n'ayant pu résister à cet effort, pliérent & penserent tout perdre : les cinq derniers vinrent à l'Infanterie, & l'ayant trouvée inébranlable, ils suivirent les sept autres; mais trop tard; car les premiers poussant nos gens jusques à la Cavalerie de notre aile droite, y trouverent deux Officiers Généraux, qui non-seulement les soutinrent, mais les firent reculer. Messieurs les Comtes d'Auvergne & de Lorge, celui-ci Lieutenant Général, & l'autre Maréchal de Camp, ayant vû le desordre de nos gens, firent front de leurs derniers escadrons, chargerent les Ennemis comme ils poursuivoient les nôtres, & les remenerent battant à leur ligne, plus vîte qu'ils n'étoient venus.

Ces sept Escadrons en déroute, rencontrerent les cinq autres dans leur fuite, & les ayant entraînés & mis en desordre, il en fut tué un grand

nombre & le ſurplus mis en déroute.

Le reſte de la journée ſe paſſa en quelques eſcarmouches ; & la nuit ſurvenuë, le mauvais tems, la pluye & notre vigueur ayant fait perdre courage aux Ennemis, ils commencerent leur retraite, & peu avant la fin du jour, firent marcher leur bagage vers Strasbourg. L'Armée ſuivit en deſordre pendant la nuit, & paſſa la riviere d'Ill, dont elle ſe couvrit, de peur que nous n'allaſſions encore la chercher.

M. de Turenne voyant l'Armée fort fatiguée, le terrain mauvais, & le pain éloigné auſſi-bien que les bagages, la fit retirer en lieu plus commode, peu diſtant du champ de bataille, où l'on trouva le bagage. Il laiſſa néanmoins une grande Garde de Dragons & de Cavalerie au champ de bataille. Elle y paſſa la nuit, & l'on envoya le lendemain enterrer les morts. Cette même Garde s'avança au quartier des Ennemis, où nos gens prirent encore beaucoup de bagages & deux piéces de canon que les Ennemis avoient abandonné. Le combat avoit été ſanglant, & nos Trou-

pes y firent des merveilles. Tous les Officiers & particulierement les Commandans des corps, & sur-tout les Chefs, y firent des choses au-delà de l'imagination. M. de Turenne, le Comte de Roye & le Marquis de Vaubrun furent pendant neuf heures de tems exposez au grand feu des Ennemis à la portée du pistolet. Le Comte d'Auvergne qui y fut dangereusement blessé, & le Comte de Lorge, chargerent si vigoureusement les Ennemis, & si à propos, qu'ils déciderent & acheverent le gain du combat. Nous perdîmes beaucoup de braves gens en cette occasion, mais elle fut plus funeste aux Confédérés qui y perdirent trois fois plus que nous.

M. de Turenne ne séjourna que deux nuits au Camp qu'il avoit choisi après cette bataille, & s'aprocha de Dachestein pour la commodité des fourages & des vivres qui lui venoient de Saverne & de Haguenau. Il demeura dans ce Camp jusques à ce qu'il aprit l'aproche de l'Electeur de Brandebourg, & des Ducs de Zel, & de Brunswick, qui marchoient de

l'autre côté du Rhin, vers le pont de Strasbourg avec plus de vingt mille hommes.

Notre Général ne perdit point de tems, & fit marcher son armée pour prendre un poste assuré qui couvroit Saverne, en attendant que l'on vît quel parti prendroient les Ennemis après la jonction d'un si grand nombre de Troupes. On aprit quelque-tems après que cet Electeur & le Duc de Zel étoient enfin arrivés à Strasbourg, & que leur Armée devoit commencer le lendemain à passer sur le pont, ce qu'ils firent; mais comme ces Princes conduisoient avec eux une grosse Cour de Dames, Madame l'Electrice ayant suivi son mari, & une prodigieuse quantité de bagages qui avoient fait ralentir leur marche, toutes les Armées Confédérées ne se joignirent entre la riviere d'Ill & Strasbourg que le troisiéme jour.

Ils crurent qu'étant pour le moins 60000. combattans, ils pourroient nous chasser devant eux, nous faire quitter l'Alsace & la Lorraine, s'en rendre les maîtres, & enfin nous

conduire jusqu'à Paris. C'étoit leur discours ordinaire, & Madame l'Electrice disoit à Strasbourg, qu'elle étoit venuë exprès pour voir cette grande & fameuse Ville. Les aparences leur promettoient ce succès favorable, notre Armée n'étant composée au plus que de 20000. hommes en état de combattre ; mais notre Général fit toujours bonne contenance & prit toutes les précautions nécessaires pour n'être ni surpris, ni battu. Il fit couper la partie de la plaine par où l'on pouvoit attaquer son aile droite, y fit faire plusieurs rédans pour y loger des Mousquetaires & du Canon, s'il étoit besoin. Il fit fortifier le Village de Marlen qui bordoit son aile gauche, & n'oublia rien pour rendre son front difficile & ses flancs moins accessibles.

Pendant que notre Général s'occupoit à fortifier son Camp autant qu'il étoit possible, l'effroyable Armée des Ennemis repassa encore une fois la riviere d'Ill, & vint camper dans la plaine d'Ensheim où s'étoit donné la bataille. Elle y demeura deux jours, & le troisiéme elle passa la riviere de

Molsheim qui étoit encore entr'elle & nous, & vint camper au-dessus de Dachestein à une lieuë & demie de Marlen, au même Camp que nous avions occupé trois semaines auparavant.

Il n'y avoit entre les Ennemis & nous aucun ruisseau, bois, ni ravine qui pût les empêcher de venir à nous. Ils avoient trois partis à prendre : de nous venir attaquer, ce qu'ils pouvoient faire en pleine bataille ; de s'emparer des hauteurs de Cochesberg, se mettre entre Saverne & notre Armée, & nous prendre par le flanc, si nous voulions en ce cas nous y retirer devant eux ; ou bien d'aller attaquer Haguenau d'où nous étions assez éloignés, & que nous eussions pour lors difficilement secouru : ce poste étoit si important pour eux, que s'ils s'en fussent saisis, ils auroient coupé l'Alsace en deux, & séparé la haute d'avec la basse, & rendu la prise de Philisbourg presque infaillible, la communication nous en étant tout-à-fait ôtée par celle de cette Ville. Ces trois partis tout-à-fait dangereux, & cette nécessité pouvoient fai-

escadrons de Dragons qui restoient seuls à passer de toute l'Armée, avec un escadron de Cavalerie ; mais leur contenance fut si ferme, le Comte d'Hoquincourt à leur tête, que les Ennemis les laisserent passer tranquillement à la faveur d'un des deux escadrons de Dragons qui borda promptement la haye de l'autre côté.

Il falloit rompre les derniers ponts ; les Ennemis nous harceloient, le nombre en grossissoit, & le reste du grand parti joignoit continuellement. Notre avant garde & la bataille s'éloignoient fort de l'arriere-garde, ce qui pensa causer du desordre, & obligea M. de Foucault à faire marcher avant que les ponts fussent rompus. Les Ennemis les passerent aussitôt, & nous accompagnerent jusques sur les hauteurs, vis à-vis de Tetiviller, sans oser néanmoins attaquer un seul de nos escadrons. Enfin la fermeté, le bon ordre, & la contenance de nos Troupes, retinrent les Ennemis qui nous auroient fort embarrassés s'ils nous avoient attaquez.

Cependant tout alla bien, l'Armée passa la riviere de Saverne sur les deux

que l'on en rompoit les ponts. On ne ſçavoit ſi c'étoit toute l'Armée confédérée qui nous ſuivoit, ou ſeulement un détachement. Il paroiſſoit impoſſible qu'elle eût pu faire tant de chemin, n'ayant pu être avertie de notre marche qu'à la pointe du jour; ainſi l'on jugea que c'étoit un gros détachement de Cavalerie; & nous ſçûmes depuis que c'étoit un corps de deux mille chevaux qu'on envoyoit pour nous obſerver. Ils en détacherent ſeulement 500. pour nous ſuivre de plus près, le reſte tenant un peu plus bride en main.

Après que les ponts du deuxiéme défilé furent rompus, & que les bagages & l'Artillerie eurent paſſé le troiſiéme défilé, M. de Turenne fit marcher ſon avant-garde & enſuite toute l'Armée. L'arriere-garde eut ordre de rompre les ponts du dernier défilé, & ce fut-là que paſſerent les cinq cens chevaux des Ennemis qui en avoient trouvé un de pierre ſur le ſecond défilé du ruiſſeau, M. de Foucault qui commandoit l'arriere-garde, ayant obmis de faire rompre ce pont. Ils firent mine de venir charger deux

Tous les guez en étoient rompus jusqu'à Brumpt, il y falloit faire des ponts pour l'Infanterie. Ils ne jugeoient pas la chose bien facile devant une Armée si résoluë & si ferme que la nôtre. Nous les aurions sans doute fort embarrassés, & peut-être ruiné leur entreprise; ainsi désespérant de réüssir, & les Chefs de leur Armée ne s'accordant pas sur leurs projets, ils retournerent en arriere, & furent encore une fois camper à Marlen, & deux jours après en leur ancien Camp d'Ensheim: ils y séjournerent long-tems, croyant nous faire beaucoup souffrir, & que ne nous restant plus qu'un petit canton de pays, nous le quitterions de nous-mêmes pour nous retirer de l'Alsace. Il est vrai que nous avions grande disette de fourages, & que beaucoup de Chevaux périssoient en l'allant chercher fort loin derriere nous; mais notre Général sçachant de quelle consequence il étoit de ne pas desemparer alors l'Alsace, voyoit les choses sans s'étonner: il n'oublia rien pour faire pourvoir son Armée de toutes choses comme dans un pays abondant.

dant. Il fit venir de fréquens convois de Nancy & de Mets, quantité d'avoine pour la Cavalerie, par le secours de laquelle on sauva beaucoup de chevaux. Cependant le fourage devint rare au Camp de Tetiviller, il n'y en avoit plus en Alsace de ce côté-là, & l'Armée l'allant chercher en Lorraine vers la petite pierre, M. de Turenne jugea à propos de s'en aprocher, & fit loger ses Troupes en des quartiers aux environs d'Ingiviller, derriere le ruisseau de Paffenhoven, la rigueur de la saison ne permettant plus de camper, & les Ennemis ayant déja divisé leurs Troupes en des quartiers assûrés au-delà des rivieres dont j'ai ci-devant parlé.

M. de Turenne demeura huit jours dans les siens, pendant lesquels il aprit l'établissement que les Confedérés vouloient faire dans la haute Alsace, dont ils avoient partagé les quartiers entre-eux ; il aprit aussi qu'ils marchoient pour y aller, & que le Duc de Lorraine avoit déja pris les siens. C'étoit tout ce que notre Général avoit désiré, puisque cette disposition des Armées Ennemies lui don-

noit le moyen d'exécuter ce qu'il avoit en ce cas projetté depuis longtems; c'est-à-dire de repasser en Lorraine, s'aprocher de Beffort à la tête de la haute Alsace par les Montagnes de Vauges, & rentrant en Alsace par cet endroit resserrer les Ennemis, les y faire périr de faim, ou tomber dans les quartiers séparés & les obliger, en se rassemblant, à combattre, lors qu'il seroit fortifié d'une partie des Troupes de Flandres que le Roy luy envoyoit. Dès le moment que M. de Turenne sçut que les Ennemis marchoient à la haute Alsace, il fit passer les montagnes à son Armée par la petite pierre, entra en Lorraine, & prit à petites journées sa marche du côté d'Espinal.

Les Ennemis ne pouvant s'imaginer que dans la saison si avancée, & en l'état où ils croyoient notre Armée, M. de Turenne voulût ou osât les aller chercher de ce côté-là, crurent que le dépérissement & la necessité l'obligeroient de ramener ses Troupes en France pour les refaire; qu'étant déja maîtres de la plaine d'Alsace, ils s'étendroient facilement en Lorra

ne; que le Duc de ce nom y passeroit pour y prendre des quartiers, & que les autres Confédérés pourroient en aller aussi prendre en Franche-Comté.

Le Duc de Lorraine qui n'avoit pas consulté notre Général, avoit déja fait ses détachemens; il s'étoit emparé de Sainte Marie aux Mines, de Remiremont & d'Espinal. Mais les Ennemis furent bien surpris d'entendre peu de tems après parler de notre marche vers Sarebourg, de-là à Blamont, & ensuite aux mêmes Remiremont & Espinal. Cette derniere Ville fut abandonnée par les Troupes Lorraines qui s'en étoient déja emparées, & l'autre étant aussi occupée par les mêmes, capitula à l'arrivée de notre Général après avoir fait mine de se défendre; la Garnison livra la Ville aux Troupes du Roy, & fut conduite au lieu porté par sa capitulation.

M. de Turenne séjourna pendant neuf ou dix jours près de Remiremont: il envoya l'Armée aux environs, en des quartiers de fourages, & donna le tems à sa Cavalerie de se refaire, & aux munitionnaires de faire provision de pain au moins pour

huit jours. Cependant les Troupes que le Roy luy envoyoit de Flandres & de la Frontiere de Luxembourg vinrent le joindre.

Toutes choſes étant prêtes, les meſures priſes, & les garniſons laiſſées dans les lieux fermés ſur la Sarre, M. de Turenne ne ſongea plus qu'à achever ſon grand deſſein. Ses Troupes étoient un peu rafraîchies par le ſéjour qu'elles avoient fait dans de bons quartiers: il prit ſa marche par les montagnes de Vauges droit à Betfort. Tout ce qui devoit augmenter & compoſer cette Armée joignit durant cette marche. Les Ennemis enflés d'orgüeil & de préſomption ne crurent jamais qu'aïant une Armée ſi conſiderable, on marchât à eux pour les combattre, & ſe perſuaderent que ſur l'avis qu'on avoit en France, qu'ils avoient comme bloqué Briſach, on voudroit peut-être tenter d'y jetter un ſecours furtif, ne ſe doutant point du deſſein effectif qu'on avoit de leur faire quitter l'Alſace ou de les combattre.

Ils connurent néanmoins, mais un peu tard, qu'ils étoient mal avertis,

& dès qu'ils sçurent que notre Armée passoit les montagnes qui séparent la Lorraine de la Franche-Comté, & qu'elle marchoit à Betfort, ils abandonnerent Masmunstert, Ferette & plusieurs autres quartiers les plus avancés du côté de Betford, & se retirerent aux environs d'Alkirken à la tête de la riviere d'Ill. Puis aprenant que l'on marchoit toûjours à eux, ils quitterent ce poste, & allerent joindre d'autres Troupes aux environs de Mulhausen, petite Ville sur la même riviere, mais neutre par l'alliance des Cantons Suisses. Les Ennemis qui étoient en ces quartiers ne furent pas avertis assez-tôt, car à peine avoient-ils passé la riviere d'Ill assez près de Mulhausen, que M. de Turenne parut; il détacha quatre Escadrons sous le commandement du Chevalier de Sourdis, qui lui envoya dire que les Ennemis étoient de l'autre côté de l'eau. Il marcha aussitôt avec environ douze cens chevaux, & ayant apperçû les Ennemis des hauteurs de Mulhausen, & les voulant reconnoître, M. de Montauban Maréchal de Camp de jour,

ne put retenir son ardeur : il se mit à la tête des quatre Escadrons ci-dessus qui s'étoient avancés sur le bord de l'eau, la passa le premier au gué en présence des Ennemis, sans qu'ils s'y opposassent; & ayant à peine formé deux Escadrons au sortir de ce passage, il en chargea cinq Impériaux qui lâcherent le pied, & il les suivit fort loin. M. de Turenne jugea qu'il falloit soûtenir ces deux Escadrons : il fit passer les autres & la Gendarmerie, la Cavalerie legere les suivit par deux differens passages. Il étoit tems de soûtenir nos premieres Troupes; car les Ennemis qui s'étoient mis en marche, voyant leurs derniers Escadrons chargés, firent volte face, & tournerent sur nos gens qui poursuivoient les leurs, & les venoient prendre en flanc. Mais notre Cavalerie qui étoit déja passée, soûtenuë de la Gendarmerie, & tous ensemble, reçurent, soûtinrent & choquerent si vigoureusement les Ennemis dont le nombre grossissoit, qu'enfin on les obligea de plier, de tourner & de prendre la fuite. Les charges & recharges ne se firent pas sans répandre du sang, nos Officiers y firent des choses

prodigieuſes : les Ennemis y perdirent beaucoup des leurs tués ſur la place, & un grand nombre de priſonniers, entr'autres trois Colonels & trois Majors. Vous jugerez des circonſtances de ce combat, & de la défaite des Ennemis par le gain que nous fîmes de ſeize étendarts. Nous y perdîmes peu de gens à proportion d'eux. Mais M. de Montauban étant allé ſeul reconnoître les hauteurs du côté des Ennemis, fut en retournant ſe jetter au milieu de pluſieurs de leurs fuyards, croyant qu'ils fuſſent des nôtres : ils le pourſuivoient, le prirent & l'emmenerent priſonnier à M. l'Electeur de Brandebourg qui étoit en perſonne à cette action. M. de Turenne ne jugea pas à propos de pouſſer ſa victoire plus avant, avec le peu de Troupes qu'il avoit, & au milieu de toutes les Troupes ennemies. Dès qu'il vit ce Corps de plus de quatre mille chevaux ſur la retraite, il fit repaſſer l'eau à ſes Troupes, les renvoya dans leurs quartiers, & lui retourna aux ſiens.

Tous ces avantages préſageoient un ſuccès heureux dans la ſuite de

cette affaire, & les Ennemis connoissant sur le raport de M. de Montauban leur prisonnier, que M. de Turenne marchoit à la tête d'une Armée composée des meilleures Troupes de France, & qu'il alloit à eux à dessein de les combattre en quelques lieux qu'ils fussent & de les chasser de l'Alsace; ils penserent mûrement à leurs affaires: ils rassemblerent toutes leurs Troupes aux environs de Colmar, quitterent le poste d'Ensisheim sur la riviere d'Ill, & conserverent seulement celui de Ruffac, vers la montagne, à cause du pont sur le ruisseau nommé Rorbach, en françois ruisseau rouge, par où il nous falloit passer pour aller à eux. Outre quatre cens Dragons qu'ils laisserent à Ruffac, ils mirent une forte Garde de Cavalerie sur le défilé, à dessein d'en défendre l'accès: notre Armée séjourna trois jours aux environs de Mulhausen. Pendant ce séjour on prit le Regiment d'Infanterie entier de Portia, qui ayant été coupé par nos Troupes n'avoit pû regagner l'Armée Ennemie, & s'étoit jetté dans le Château de Brumstat. On y mena du canon, à la vûë duquel

quel les Officiers & soldats se rendirent prisonniers de guerre ; on prit leurs Drapeaux & on profita de leurs bagages.

Le lendemain de cette reddition, M. de Turenne prit la route d'Ensisheim avec toute l'Armée, & marcha le jour suivant à Ruffack. Les Coureurs vinrent lui rapporter que le pont étoit gardé. M. le Comte de Roye y fut envoyé avec quelques Dragons ; les ennemis ne l'attendoient pas, ils se retirerent si-tôt qu'ils eurent apperçu nos Troupes, & le Comte les poursuivit jusques à une lieue de là, où il fit alte.

L'armée passa sur le pont que les ennemis venoient d'abandonner : M. de Turenne laissa la Brigade de Cavalerie de Lanson pour tenir la ville de Ruffack investie, & marcha le lendemain vers le gros de l'armée confederée, qu'il apprit s'être mise ou campée en bataille derriere le ruisseau qui vient des montagnes de Colmar, les bords duquel ils avoient relevés d'une tranchée ou espece de parapet dans tous les endroits où

on pouvoit le passer; leur droite étoit vers Turquem & leur gauche vers Colmar.

Ce ruisseau n'est qu'un bras de la petite riviere que les Allemans nomment Fachs, laquelle venant des montagnes qui separent la Lorraine d'avec l'Alsace, prend son cours le long de ces montagnes, & va se jetter dans la riviere d'Ill un peu au-dessus de Britnaw. L'autre ruisseau coupant la grande plaine de Colmar, va traverser cette Ville, & en ayant joint quelques autres dont il reçoit les eaux, va tomber aussi dans la riviere d'Ill un peu au-dessus du Château de Hobourg.

Vous remarquerez par la description que je viens de faire de ces rivieres ou ruisseaux, qu'elles forment une espece d'Isle qui commence peu au-dessous de Turquem & s'élargit dans la plaine.

C'étoit un assez bon poste, & les Confederés n'avoient pas mal choisi leur terrain, s'ils avoient eu affaire à un Géneral moins habile que M. de Turenne. Ils crurent qu'il les vien-

droit attaquer par le front, & qu'étant couverts d'un ruisseau retranché, il seroit comme impossible de les forcer; mais ils n'avoient pas prévû que M. de Turenne allant gagner la tête des deux rivieres à Turquem, il se rendroit maître de cette Isle, & qu'on les prendroit par le flanc, ce qui les obligeroit de changer leur ordre de bataille & de faire face aux montagnes. Ce fut un mouvement difficile & dangereux pour les ennemis, devant un Général experimenté: ils auroient pû remedier à cette necessité, s'ils avoient gardé Turquem, & les Ponts de la tête des deux rivieres qu'il nous falloit absolument passer pour y arriver; mais ils n'avoient pas eu cette prévoyance, & le matin du jour de l'attaque ils retirerent deux Bataillons qu'ils avoient toûjours tenus à Turquem pour en garnir leur front de bataille, & quitterent ainsi le poste d'où dépendoit leur salut.

Le sixiéme du mois de Janvier de l'année 1675. M. de Turenne partit d'auprès de Ruffack avec sa belle ar-

mée, & la faisant marcher sur deux colomnes, il côtoya toûjours les montagnes;& contre l'attente de tout le monde entra dans la gorge de Turquem, laissant les montagnes à gauche & une forêt de vignes à sa droite. Cette marche surprit tous les Officiers de l'armée qui n'en pénétroient pas le dessein, parce qu'ils ne sçavoient pas le païs comme notre Général. On arriva à la vûë de Turquem; on alla reconnoître les ponts sur les avenuës: les trouvant abandonnez, on s'en saisit, & aussi-tôt après de la Ville, où on fit entrer 800. Grenadiers qui avoient marché à la tête de l'armée. Ce fut pour lors qu'on admira la conduite de ce grand homme, & qu'on reconnut que par ce moïen nous étions maîtres des deux Rivieres & de la tête de l'Isle qui nous conduisoit dans la plaine où étoient les ennemis. M. de Turenne crut bien que reconnoissant leur faute ils feroient leur possible pour la reparer; & qu'ils essayeroient de reprendre les Ponts & la Ville de Turquem. Mais il fit avancer de ce côté-là les Dra-

gons & la Brigade de Champagne pour s'oppoſer en ce cas à leur deſſein.

Tout étant bien établi en cet endroit, notre Général ſongea à ſa droite qui ſe trouvoit aſſez expoſée dans la plaine, parce que les ennemis nous occupant vers Turquem, & étant mieux couverts, pouvoient faire paſſer à Colmar un grand corps de Cavalerie, ſuperieur à celui de cette aîle, tomber deſſus, & nous embaraſſer par la difficulté de la ſecourir. Notre aîle gauche & notre bataille étant tout-à-fait enfoncées entre les montagnes & les vignes, M. de Turenne y donna les ordres qu'il jugea neceſſaires, & il y laiſſa Mrs. de Lorge & de Monclars, ſur la conduite deſquels il pouvoit ſe repoſer ſûrement d'une auſſi grande affaire.

Les ordres donnés, notre Général ne s'appliqua qu'au poſte de Turquem, ne doutant nullement que les Confederez ne fiſſent tous leurs efforts pour nous en chaſſer. Il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture; car pendant qu'il fut à l'aîle droite, les

ennemis firent avancer dans l'Isle, assez près de Turquem, un corps d'Infanterie de 6. ou 7000 hommes, & plusieurs Escadrons pour les soûtenir avec 7 ou 8 pieces de Canon. M. le Comte de Roye étant allé reconnoître de ce côté-là, s'en aperçut, & en fit donner avis à M. de Foucault Lieutenant Général qui commandoit l'aîle gauche. M. de Foucault connut bien qu'il n'y avoit rien à negliger & se tint sur ses gardes. Cependant les ennemis faisoient un grand feu d'un Moulin dont ils s'étoient saisis; M. de Turenne qui revint fort à propos de l'aîle droite, envoya 300 hommes pour les en chasser; mais ce fut peu pour le grand nombre qu'ils étoient. Il envoya le Regiment de la Marine pour soûtenir, & tous ensemble chasserent ce qui étoit dans ce Moulin & y mirent le feu. Ce fut pour lors que le grand corps d'Infanterie des ennemis s'avança, au grand feu de laquelle ce Regiment fut quelque temps exposé. Notre Général y envoya les Bataillons de Navarre, de la Reine, d'An-

jou ; d'Orleans, & celui des Vaisſeaux, qui firent grand feu au-dedans des vignes, les Ennemis en faiſant un réciproquement ; mais la groſſeur des échalats ou des perches qui y ſervent, embaraſſant nos gens qui avoient peine à ſe mouvoir & à tirer, M. de Foucault fit deſcendre les Bataillons dans le pré. Il ſe mit à la tête de celui de la Reine où il fut bleſſé & M. de Mouſſi avec lui ; ils moururent peu après de leurs bleſſures.

Nos gens à découvert ſouffrirent beaucoup du grand feu des Ennemis, car il n'y avoit qu'un ruiſſeau entre deux : ils étoient auſſi expoſez que les nôtres, mais leur feu étoit ſuperieur par le nombre. M. de Turenne qui étoit venu obſerver cette furieuſe eſcarmouche, réſolut de faire un dernier effort pour chaſſer les Ennemis ; il fit avancer les Anglois, d'autres Bataillons, & les trois du Regiment des Gardes qui étoient dans ſon Armée : ils prirent les Ennemis en flanc, & faiſant d'épouvantables décharges les obligerent enfin à ſe branler. Les Bataillons qui étoient de

front tiroient aussi incessamment, & tous ensemble voyant le mouvement des Ennemis, resolurent de les chasser tout-à-fait, de passer la riviere, de les joindre, & de se mêler l'épée à la main. Le Bataillon de Navarre, le Marquis d'Albret à la tête, fut le premier qui franchit le passage. Le reste de l'Infanterie en alloit faire autant : mais M. de Turenne qui craignoit que nos Gens ne fussent chargez par la Cavalerie des Ennemis au-delà de l'eau, n'en n'ayant pû faire venir en cet endroit à cause des grandes vignes, fit faire alte à ses Troupes sur le bord de la riviere, & envoya M. de Cesan Major-Général, pour faire repasser le Bataillon de Navarre qui avoit tué ce qu'il avoit pû joindre des Ennemis de l'autre côté. Il avoit néanmoins fait avancer le Regiment de Cavalerie de Florensac, qui étoit le plus à portée, & qui avoit un peu souffert du feu des Ennemis, derriere l'Infanterie. La Brigade de Cavalerie du Colonel & le Regiment de Mestre-de-Camp arriverent peu après ; on les posta dans le pré

le long du ruisseau ; chacun y passa la nuit. M. de Turenne fit allumer du feu dans les vignes & y demeura à la tête des Troupes jusques au lendemain.

Dès le moment que les Ennemis abandonnerent le lieu du combat, ils méditerent une retraite générale. Toute leur Artillerie & leurs bagages marcherent à onze heures du soir : leur Armée suivit assez en desordre au passage de la riviere de Fachs, au-deçà de laquelle ils laisserent seulement quelques Escadrons, pour favoriser cette retraite pendant la nuit.

M. de Turenne n'entendant plus de bruit, & le lendemain ne voyant plus de Troupes assez loin de là, envoya vers Colmar des Partis pour sçavoir ce que les Ennemis étoient devenus ; mais ils avoient aussi abandonné cette Ville où étoit leur Quartier général, d'où Madame l'Electrice de Brandebourg étoit partie la veille du combat assez précipitamment pour se retirer à Strasbourg. On sçut que les Confederez marchoient du côté de Schelestat : on déta-

cha après eux quelques Gens qui prirent beaucoup de Traîneurs. On envoya se saisir de Colmar, & sur les neuf heures du matin notre Général detacha M. de Montclars avec deux Brigades de Cavalerie, à la suite des Ennemis qui furent cette journée camper, comme j'ai dit, auprès de Schelestat où ils se posterent avantageusement : ils y demeurerent trois jours, pour donner temps à leurs bagages & à l'Artillerie de gagner le Pont de Strasbourg. Ils se remirent en marche dès qu'ils sçurent que ce grand convoi avoit passé les principaux defilez : ils prirent la route de Benfelde, & de là celle du Pont de Strasbourg sur lequel ils repasserent le Rhin, pour aller chercher en leur pays des Quartiers d'Hyver qu'ils n'avoient pû prendre en France, comme ils l'avoient projetté, ni sur aucunes terres du Roy. M. de Montclars les suivit jusqu'à ce qu'ils fussent tous de l'autre côté du Rhin, & se saisit des postes à mesure qu'ils passoient.

Cependant la Ville de Strasbourg

reconnoiſſant ſa faute, envoya des Deputés à M. de Turenne, pour menager par ſon entremiſe un accommoment avec le Roi.

Les Imperiaux & Confederez voulant apparemment rentrer au Printemps en Alſace, laiſſerent cent hommes à Maſtrik, autant à Molheim, & environ 900 dans la petite Ville & Château de Dackeſtein. Les deux premiers poſtes ſe ſont rendus aux premieres Troupes qu'on y a fait marcher. Cependant M. de Turenne jugeant à propos de renvoyer dans les quartiers d'hyver ſon Armée fatiguée d'une ſi longue Campagne, laiſſa à M. de Vaubrun quelques Regimens qui devoient hyverner en Alſace ou en Lorraine, pour prendre cette derniere Place de Dackeſtein. Elle fut emportée le 5e. jour que la Tranchée fut ouverte. Toute la Garniſon priſonniere de guerre, remit ſes 13 Drapeaux à M. de Vaubrun qui avoit été chargé de cette derniere expedition, pendant que notre Général après avoir délivré les Quartiers à ſes Troupes, venoit à

la Cour recevoir les loüanges & les éloges que méritoient les actions éclatantes qu'il avoit faites.

COMBAT DE TABAGO,

Par M. le Comte d'Eſtrées, Vice-Amiral de France. l'an 1677.

COMBAT DE TABAGO,

Par M. le Comte d'Estrées, Vice-Amiral de France, l'an 1677.

VOus avez pû apprendre que Mr. le Vice-Amiral, après la reprise de l'Isle de Cayenne, vint à la Martinique, où l'on résolut d'aller attaquer l'Isle de Tabago. Il se mit en mer le 4. Février 1677. & fut huit jours avant d'aborder cette Isle. Il la trouva en état de se bien défendre, ayant onze gros Vaisseaux de guerre dans son Port, dont le moindre étoit de 36 piéces, à couvert d'un bon Fort garni de 50 pieces de Canon, & d'une Garnison de 600. hommes. Après qu'on eut reconnu le bon état des Ennemis, l'on envoya sommer Binkre qui commandoit les Vaisseaux & qui donnoit les ordres dans la

Place, de se rendre: il répondit qu'il étoit bien serviteur de M. le Vice-Amiral, mais que s'il l'attaquoit il se défendroit bien. Les ordres furent donnés en même temps, & comme l'entrée du Port est fort difficile, & qu'il y a beaucoup de rochers, le Pilote de M. Cabaret dit qu'il promettoit d'y entrer; ce qui fut resolu. Dans ce même temps on prit une Barque de l'Isle, & l'on en fit le Maître, conducteur dans cette action. L'entrée du Port étoit si petite qu'il n'y pouvoit entrer qu'un Vaisseau à la fois. M. Cabaret entra le premier, de Montortier le second, M. de la Borde le troisiéme, M. le Vice-Amiral avec M. de Lezine entrerent après, & le reste des Vaisseaux suivit. Le premier essuya tout le Canon des onze Vaisseaux Ennemis; aussi fut-il fort maltraité, & le Capitaine après avoir perdu un poignet & un gras de jambe, reçut un troisiéme coup de Canon qui le prit au travers du corps & le tua. Son Vaisseau fut échoüer, & les Officiers l'ayant abandonné sans le brûler, les Ennemis s'en sont emparez depuis. M. de Montortier fut encore plus

plus mal-traité ; car de 54 hommes qui étoient sur son Pont, il se trouva tout seul, à la reserve de ce qui restoit pour servir son Canon. M. le Vice-Amiral aborda deux Vaisseaux ennemis, s'en rendit maître, & contraignit Binkre, le troisiéme qu'il aborda, à se jetter à terre ; se voyant envelopé dans l'incendie des deux Vaisseaux il s'est sauvé sur une planche : on dit que 25 hommes de son Vaisseau se sont aussi sauvez. M. de la Borde a été tué seul de son Vaisseau. M. de Lezine a eu pareille fortune, mais avec beaucoup de monde de son bord, & son Vaisseau échoüé. Nous avons perdu quatre Vaisseaux, deux de brûlés, & deux d'échoüez, que les Ennemis ont relevés. Mais les onze Vaisseaux Hollandois ont été brûlez, ainsi que deux Flottes chargées de femmes, d'enfans & du butin de l'Isle de Mariegalande, avec 12 ou 1500 Negres. Pendant que l'on combattoit par mer, le Fort tiroit sur nos Vaisseaux & incommodoit beaucoup M. le Comte de Blenac, qui commande à la place de M. de Baas dans les Isles d'Ameri-

que. Les Troupes qu'on avoit mises à terre ont eu à peu près le même avantage. Les ordres portoient de ne pas donner qu'ils ne vissent l'effet que feroient nos Vaisseaux : mais la chaleur & le courage de nos Troupes ne pouvoient demeurer inutiles lorsque les autres combattoient, 800. hommes seulement ont donné. M. Heroüard Major & Capitaine de Vaisseau, avec M. de Grand-Fontaine commandoient avec M. de Bayancourt Lieutenant de Roi. Ils pousserent si vivement les Ennemis, qu'ils gagnerent par trois fois la palissade du Fort, & y arborerent leurs Drapeaux, mais ils ont été repoussez après avoir perdu bien du monde. Mrs. Heroüart & Bayancourt y ont été tuez, & Grand-Fontaine blessé à mort : Mrs. de Seiches, freres, Capitaines d'Infanterie tuez, sans les autres Officiers. Nous y avons perdu plus de 1200. hommes, & les Ennemis plus de trois fois autant, si l'on y comprend les femmes & les enfans. Nos Vaisseaux étant maltraitez, M. le Vice-Amiral s'est retiré à la Martinique pour y attendre les ordres du Roi.

BATAILLE

DE MONT-CASSEL,

PAR MONSIEUR

FRERE UNIQUE DU ROI,

en 1677.

Cette Relation a été écrite par un Mousquetaire.

BATAILLE
DE MONT-CASSEL,
PAR MONSIEUR,
FRERE UNIQUE DU ROI,
en 1677.

LE Roi fit un détachement de ſon Armée devant Cambray, avec M. le Maréchal de Luxembourg qui partit la nuit du ſept pour marcher à S. Omer, d'où Monſieur qui aſſiégeoit cette Place, avoit mandé la petite Gendarmerie de l'Ille & toutes les Troupes qui pouvoient ſortir des Places voiſines, pour le joindre le neuf &

le dix. Nous le trouvâmes en marche pour aller au-devant du Prince d'Orange qui étoit à une demie lieuë de Mont-Cassel avec plus de vingt mille hommes, & qui pouvoit le même jour secourir la Place fort aisément, s'il eût détaché trois ou quatre mille chevaux pour s'y jetter, parce que nous n'avions pas assez de Troupes pour garder tous les passages, & que tous ceux que nous gardions étoient fort mal garnis. Celui du Neuf-Fossé étoit le plus considérable; il étoit à portée des Ennemis, & le chemin pour y aller, quoique mauvais, étoit beaucoup plus beau que ceux qu'il falloit tenir pour passer à quatre ou cinq lieuës plus loin sur la droite ou sur la gauche. Ainsi Monsieur se campa une lieuë par-delà pour le couvrir, & détacha à dix heures du soir la Brigade de S. Loüis pour fortifier la Garde, avec ordre de rejoindre l'Armée si les Ennemis tentoient une Bataille le lendemain; il y avoit raison de craindre, parce qu'ils étoient plus forts que nous & plus frais, & qu'ils sçavoient que nous devions recevoir un grand renfort. Ils firent toute la démarche

pour marquer qu'ils avoient ce deſſein : ils ſe ſaiſirent à minuit de Mont-Caſſel où il y avoit trois cens hommes de Garde, & parurent en Bataille à dix heures du matin ſur une hauteur, où ils poſerent trois pieces de Canon ſur leur droite, & autant ſur leur gauche, dont ils tirerent pluſieurs coups ſur nos Corps de Gardes avancés.

Notre Armée ſe mit en Bataille ſur deux lignes, & l'on dreſſa deux batteries pour oppoſer aux leurs. Ils firent pendant la journée pluſieurs mouvemens qui nous en firent faire d'autres inutiles, & qui nous fatiguérent beaucoup. Cependant il nous arriva neuf Bataillons & trois ou quatre mille chevaux qui firent étendre notre Armée auſſi loin que la leur, & fortifierent la Garde de la Tranchée & celle de tous les paſſages.

Il y avoit deux ruiſſeaux qui ſéparoient les deux Armées, & qui furent cauſe qu'ils ne nous chargerent pas avant l'arrivée de notre ſecours, parce qu'ils ne pouvoient pas en un jour faire des ponts ſur tous les deux & paſſer juſqu'à nous. Après avoir mar-

ché jusqu'à dix heures, ils se préparerent seulement pour le lendemain : ils repasserent à huit heures du matin, & firent avancer leur Artillerie avec deux Bataillons pour passer le deuxiéme ruisseau sur un pont que nous avions à notre gauche. Les Dragons de Listenay le défendirent ; mais ils furent fort maltraités du Canon.

Monsieur qui fut averti de tout, ne voulut pas laisser la gloire au Prince d'Orange d'attaquer le premier ; il prit la résolution d'aller au-devant de lui, & de passer le ruisseau pour le forcer dans son Poste, dont on ne pouvoit approcher que par des défilés. Ces défilés étoient fortifiés sur la droite de sa premiere ligne, d'un Château où il y avoit une batterie, sur le milieu ; de trois ou quatre Villages, avec des vergers entourrés de fossés & de vignes ; sur la gauche, d'un moulin à vent fort élevé, où il y avoit trois pieces de Canon dans une espece de redoute naturelle, qu'il falloit gagner par des défilés qu'on fit soi-même à travers de hayes parce que les chemins étoient coupés. Jamais Armée n'a été campée plus avantageusement.

La seconde ligne étoit sur une hauteur, & ne pouvoit pas être forcée plus facilement que la premiere. Cependant avant la fin du jour on se poussa bien-loin par-delà. Nous* avions la droite de tout avec la petite Gendarmerie, les Cuirassiers & le Régiment de Tilladet, commandés par M. le Maréchal d'Humieres; & la Cavalerie Legere avoit la gauche, commandée par M. le Maréchal de Luxembourg. Le choc commença à deux heures après midi, & parce que l'Infanterie qui étoit au milieu, ne pouvoit pas aller si vîte que nous, & qu'on vit deux Bataillons des Ennemis qui soûtenoient le Canon de la gauche derriere le moulin à vent, on fit mettre pied à terre à nos deux Compagnies, dans un verger à la portée du mousquet pour les débusquer de là. Nous les enfonçâmes bientôt & les poursuivîmes en bottes assez loin, jusqu'à ce que la Gendarmerie arriva, qui les passa par les Armes, pendant que nous courûmes à nos chevaux pour retourner à eux. Nous nous trouvâmes en poursuivant dans un terrain à découvert, à huit cens

* Mo quetaire

pas sur la droite du moulin, où il pouvoit contenir huit ou dix Escadrons de front. Nous nous y mîmes en Bataille, croyant que la Cavalerie nous y viendroit charger ; & parce qu'il y avoit deux gros Bataillons, soûtenus sur le flanc de quatre autres, vis-à-vis de nos Compagnies, derriere de grands fossés & des hayes où la Cavalerie ne pouvoit passer, ils nous firent trois ou quatre salves de fort près, assez heureusement pour nous, si M. de Moissac un de nos Cornettes n'y eût pas été tué, avec sept ou huit Mousquetaires. Ce poste étoit dangereux pour attendre les ordres de nos Généraux qui ne paroissoient point, & nous allions charger à bon compte, lorsque nous vîmes paroître d'un côté M. le Maréchal d'Humieres qui nous arrêta, & de l'autre un de nos Bataillons qui venoit pour enfoncer ceux des Ennemis ; mais soit qu'il n'eût pas trop d'envie de s'engager seul, ou qu'ils fussent trop bien retranchés, il se contenta d'escarmoucher, en se glissant le long des hayes, au lieu de donner droit devant nous. Nous demeurâmes toûjours exposés

ſans nous pouvoir défendre, juſqu'à ce que M. de la Cardonniere nous fit faire volte-face, pour aller au devant de trois ou quatre mille Chevaux qui marchoient ſur notre droite pour nous prendre par-derriere, ou pour ſe jetter dans S. Omer.

Cependant comme nous ne pouvions nous retirer que par des défilés, les deux bataillons qui nous faiſoient tête, ſortirent de leur Fort ſur deux Eſcadrons de Cavalerie qui étoient encore en Bataille, & qui auroient été défaits entierement ſans le ſecours des Cuiraſſiers qui prirent ces deux Bataillons en flanc & les taillerent en piéces, pendant que les quatre Bataillons qui les devoient ſoûtenir avec quelque Cavalerie qui étoit ſur leur droite, furent occupés à ſe défendre de notre Infanterie, qui les chargea vigoureuſement & les mit tous en fuite.

Les affaires n'alloient pas ſi bien ſur notre gauche. La Cavalerie avoit été repouſſée après ſon premier feu. Celle des Ennemis avoit paſſé ſur le ventre à deux Bataillons des Gardes Françoiſes, & à trois autres du Régiment

Royal & des Vaiſſeaux. On vit le mo-
ment que tout étoit en déroute, lors que la préſence de Monſieur, ſes menaces & ſon exemple rétablirent le Combat.

On peut dire que le ſuccès de cette journée n'eſt dû qu'à ce Prince; car la deuxiéme ligne qu'il voulut faire avancer pour ſoûtenir la premiere dont il voyoit la moitié en déſordre, avoit marché ſur la droite & ſur la gauche par l'ordre des Maréchaux de France, ſans qu'il en eût rien ſçû, pour s'étendre comme les Ennemis, & les empêcher de donner ſecours à la Place. Un Bataillon de Navarre, un autre d'Anjou & des Suiſſes, furent les premiers à prendre cœur: ils enfoncerent huit Bataillons ennemis les uns après les autres, & leur exemple anima tous les autres à bien faire: la Cavalerie qui avoit été repouſſée, fut ſoûtenuë par la Gendarmerie qui perça ſur la gauche & fit merveilles, ce qui ébranla totalement les Ennemis. Ils furent pouſſés ſur la hauteur, où la deuxiéme ligne comme la premiere, plia malgré la réſiſtance des Gardes du Prince d'Orange, qui ſe ſont fort ſignalés dans

cette action & dans toute la Bataille.

Ceux qui étoient venus par-derriere, nous voyant aller au-devant d'eux, & remarquant le désordre de leur droite, jugerent bien qu'il falloit faire volte-face, & se retirer sur leur gauche qui étoit sur le chemin d'Ypres; c'étoit ce qu'ils pouvoient faire de mieux : aussi leur Général en fit autant avec ce qu'il put ramasser & sauver de son Armée. Notre Cavalerie s'étoit acharnée à les poursuivre & s'alloit engager peut-être trop avant, parce que c'est un Pays de défilés, coupé de hayes & de fossés, lorsque Monsieur envoya un ordre de ne point passer le Mont-Cassel. Il revint avec le Maréchal d'Humieres; mais M. de Luxembourg dit qu'il ne demandoit que quatre Escadrons pour courir après. On lui en envoya encore autant : avec cette petite Troupe il les mena toûjours battant jusqu'à une lieuë & demie par-delà le Mont-Cassel, & ne s'arrêta qu'au milieu de la nuit. Il leur prit leurs Chariots, deux Carosses, les munitions de bouche, les Magazins de poudre & de balles, & six pieces de Canon qui

étoient embourbées: fit quatre ou cinq cens prisonniers, dont les plus considérables dirent à Monsieur, que le Comte de Horn avoit joint le Prince d'Orange avec six à sept mille Chevaux, & qu'ils avoient résolu par un coup de désespoir, de forcer la nuit même le passage du Neuf-Fossé pour secourir S. Omer. Cela étant confirmé par nos Espions, fit qu'on nous envoya en diligence avec deux mille Chevaux joindre la Brigade de S. Loüis, qui occupoit la hauteur, par où il falloit qu'ils vinssent à nous par delà le pont.

Monsieur écrivit le lendemain à nos Commandans pour nous faire venir occuper notre poste. Sa lettre flattoit beaucoup nos Compagnies, qui avoient, disoit-il, ébauché la victoire, & donné, pour ainsi dire, le branle à toute l'affaire.

En arrivant, nous vîmes soixante Drapeaux ou Etendarts, avec deux mille cinq cens prisonniers, dont les plus considérables étoient le Gouverneur d'Utrecht & sept Colonels d'Infanterie, qui disoient que les Hollandois ne reviendroient jamais de cette

perte que les gens de pied avoient tous été taillés en pieces, & qu'ils croyoient qu'il en étoit resté sur la place près de cinq mille, sans les blessés, dont le Comte d'Holstein étoit le premier. Si cela est, je crois qu'il y en á pour le moins huit mille de part & d'autre; & si nous avons remporté une pleine victoire, glorieuse pour la France, & pour Monsieur qui a reçû deux coups sur ses armes en chargeant les Ennemis, il nous en coûta cher. Nous sommes les plus heureux de ceux qui ont donné: nous avons perdu beaucoup de chevaux, mais nous n'avons que vingt-cinq ou trente Mousquetaires morts ou blessés, que nous comptons faire panser dans S. Omer. On abandonne la premiere tranchée à cause des eaux, pour en ouvrir une autre du côté du Fort-aux-Vaches qu'on prit il y a cinq ou six jours. Le terrain en est fort bon; les Gardes y montent la tranchée ce soir, & peut-être insultera-t'on la Contrescarpe & une demie Lune revêtue. Il n'y a qu'un mauvais fossé & une méchante muraille, où quand le Mineur sera attaché, il faudra

néceſſairement qu'ils parlent. Ils ont fait ſortir aujourd'hui deux Soldats qu'on a pris avec deux lettres, l'une du Clergé & l'autre du Gouverneur & des Bourgeois, qui ſollicitent le Prince d'Orange à leur donner ſecours, l'aſſûrant que malgré ſa diſgrace il aura encore le tems de le tenter. Ils auront, je crois, celui de s'ennuyer avant qu'il vienne; on leur prépare cependant pour demain, les quatorze pieces de canon & les mortiers qu'on a gagnés ſur eux, avec huit pieces de canon & ſept mortiers des nôtres. Nous ſommes toûjours campés ſur le Champ de Bataille, nous n'en decamperons point que la Ville ne ſoit priſe.

On prit le tems que les Ennemis firent pluſieurs mouvemens, pour les attaquer; à quoi notre canon les obligea nonobſtant l'avantage de leur poſte. Monſieur voulut que l'on donnât, & on commença à deux heures juſqu'à ſix. Le Combat balança l'eſpace de deux heures; mais enfin Monſieur qui étoit au Corps de reſerve où il ſe fit plus de feu, mit fin à tout. M. d'Humieres commandant la droite, & M. de Lu-

xembourg la gauche. Les Troupes furent rompuës par deux fois, & deux fois Monsieur les rallia avec un courage & une présence d'esprit incroyable. Il reçut un coup de mousquet dans ses armes. Le Chevalier de Lorraine eut son chapeau percé à quatre pas de lui; le Chevalier de Nantoüillet, la Brandbourg percée en plusieurs endroits en parlant à Monsieur; Vaucher, son porte-manteau, eut la cuisse percée d'un coup de mousquet en mettant une casaque sur les épaules de Monsieur, pour n'être point connu dans la mêlée. Il a valu lui seul dix mille hommes par sa présence & par ses exhortations à tous les Soldats. M. le Maréchal d'Humieres a fait aussi des merveilles. Toute l'Artillerie prise, presque tous leurs bagages, des vivres pour cinq jours; le bagage & la vaisselle d'argent, la cassette, les papiers & mulets du Prince d'Orange, & presque tous ses Gardes, sont les fruits de cette grande journée. Monsieur ne parut point fatigué de tout le jour du Combat, quoiqu'à la pointe du jour il eût monté à cheval jusqu à huit heures du soir, & parut aussi frais & aussi

modeſte qu'un autre jour. Ceux qui étoient à Senef, diſent que ce n'étoit qu'une ombre de Combat de celui-ci. Villacerf, neveu de M. de S. Poüange, a été tué. Villarceau bleſſé à mort, Bracmant tué, Lagrange des Gendarmes, frere de la Comteſſe d'Avaugour, tué, Meſſieurs de Bouron & Laboiſſiere, Capitaines aux Gardes tués, Refuge & S. Gelais bleſſés, le Chevalier de Silly, Chambellan de Monſieur, a été tué.

LETTRES

ET AUTRES PIECES

Concernant la Guerre de 1672.

AVIS DU LIBRAIRE.

J'Achevois l'Impression des Memoires précédents, lorsque les piéces suivantes me sont tombées entre les mains ; elles parurent imprimées en 1672. en un petit Volume, mais ordinairement ces Brochures se dissipent : j'ai cru que le Public seroit bien-aise de les retrouver ici à la suite des évenemens qui sont arrivés en conséquence de ces négotiations, où toute l'Europe s'est interessée.

MEMOIRE

DE MESSIEURS DE L'ISOLA & de Crampicht aux Estats Generaux.

LE Baron de l'Isola Envoyé Extraordinaire, & Plenipotentiaire de Sa Majesté Imperiale, & le Chevalier de Crampicht, Ministre & Plenipotentiaire de sadite Majesté, se trouvent obligez par les ordres exprés de leur Maistre, de représenter à V V. SS. que Sa Majesté Imperiale, qui n'a rien plus à cœur que de contribuer tout ce qui lui sera possible pour l'affermissement du repos de l'Europe, & particulierement de conserver la bonne intelligence entre l'Empire &

cet Etat, ayant été requise instamment par son Altesse Electorale de Cologne, de vouloir employer ses Offices auprès de VV. SS. pour lui procurer la satisfaction qu'elle désire depuis tant de tems; de la restitution de la ville de Rhinberg; sadite Altesse se croyant obligée, par principe d'honneur & de conscience, de la repeter, & solliciter par toutes les voyes possibles, comme un membre inséparable de son Archevêché. Sur quoi sadite Majesté Imperiale ayant fait une sérieuse réflexion; & reconnoissant évidemment les grands avantages qui peuvent résulter au public, & en particulier à VV. SS. d'accorder ce differend par une honnête, seure, & équitable convention; Elle nous a donné ordre de leur en représenter l'importance, leur offrir en cela son interposition & ses Offices, & employer tous nos soins & diligences pour en obtenir l'effet. A quoy Elle s'est portée d'autant plus volontiers, qu'Elle a été informée que sadite Altesse

Electorale, par une inſtruction ſignée de ſa main, envoyée à ſes Miniſtres à la Haye, qui nous a été communiquée par ſon ordre; comme auſſi par des Mémoriaux préſentez à VV. SS. par ſes propres Miniſtres, offre & conſent de vous donner toutes les ſeuretez que vous pourriez déſirer de la bonne union & voiſinage qu'Elle veut obſerver avec cet Etat; & que pour cet effet Elle conſent que la Fortification de la Place ſoit démolie; qu'Elle eſt diſpoſée en ce cas d'entrer avec ſes Chapitres dans une ligue défenſive avec cet Etat, pour la ſûreté réciproque, & que par même chemin les differends entre ſadite Alteſſe Electorale & la ville de Cologne s'accommoderont à l'amiable, & vos confins ſeront couverts & aſſûrez par l'union & bonne correſpondance avec un Prince ſi conſidérable.

Toutes ces raiſons, & pluſieurs autres, que la prudence de V V. S S. pénétrera facilement, ont fait juger à Sa Majeſté Impériale, que

son entremise en une affaire qui est si également convenable aux deux Parties, ne seroit pas désagréable à VV. SS. & que considérant les biens qui en doivent résulter, & les maux que l'on peut détourner par cette voye, elles déféreront assez aux sinceres représentations que nous avons ordre de leur faire sur ce sujet de la part d'un si puissant Monarque, & si ami de cet Etat, pour y prendre une résolution favorable ; ne doutant point que du côté de son Altesse Electorale, comme Prince si sage & si désireux de la paix, nous ne rencontrions toutes les dispositions necessaires pour terminer heureusement cette négotiation, pourvû qu'il plaise à V V. S S. nous déclarer leurs sentimens là-dessus, qui seront très-agréables à Sa Majesté Imperiale, & à tout l'Empire ; s'ils sont conformes à ce que nous attendons de leur haute prudence.

LETTRE

de Messieurs de l'Isola & Crampicht à S. A. El. de Cologne.

MONSEIGNEUR,

Nous prenons la liberté de tracer à Votre Altesse Serenissime ces lignes, pour lui renouveller avec une entiere soumission l'offre de nos très-humbles services, & lui faire sçavoir qu'ayant reçû depuis quelque tems des ordres de Sa Majesté Imperiale notre Maistre (ensuite des instances qu'il avoit plû à Votre Altesse Serenissime de lui faire) d'agir en son nom auprès des Estats des Provinces-Unies, pour procurer à Votre Altesse la restitution de la Ville de Rhinberg, sous des conditions que Votre

Altesse leur a fait offrir par ses Ministres : Nous avons crû, que pour bien satisfaire à nos devoirs, & acheminer cette affaire par les bonnes voyes, il falloit avant toutes choses sonder & disposer les esprits, avant que d'engager ouvertement le nom & l'autorité de nôtre Maître. Et d'autant que dans une Republique composée de tant de Têtes, de Provinces, de Villes, & de sentimens differens, il est difficile de découvrir tout d'un coup les intentions, nous avons été obligez d'employer quelque temps à introduire les dispositions dans les esprits, avant que de leur déclarer nos ordres, ni leur faire aucunes instances en public. A présent que nous reconnoissons avoir déja beaucoup avancé par nos soins particuliers, & que nous trouvons d'assez bonnes dispositions pour nous en pouvoir promettre un heureux succès, nous avons jugé qu'il étoit temps de remettre la Négociation sur le tapis, & de proceder ouvertement à l'exécution de

nos ordres. C'eſt pourquoi nous avons dreſſé un Mémorial en la forme que Votre Alteſſe verra dans la copie ci-jointe, lequel nous accompagnerons de toutes les plus vives inſtances que notre peu d'induſtrie nous pourra fournir. Nous nous tiendrons très-heureux de pouvoir ſervir utilement Votre Alteſſe en cette rencontre, & lui procurer par des voyes douces & ſi conformes à ſa grande Vertu, les ſatisfactions qu'elle ne pourroit chercher par d'autres moyens, qu'aux dépens de ſon repos, & de celui de ſes Sujets.

Mais comme nous ne voulons ni ne devons rien faire en cela ſans l'aveu & direction de Votre Alteſſe, Nous avons crû de notre devoir de lui communiquer auparavant ledit Mémorial, qui eſt tout fondé ſur les Déclarations que les Miniſtres de Votre Alteſſe ont faites ici de ſa part, & qui ſont le veritable plan ſur lequel cette affaire peut être traitée & concluë; la ſuppliant très-humblement d'avoir

la bonté de nous faire sçavoir ses intentions là-dessus, afin qu'ensuite nous puissions exécuter celles de notre Maître avec un fondement plus solide, & plus assûré pour le propre service de Votre Altesse ; sur quoi nous demeurons avec un profond respect.

A la Haye le 26. de Novembre 1671.

RE'PONSE

de ſon Alteſſe Electorale de Cologne, à Meſſieurs de l'Iſola & Crampricht.

MESSIEURS,

Votre Lettre du 26. Novembre m'a été bien adreſſée par M. le Marquis de Grana ; & j'ai vû par ſon contenu, que Sa Majeſté Imperiale vous avoit donné il y a déja pluſieurs mois des ordres d'agir en ſon nom auprès des Etats des Provinces-Unies, pour procurer la reſtitution de la Ville de Rhinberg ſous des conditions que je leur avois fait offrir ; mais qu'ayant crû ne devoir ouvertement engager le nom & l'autorité de l'Empereur votre Maître, devant que de connoître quelque diſpoſition favorable pour y réüſſir ; voyant préſentement

une conjoncture assez propre pour vous en pouvoir promettre un heureux succès, vous croyiez qu'il étoit temps de mettre la négociation sur le tapis, & de proceder ouvertement à l'exécution de vos ordres; pour lequel effet vous aviez dressé un Mémoire que vous deviez accompagner de très-fortes instances, & d'offices efficaces, afin de me procurer, par des voyes si douces, & si conformes à mon inclination, une satisfaction que je ne pourrois chercher par d'autres moyens qu'aux dépens de mon repos, & de celui de mon Etat. Mais comme vous ne vouliez rien faire en cela sans mon aveu & direction, vous désiriez sçavoir mon intention & sentiment sur le contenu dudit Mémorial, qui étoit entierement fondé sur les déclarations que mes Ministres à la Haye avoient faites de ma part; & qui étoient le veritable plan sur lequel cette affaire pourroit être traitée & concluë. Sur quoi je vous dirai, Messieurs, que je ne croi pas avoir besoin d'un grand discours,

pour vous persuader que Sa Majesté Imperiale ne me sçauroit donner une marque plus sensible de sa bonté & bienveillance pour moi, & pour mon Archevêché, & dont je lui sois plus redevable, qu'en protegeant & appuyant, ainsi qu'elle fait, par le grand poids de son autorité & interposition Imperiale auprès des Etats des Provinces Unies, mon bon droit touchant la Ville de Rhinberg; puisque vous ignorez aussi peu, avec quel soin, application, & patience extraordinaires, j'ai continuellement poursuivi la restitution de ladite Ville, depuis que Dieu m'a confié le gouvernement de cet Archevêché; que vous sçavez bien que toutes les négociations, que j'ai faites là-dessus, nonobstant les instances réïterées de feu Sa Majesté Imperiale, & de la moderne, comme aussi de l'Empire en Corps, & les offres considérables que j'ai fait faire à cet Etat, ne m'ont procuré aucun autre avantage, que celui de m'avoir fait connoître clairement que les Etats desdites Provinces ne recon-

noiſſent d'autre droit que celui de leur convenance & utilité particuliere. C'eſt auſſi pour cette raiſon que je vous ſerai fort obligé, ſi, ſans compromettre l'autorité de Sa Majeſté Imperiale, ni m'engager en des choſes qui pourroient être plus préjudiciables à moi & à mon Archevêché, que la perte non ſeulement de la Ville, mais de tout le Bailliage de Rhinberg même, vous pouvez porter leſdits Etats d'en uſer avec un peu plus de conſidération & d'équité, qu'ils n'ont fait juſqu'à préſent, envers un Prince leur voiſin, & qui n'a jamais cherché que de vivre avec eux en bonne union & intelligence. Mais je vous prie en même tems de conſiderer que les conjonctures des tems, & l'aſſiette des affaires font offrir des conditions dans un temps, leſquelles on ne peut pas accepter dans un autre : & comme dans celui où j'ai fait propoſer une alliance défenſive entre leſdits Etats & moi, on ne ſçavoit parler que d'une ferme paix dans toute la Chrétienté ; préſentement

tement, les grands armemens qui se font, font apprehender une rude & dangereuse guerre, sans sçavoir sur qui elle tombera : Je vous donne à considerer, & même à décider si vous, ou toute autre personne bien sensée, & sans passion, me pourroit conseiller de traiter dans cette conjoncture à une condition si hazardeuse pour mon Etat. En verité, ce seroit acheter un peu trop cher une chose qui ne peut estre refusée, même sans condition, qu'avec injustice. J'ai cru vous devoir mander mes sentimens avec cette franchise, afin qu'en ayant usé avec une si grande prudence & circonspection à l'égard desdits Etats, pour ne pas mettre en compromis l'autorité de Sa Majesté Imperiale, vous n'avanciez pas aussi pour moi des choses ausquelles je ne pourrois jamais consentir. J'espere cependant que lesdits Etats me voudront bien donner sujet de continuer toûjours, ainsi que je suis prest de faire, de vivre avec eux dans la meilleure correspondance & union qu'il me

ſera poſſible ; à quoi je vous prie de vouloir contribuer de vôtre côté : comme auſſi que mes Députez de Liége, qui ſeront peut-être dans peu ſuivis d'autres de cet Archevêché, reçoivent deſdits Etats des réſolutions favorables ſur le ſujet de leur envoi. Je ſuis, &c.

AUTRE LETTRE de Messieurs de l'Isola & de Crampricht, à M. l'Electeur de Cologne.

De la Haye le 22. Décembre 1671.

MONSEIGNEUR,

Nous avons reçû avec tout le respect que nous devons, la Réponse qu'il a plû à Votre Altesse Electorale nous envoyer en date du 3 de ce mois, à la Lettre que nous nous donnâmes l'honneur de lui écrire du 26. de Novembre, & nous en avons aussi-tôt conferé avec quelques uns des Principaux Ministres de cet Etat, tant pour les informer des raisons par lesquelles Votre Altesse Electorale se croit obligée, dans les

présentes conjonctures, à ne vouloir plus se tenir aux offres qu'elle leur avoit faites, que pour leur faire connoître l'inclination que Votre Altesse Electorale nous a témoignée, de vouloir continuer de vivre avec eux dans la meilleure correspondance & union qu'il lui seroit possible. Sur quoi nous nous trouvons obligez de lui dire qu'ils ont été surpris de voir, qu'après les déclarations si solemnelles qui leur ont été faites de la part de Votre Altesse, & que nous leur avons si souvent confirmées de la part de Sa Majesté Imperiale, elle ait changé tout-à-coup de sentiment; d'autant plus que la ligue qu'elle leur avoit volontairement offerte, & qui devoit être la base de l'union que Votre Altesse témoigne encore desirer avec eux, étant purement défensive, & n'ayant autre fin que la sûreté réciproque, ne pouvoit avec raison donner à qui que ce soit aucun juste sujet d'offense ni de jalousie. Il leur semble aussi que ce grand armement que Votre Altesse Elec-

torale appréhende avec tant de justice, & sur lequel elle fonde uniquement le changement de sa résolution, étoit une raison qui la devoit plus fortement inciter à s'unir plus étroitement avec ses Voisins, pour se mettre à couvert, par une mutuelle assistance, des maux inévitables, que les passages & logemens des troupes causeront dans ses Etats, & de toutes les suites fâcheuses que l'on peut appréhender d'une guerre si voisine. Quant à la bonne correspondance que Votre Altesse leur veut faire esperer pour l'avenir, ils l'ont reçûë avec beaucoup d'estime & d'assûrances qu'ils la cultiveront de leur côté avec tous les soins possibles. Voilà, Monseigneur, ce que nous avons pû découvrir de leurs sentimens, n'ayant pû pousser les choses plus loin, faute d'une matiere plus ample. Mais comme Votre Altesse Electorale nous fait esperer que ses Députez de Liége arriveront ici dans peu de temps, qui pourront être suivis d'autres de l'Archevêché de Cologne, nous nous

promettons du grand zele de Votre Altesse Electorale au bien de la Paix, que les ordres qu'ils apporteront, nous donneront lieu de pouvoir disposer les affaires à un heureux accommodement : A quoi nous contribuërons de grand cœur tous nos soins & notre peu d'industrie, tant par notre inclination particuliere à son service, que parce que nous connoissons parfaitement à quel point Sa Majesté Imperiale s'interesse à tout ce qui concerne les satisfactions de Votre Altesse Electorale. Nous ne voulons pas entrer ici dans les secrettes raisons qui peuvent avoir meû Votre Altesse Electorale à changer ses premieres résolutions sur les ouvertures qu'elle avoit faites à cet Etat ; mais nous nous trouvons obligez de lui représenter que la Chrétienté, & l'Empire en particulier, soupirent aujourd'hui pour la paix ; qu'elle leur est absolument necessaire, pour se précautionner contre la violence de l'ennemi commun ; que Sa Majesté Imperiale n'a point d'interêt, ni de désir plus pressant

que celui de la conſerver ; & qu'enfin il n'y a aujourd'hui perſonne dans le monde qui puiſſe plus contribuer que Votre Alteſſe Electorale à divertir ce nuage qui met toute l'Europe en allarme. Nous eſperons auſſi que Votre Alteſſe y trouvera d'autant plus de facilité, que les Etats des Provinces-Unies ſe mettent dans des termes ſi raiſonnables (comme Votre Alteſſe Electorale verra par la copie de la Lettre ci-jointe, qu'ils écrivent à Sa Majeſté très-Chrétienne) que nous devons nous promettre de l'équité d'un ſi grand Monarque qu'il n'employera pas les remedes extrêmes contre ceux qui lui offrent volontairement toutes les ſatisfactions qu'il pourra juſtement deſirer. Nous fondons là-deſſus une ſolide aſſûrance que Votre Alteſſe Electorale voyant des diſpoſitions ſi favorables, embraſſera avec ſa generoſité extraordinaire une ſi belle occaſion de celebrer ſon nom par une action ſi éclatante ; & que la gloire & le mérite qu'elle en doit juſtement attendre, ſeront d'un prix

incomparablement plus grand dans son estime, que tous les avantages que l'on lui pourroit proposer dans une révolution. Sur quoi, après avoir souhaité à Votre Altesse Electorale un comble de toute sorte de prosperitez en cette nouvelle année, avec une longue suite de plusieurs autres, nous demeurons avec un profond respect.

REPONSE

de M. l'Electeur de Cologne à la seconde Lettre de Messieurs de l'Isola & de Crampricht.

MESSIEURS,

J'ai eû bien de la joye de recevoir avec votre Lettre du 22. du mois passé, les assûrances que vous me donnez de la part de Messieurs les Etats Generaux, qu'ils cultiveront de leur côté avec tous les soins possibles la bonne correspondance que je desire de ma part d'entretenir avec eux. Car encore que cela soit passé si légerement pour une chose de telle importance, & particulierement en un temps où tant de circonstances pourroient faire apprehender le contraire, j'ai tant

d'envie que cela soit tout de bon, que je le prens au pied de la lettre, comme vous me témoignez qu'on vous l'a promis, & je serai bien-aise de n'avoir pas seulement d'occasion d'en douter à l'avenir. Je ferai donc plus de fondement sur ce que vous m'en écrivez, que sur tant d'avis que j'ai reçûs de tant de differens endroits, même de personnes en qui vous ne voudriez pas que je n'eusse point de créance, que Messieurs les Etats Generaux ne pourroient souffrir que je voulusse demeurer neutre, & prétendroient me contraindre à prendre parti, si quelqu'un se déclaroit leur ennemi: Que si je ne m'engageois à entreprendre d'empêcher le passage à ceux qui voudroient marcher contre leurs Provinces, je devois m'attendre qu'ils porteroient le fer & le feu & la désolation dans les miennes, & que cette grande assemblée qu'ils font de la plûpart de leurs troupes & de tous leurs principaux Officiers sur mes Frontieres, est déja un préparatif pour l'exécution de ces

menaces, & un veritable deſſein d'inſulter mes Etats. De ſorte que ſi je prens là-deſſus quelques précautions, c'eſt ſeulement pour témoigner à mes Sujets, qui peuvent être épouvantez de la marche, & du voiſinage de tant de troupes; le ſoin que j'ai de leur conſervation, & pour ſatisfaire à ce que m'obligent la raiſon d'Etat, & le devoir de Prince, ſans vouloir en aucune maniere donner un juſte ſujet de plainte à Meſſieurs les Etats, ni rien faire contre la bonne intelligence que je deſire de conſerver avec eux. Je croi qu'ils doivent en être ſatisfaits, & que ni vous ni eux ne devez pas être ſurpris, qu'en ce temps-ci je ne veuïlle pas aller plus avant, & faire la ligue défenſive que je leur avois autrefois propoſée. Vous ſçavez aſſez, Meſſieurs, que de pareilles propoſitions ne ſubſiſtent que dans le temps qu'elles ſe font d'une part, & qu'on peut en profiter de l'autre; qu'elles ceſſent du côté de celui qui les fait, auſſi-tôt qu'elles ſont,

ou refusées, ou négligées par celui à qui on les a faites ; & qu'on peut avoir dans des temps des raisons d'en souhaiter l'effet, & bien-tôt après des motifs de n'y avoir pas la même pente ; parce que chacun ne les fait, ou ne les écoute, que pour son interêt & le bien de ses affaires. Ainsi, puis qu'on a fait à Messieurs les Etats tant de déclarations solemnelles de ma part, que je desirois cette ligue défensive, & que vous les leur avez si souvent confirmées de la part de Sa Majesté Imperiale, ils pouvoient mieux se servir de toutes ces diligences que nous avons faites auprès d'eux, & ne pas laisser changer l'état des choses, & passer le temps de recevoir une offre, qu'ils jugent maintenant leur avoir été avantageuse. La raison qu'ils ont eûë de n'y vouloir pas entendre pour lors, est celle que j'ai de ne me pas presser maintenant de la conclure. Ils ont appréhendé que l'obligation de défendre un Etat plus foible & plus exposé de toutes parts que n'est

celui des Provinces-Unies, pourroit les embarrasser dans quelques affaires contre l'interêt de leur République; de même que les bruits qui courent maintenant par le monde, qu'ils ont de puissans ennemis sur les bras, m'empêche, pour à présent, de m'engager positivement à leur défense, jusqu'à ce que je voye plus clair dans ce nuage dont vous me parlez, & que je sois sûr de ne le pas attirer sur mon Païs, en le voulant détourner de celui des autres. Je vous croi assez particulierement informé des démarches & intentions de Messieurs les Etats Generaux, pour ne pas ignorer qu'ils ont fait à plusieurs Princes de l'Empire, pour les porter à une ligue défensive avec eux, des offres bien plus avantageuses que l'esperance douteuse & incertaine que vous me faites entrevoir; qu'ils pourroient peut-être se laisser persuader de me rendre une Place qu'ils me retiennent après l'avoir démolie, si je voulois m'obliger à une défense mutuelle; c'est-à-dire qu'ils pourroient bien me donner un lieu qui m'appartient, après en avoir fait un Village, pourvû que

je consente de hazarder tous mes Etats pour couvrir leurs Provinces? Plusieurs des Princes, à qui ils ont fait des propositions, les ont absolument refusées, & aucun ne les a voulu accepter dans la conjoncture présente. Je ne croi pas que vous me voulussiez conseiller d'être en cela plus hardi que personne. La situation de mes Etats que vous m'insinuez comme une raison de joindre tous mes interêts avec ceux des Hollandois, est ce qui doit le plus m'en détourner. Si leurs Provinces me couvroient contre l'armement dont ils croiènt être l'objet, & étoient au-devant de mon Païs, au lieu qu'elles en sont plus éloignées; je pourrois m'engager aussi avant à leur défense, que je m'y tiendrois obligé par la conduite qu'ils auroient tenuë avec moi jusqu'à présent, par la reconnoissance que je leur en devrois, par les secours que j'aurois reçûs d'eux par le passé, & que je pourrois en esperer à l'avenir, & par les autres circonstances de cette nature. Mais si l'apprehension

qu'ils ont de l'armement qui se fait en France est si grande, qu'elle les dispose mieux à me rendre quelque justice sur ce qu'ils me retiennent, que la raison & l'équité de la chose, ni les instances & l'autorité de l'Empereur, tous vos soins, & toutes vos persuasions ne l'avoient pû faire jusqu'à maintenant; je ne dois pas si fort mépriser ce même armement, que je veüille y exposer de gayeté de cœur mes propres Sujets pour l'amour de mes voisins, à qui d'ailleurs je n'ai pas de trop grandes obligations. Comme je sçai que je n'ai offensé personne, & que l'amour que j'ai toûjours eû pour la paix & le repos ne peut point m'avoir fait d'ennemis; je me tiens assûré que les préparatifs de guerre dont on fait tant de bruit, ne peuvent pas se faire contre moi: & il faut bien que Messieurs les Etats en jugent de la sorte, puisque je voi que s'ils se résoudoient à me rendre une Place qui m'appartient, & qui seroit plus propre qu'aucune autre à couvrir & à défendre mon Païs, ils voudroient qu'elle fût rasée aupara-

vant. Ainsi un armement qui ne me regarde certainement pas, ne peut jamais être une bonne raison de m'unir plus étroitement avec eux, qui croyent en être menacez. Et si un Etat aussi puissant, & aussi fortifié par la nature de sa situation, & par l'art & le travail, qu'est celui de Messieurs les Etats Generaux, redoute un ennemi qui est éloigné; je ne croi pas, s'ils sont justes, qu'il leur doive sembler que la crainte qui les oblige à chercher les moyens de l'appaiser par leurs soumissions, doive m'inciter plus fortement à me mettre au hazard de l'offenser sans besoin, ayant amitié & alliance avec lui, & de le faire tomber sur mon Païs, que Messieurs les Etats Generaux sçavent bien être ouvert de toutes parts, & sans défense. C'est au moins sûrement ce que je ne pourrois jamais persuader à mes Chapitres & à mes Peuples; & je n'y trouve personne qui soit de sentiment que je doive plutôt arrêter la guerre sur moi & sur mes Sujets, que de la laisser passer en Hollande;

ou ailleurs. Comme je voi que c'est en ce point seul que Messieurs les Etats Generaux font consister toute la satisfaction que je puis leur donner, & que vous me marquez qu'ils prétendent que c'est la base de l'union que je desire avec eux, il ne serviroit de rien de leur envoyer des Députez de Liege & de l'Archevêché de Cologne; & vous pouvez bien juger que ce seroit une dépense & une peine inutile, puisque jamais on n'y pourroit convenir là-dessus; que mes Etats auroient encore plus de peine à être persuadez de prendre sur eux la principale partie d'un danger qui ne les touche pas, que Messieurs les Etats Generaux n'en ont à se résoudre à le courir seuls. Mais j'espere, comme vous & comme eux, que tout s'accommodera, & que le Roy Très-Chrétien se laissera toucher de leurs soumissions & de leurs offres. Comme nous devons bientôt en être éclaircis, je puis suspendre jusques-là ma résolution & derniere réponse. Car je ne refuse pas absolument de faire une ligue défensive avec Messieurs les Etats Generaux: mais comme je sçai qu'ils

ne penseront jamais à la faire, que lors qu'ils la trouveront avantageuse pour eux, je voudrois aussi ne la conclure que lors que je ne la croirai pas ruineuse pour moi. Ainsi, quand les affaires seront un peu plus éclaircies, & que nous serons Messieurs les Etats & moi de part & d'autre en mêmes termes, ou tout-à-fait sans crainte, ou avec les mêmes sujets d'appréhension; pour lors, nos interêts communs nous feront aisément convenir de la ligue défensive, & nous concourerons dans un même temps à souhaiter la même chose. Vous me ferez plaisir cependant de les entretenir dans les bonnes dispositions où vous me témoignez croire qu'ils sont maintenant, & de faire en sorte que s'ils veulent *bien* à présent me rendre Rhinberg en le ruinant, ils conservent cette bonne volonté, toute imparfaite qu'elle est, pour le temps que je pourrois en profiter avec moins de peril pour mes Sujets; pourvû que vous me fassiez sçavoir nettement & précisément quelles sont là-dessus leurs

veritables intentions, au lieu desquelles je voi que jusqu'à maintenant vous ne me parlez que de vos pensées particulieres, & même avec tant de doute & d'incertitude, que je ne sçai quel fondement y faire. Du reste, je souhaiterois passionnément que toute la Chrétienté demeurât en paix, & tint toutes ses forces unies contre l'ennemi commun. Je ne m'en suis pas tenu aux vœux ardens, & aux continuelles prieres que je fais pour cela, lors que j'ai pû y contribuer par mes actions ; & j'ai sacrifié mes interêts, abandonné mes droits, laissé mes Places en des mains étrangeres, & même souffert des insultes de quelques-uns de mes voisins, de crainte de la troubler. Ma naissance, mon humeur, ma profession, le rang que je tiens dans l'Eglise & dans l'Empire, m'obligent à avoir ces sentimens, à les pratiquer autant que je le puis : Mais si la guerre ne dépend pas de moi, ni de vous, & si d'autres Princes ou Etats Chrétiens ont des démêlez que nous ne puissions empêcher ; il faut au moins songer à maintenir

dans l'Empire l'union qui ne sera pas ailleurs ; à faire qu'il ne soit pas embarrassé dans des guerres où il n'a rien de commun, & à prévenir sagement tous les artifices dont on pourroit le vouloir envelopper dans des disputes étrangeres. C'est en quoi, Messieurs, vous devez très-utilement servir, & où vous pourrez acquerir bien de la réputation & de la gloire. Personne ne doute qu'au lieu où vous êtes, on ne vous fasse bien des prieres & des offres, pour vous engager à confondre les choses, & à faire que l'Allemagne veüille s'interesser dans les querelles de la Hollande, & courre une même fortune, lors qu'on verra que vous méprisez toutes sortes d'interêts, d'avantages, & de passions particulieres, pour travailler uniquement, tant à faire rendre par Messieurs les Etats Generaux ce qui m'appartient, & aux autres Princes de l'Empire, qu'à conserver le repos de l'Allemagne ; à la tenir separée, comme elle l'est, du feu qui semble devoir s'allumer ailleurs, & sur-tout, à ôter les sujets de défiance, & de

haine entre les premiers & plus puissans Princes de la Chrêtienté, & à concilier leurs interêts & volontez. Tout ce qu'il y a de gens justes vous donnera des loüanges que vous aurez bien meritées, & reconnoîtra le service important que vous rendrez à l'Empereur & à l'Empire, en une conjoncture aussi délicate que l'est celle-ci. C'est la meilleure voye de faire réüssir l'interêt, & le désir pressant que vous me marquez, & que je sçai que Sa Majesté Imperiale a de maintenir la paix dans l'Empire, & l'unique moyen d'y rétablir, & augmenter le commerce plus que jamais. C'est aussi à quoi je m'appliquerai de tout mon cœur, & de toutes mes forces, non seulement par l'interêt que j'y ai, de beaucoup plus grand que tous ceux qui pourroient m'exhorter à y faire mon devoir, mais aussi pour témoigner à Sa Majesté Imperiale la reconnoissance que j'ai de celui qu'elle prend à ce qui me touche, & mon attachement inviolable pour son service. Parmi tant de bruits qui courent d'une guerre prochaine, aucun Prince n'aura plus de

zele que moi à me joindre à lui pour la défense de ses Etats s'ils sont attaquez, & je hazarderai volontiers les miens pour l'Empire quand il en sera besoin. Mais hors de cela, je n'aurai point d'autre pensée plus pressante, que de conserver mon Païs comme je dois; de l'assûrer contre ceux qui le voudroient attaquer; d'entretenir les alliances & les amitiez qui peuvent me mettre en état de ne pas appréhender les amas de troupes qu'on fait sur mes Frontieres, & que mes Voisins puissent prétendre de me donner la loy, jusqu'à déclarer qu'ils ne seront pas contens que je demeure neutre, & à vouloir me forcer, comme si j'étois leur vassal, à prendre leur parti contre leurs ennemis, & à préférer leur salut à celui de mes propres Sujets. Je croi que vous jugerez tous ces sentimens fort raisonnables; & quand vous n'auriez pas pour moi l'inclination dont vous m'assûrez, je penserois que vous ne laisseriez pas de les approuver avec tout le monde, ne m'imaginant pas que mes ennemis même, si j'en avois,

puſſent y trouver à redire. Jai en tout cela, & en toutes choſes une grande confiance en votre jugement & affection ; & vous remerciant des ſouhaits que vous faites pour moi au commencement de cette année, je déſire y trouver des occaſions de vous témoigner que je ſuis.

Dans notre ville de Bonne le deux Janvier 1672.

LETTRE

des Etats Généraux au Roi Très-Chrétien.

SIRE,

Après avoir fait réflexion ſur les bontez que les Rois prédéceſſeurs de Votre Majeſté ont eûës de tout temps pour cet Etat, nous avons de la peine à ajouter foi aux bruits qui courent, qu'il ſeroit devenu l'objet du puiſſant armement qu'Elle fait faire dans ſon Royaume : Et néanmoins les avis qui nous viennent de tous côtez, & les diſcours que l'on nous rapporte, que ſes Miniſtres tiennent dans les Cours des Rois & des Princes où ils réſident, voulant faire croire qu'il ne ſe fait que contre nous, nous avons bien voulu

voulu ſcrupuleuſement examiner, ſi en nos actions, & en notre conduite il y auroit quelque choſe qui pût convier Votre Majeſté à changer en averſion l'amitié dont il lui a plû nous honorer juſques ici; & n'y ayant rien trouvé dont nous nous puiſſions aviſer, ni dont Elle nous ait fait ouverture, nous n'avons pas pû nous perſuader que la juſtice qui regle les actions de ſon regne, lui pût permettre d'employer ſes armes contre ſes plus anciens & plus fideles alliez, ſans aucunes communications préalables des griefs dont elle pourroit ſouhaiter le redrez. Et de fait, tant s'en faut que notre intention ait été d'en donner ſujet à Votre Majeſté, ou de manquer en quoi que ce ſoit au Traité de Paris de l'an 1662. que nous eſtimons l'avoir très-ponctuellement & très-religieuſement obſervé, & offrons même de faire redreſſer promptement les inobſervations & contraventions qui pourroient être ſurvenuës par inadvertance. Il eſt vrai, SIRE, que depuis quelque temps l'on n'a pas été tout-à-fait d'accord touchant la Navigation & le

Commerce ; mais ce n'a pas été ſans notre grand regret, qui avons fait tout ce qu'on pouvoit légitimement déſirer de nous, pour prévenir & faire lever les difficultez qui ont troublé & incommodé l'un & l'autre, comme nous ſerons encore prêts de faire, non ſeulement à cet égard, mais auſſi pour tout ce qui pourra perſuader Votre Majeſté de la parfaite inclination que nous avons à lui rendre l'honneur & la déference qui eſt dûë à ſa perſonne auſſi-bien qu'à ſa haute dignité ; à lui faire avoir toute la ſatisfaction qu'Elle pourra raiſonnablement prétendre de ſes meilleurs & plus affectionnez alliez ; à rétablir le Commerce & la Navigation en l'état où ils étoient du temps du dernier Traité, & à donner à l'affection que nous avons pour ſes interêts, toute l'étenduë que nous lui pourrons donner, ſans préjudice de ce que nous devons à nos autres alliez. Au reſte, SIRE, nous ne croyons pas devoir juſtifier l'armement que nous faiſons par mer & par terre, après les avis que nous recevons tous les jours : Mais nous voulons bien

aſſûrer Votre Majeſté, que nous ne le faiſons pas à deſſein d'offenſer qui que ce ſoit; mais par une derniere neceſſité, & par l'obligation indiſpenſable que nous avons de proteger notre Etat & nos Sujets; & que ce ſera avec joye que nous déſarmerons, dès qu'il lui plaira nous délivrer de l'inquiétude en laquelle nous mettent les armes qui ſemblent nous approcher de toutes parts, & nous aſſûrer que nous ne devons pas appréhender les ſiennes. Nous ordonnons au ſieur de Groot notre Ambaſſadeur, de prendre pour cela une audience expreſſe de Votre Majeſté, & de l'entretenir plus au long ſur ce ſujet, & d'ajoûter à ceci tout ce qui pourra ſervir à l'aſſûrer de la ſincerité de nos intentions. C'eſt pourquoi nous ne ferons pas cette Lettre plus longue, ſinon pour prier Dieu. *A la Haye le* 10 *Décem.* 1671.

RE'PONSE DU ROY

TRES-CHRETIEN AUX ETATS GENERAUX.

TRès-chers, grands Amis, Alliez & Confédérez. Nous avons

ce, & à la protection que nous devons à nos peuples. Nous vous dirons même, que nous augmenterons notre armement par terre & par mer : & lors qu'il sera en l'état où nous avons projetté de le mettre, nous en ferons l'usage que nous estimerons convenable à notre dignité, dont nous ne devons compte à personne ; nous promettant que Dieu benira le succès des justes résolutions que nous prendrons ; & qu'elles auront l'approbation de tous les Potentats qui ne se seront pas laissez prévenir par les sinistres impressions qu'on essaye de leur donner depuis si long-temps contre nous. C'est ce que nous avons bien voulu répondre à votre Lettre, quoiqu'elle ait été moins écrite pour nous, que pour exciter contre nos interêts, les Princes, dans les Cours desquels elle a été renduë publique, avant que nous l'ayons pû recevoir. Priant Dieu qu'il vous ait, très-chers, grands Amis, Alliez & Confédérez, en sa sainte & digne garde.

Ecrit à Saint Germain en Laye le 6 Janvier 1672.

F I N.

roient paru moins innocentes que vous ne les représentez, dont nous voulons bien nous remettre au sentiment de ceux qui y sont moins interessez que nous. S'il est vrai, comme vous le reconnoissez, que la Justice soit la regle de nos actions, & que vous soyez demeurez satisfaits de l'examen que vous avez fait des vôtres, vous ne devriez pas prendre des inquiétudes de nos armes. Nous convenons qu'au retour du dernier voyage que nous avons fait en Flandre, pour employer au travail des Fortifications l'Infanterie qui garde nos Places de ce côté-là, nous avons augmenté nos troupes, pour mettre à couvert nos Sujets de l'oppression dont ils étoient menacez, tant par les levées extraordinaires d'Infanterie, de Cavalerie que vous aviez mises sur pied, & la Flotte que vous teniez en mer devant nos Côtes, que par les vives instances que faisoient vos Ministres dans les Cours de la plûpart des Princes, pour les faire entrer avec vous dans des engagemens contre notre Couronne. En quoi nous avons satisfait aux Loix de la pruden-

d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit, ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, & Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois de Mars, l'an de grace 1733. & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 505. fol. 435. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 6. Mars 1733.

G. MARTIN, Syndic.

De l'Imprimerie de GISSEY.

[redacted]